

PARIS
MATCH

JUAN CARLOS
LES CONFIDENCES D'UN ROI EN EXIL
PAR STÉPHANE BERN

Spécial beauté
VENT DE JEUNESSE
SUR LES PARFUMS
D'ANTAN

VIVIAN JENNA WILSON
LA FILLE
DONT ELON MUSK
NE VOULAIT PAS
RENCONTRE EXCLUSIVE

THOMAS PESQUET OBJECTIF LUNE 2027

« On peut y retourner. On va y retourner ! »

NOTRE GRAND REPORTAGE DANS LES COULISSES
DE LA MISSION ARTEMIS



Le 23 septembre,
à Cologne.

N°3991 DU 30 OCTOBRE AU 5 NOVEMBRE 2025. FRANCE MÉTROPOLITAINE : 3,80 € / AND : 4,70 € / BEL : 4,20 € / CAN : 10,95 \$ CAN / CH : 6,30 CHF / D : 6,00 € / DOM : 5,40 € / ESP : 5,00 € / GR : 6,00 € / ITA : 5,00 € / LUX : 4,20 € / MAR : 5,1 MAD / NC-A : 1200 XPF / NC-S : 500 XPF / NL : 6,40 € / PORT. CONT. : 4,90 € / TUN : 8,80 TND. PHOTO PAOLO VERZONE / AGENCE YU

j'adore

L'EAU DE PARFUM





DIOR

RENAULT N°1
DE L'HYBRIDE EN FRANCE*

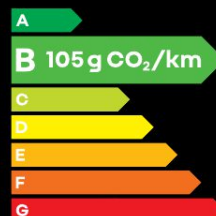
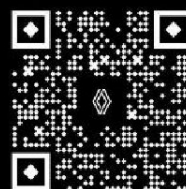


RENAULT CAPTUR **FULL HYBRID** E-TECH SANS RECHARGE

jusqu'à 40% d'économie de carburant⁽¹⁾
jusqu'à 80% de conduite électrique en ville⁽²⁾
jusqu'à 1000 km d'autonomie⁽³⁾
système multimédia openR link avec Google intégré⁽⁴⁾
28 systèmes avancés d'aide à la conduite⁽⁵⁾

250€ à partir de
/mois⁽⁶⁾
LLD 37 mois. 1^{er} loyer 3 500€
3 ans de garantie, assistance 24/24
et entretien inclus pour 1€/mois⁽⁷⁾

profiter
de l'offre





existe aussi en motorisations essence et Eco-G

*n°1 des ventes de véhicules hybrides en France depuis 2024 - source aad data août 2025. **modèle présenté : Renault captur esprit alpine full hybrid e-tech 145 avec options 374€/mois⁽⁸⁾ 1^{er} loyer 3500€. contrat sérénité Renault inclus pour 1€/mois⁽⁷⁾** (1) par rapport à un moteur thermique équivalent, en cycle urbain wltc. (2) résultats essais internes utilisant la phase urbaine (low) du wltc. % du temps de trajet, variant selon conditions de roulage effectives (type de route, style de conduite, conditions météorologiques). (3) selon version et équipements/avec un plein d'essence.** (4) selon version. Google, Google Maps, Google Actualités, Waze et les autres marques sont des marques déposées de Google LLC. (5) selon version. (6) Captur evolution full hybrid e-tech 145, hors options. (6)(8) locations longue durée, assurances facultatives, 37 mois/30 000 km max. sous réserve étude et acceptation diac agissant sous la marque mobilize financial services, sa au capital de 415 100 500€ - siège social: 14 av. du pavé neuf 93168 noisy-le-grand cedex - siren 702 002 221 res bobigny. n° orias: 07 004 966 (www.orias.fr). restitution véhicule chez concessionnaire en fin contrat + paiement frais remise en état standard et km sup. (7) contrat sérénité Renault selon conditions contractuelles, 37 mois/30 000 km (au 1^{er} des 2 termes atteint) inclus dans loyer pour 1€/mois. contrat lld peut être souscrit sans ce contrat. détail en points de vente et renault.fr. offres à particuliers, non cumulables, valables dans réseau Renault participant pour toute commande Captur full hybrid e-tech neuf du 1^{er} au 31/10/25. **consommations mixtes min/max (l/100 km)**: 4,4/7,9. émissions co₂ min/max (g/km)**: 100/130. **selon données wltc.**

Renault recommande  Castrol

renault.fr

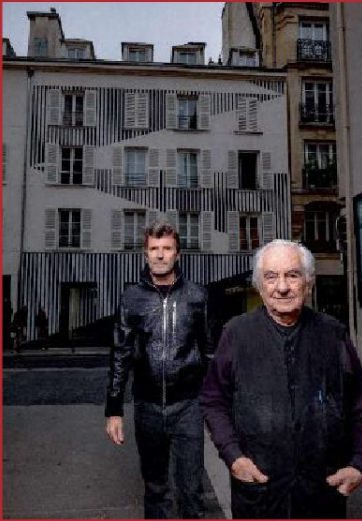
pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer



GUERLAIN
PARIS

SHALIMAR
100 ANS DE PASSION

LA NOUVELLE ESSENCE



DANIEL BUREN BANDES À PART

L'artiste français, célèbre pour ses œuvres aux motifs rayés, a été convié par Paul-Emmanuel Reiffers à rhabiller la façade de son centre d'art, à Paris, et à participer à un programme de mentorat. (Pages 24 et 25) ==

Crédits photo : P. 8 : J. Faure. P. 10 à 13 : J. Liénard, DR. P. 15 : DR. P. 16 : D. Prost, DR. P. 18 : H. Pambrun, DR. P. 20 : B. Watson, Courtesy Apple TV +, DR. P. 22 et 23 : Estate Erwin Olaf / Courtesy Gallery Ron Mandos, P. Tijhuis. P. 24 : J. Faure.

L'ENTRETIEN

10 Jérôme Commandeur
Place des grands potes

CULTURE

15 Livres. La critique
de Marie-Laure Delorme

16 Pauline Gonthier
Mâles dans leur peau

18 Musique. The Apartments
Accords et âme

20 Écrans. Ruth Wilson cultive
ses mystères

22 Art. Erwin Olaf sous toutes
les facettes

24 Daniel Buren
L'empreinte en noir et blanc

26 PERSONNALITÉS

27 ROYAL

28 POUVOIRS

DESSIN

38 Pauline Lévêque

PUBLICATION JUDICIAIRE À LA DEMANDE DU PRINCE ET DE LA PRINCESSE DE GALLES

Par ordonnance en date du 18 septembre 2025, le juge des référés du tribunal judiciaire de Nanterre a constaté que la publication d'un article et de photographies dans le magazine Paris Match n° 3962 daté du 10 avril 2025, outre la publication qui en a été faite sur les réseaux sociaux de Paris Match, avait porté atteinte au respect dû à leur vie privée et aux droits dont le prince et la princesse de Galles et leurs enfants disposent sur leur image.



VACHERON CONSTANTIN CÉLÈBRE 270 ANS
DE QUÊTE D'EXCELLENCE AVEC *LA QUÊTE DU TEMPS*,
UN CHEF-D'ŒUVRE AU-DELÀ DE L'HORLOGERIE.

PRÉSENTÉ EXCEPTIONNELLEMENT
AU MUSÉE DU LOUVRE
DU 17 SEPTEMBRE AU 12 NOVEMBRE 2025



VACHERON CONSTANTIN
GENÈVE



Jérôme Commandeur entouré de ses anciens camarades de lycée : à ses côtés, Émilie ; derrière, de g. à dr., Lionel, Carole, Daniel, Florence, Clémence, Bertrand et Laurent, au restaurant La Tête à Toto, à Paris (XII^e), le 23 octobre.



JÉRÔME COMMANDEUR PLACE DES GRANDS POTES

Avec « T'as pas changé », film qu'il a réalisé, l'humoriste dresse le portrait d'une génération de quinquagénaires déboussolés.

Interview Benjamin Locoge / Photos Julien Lienard

■ L'an passé, il parodiait sur Canal + les icônes de notre époque pour un show télé décapant, « Le monde magique ». Onze mois plus tard, avec « T'as pas changé », Jérôme Commandeur est de retour derrière et devant la caméra. Il incarne Jordy, toujours ami avec Maxime (François Damiens) et Hervé (Laurent Lafitte), bientôt confrontés à un deuil, qui leur permet malgré eux de renouer avec leurs années lycée, et notamment de retrouver Anne – fabuleuse Vanessa Paradis. Ce quatuor bancal va refaire l'histoire des trois dernières décennies pour se rendre compte que la vie ne leur a pas fait que des cadeaux. Commandeur sait comment souffler le chaud et le froid, allier la comédie et la tendresse, filmer ses personnages avec une bienveillance touchante. Il y a évidemment beaucoup de son vécu dans le récit, prouvant une fois de plus que c'est en parlant des autres que l'on se raconte aussi intimement. Pour mieux appuyer son propos, le cinéaste et comédien nous a proposé de réunir ses vrais copains de l'époque. Une jolie manière de boucler la boucle avec nous.

PROFIL

1976

Naissance le 12 avril à Argenteuil (Val-d'Oise).

1997

Participe à « Graines de star », sur M6.

2008

Premier one-man-show, « Jérôme Commandeur se fait discret ».

2010

Chroniqueur à Europe 1.

2017

Anime la cérémonie des César.

2022

Réalise « Irréductible », dans lequel il a aussi le premier rôle.

Paris Match. Cette histoire de quatre amis qui se retrouvent trente ans après avoir quitté le lycée, est-ce la vôtre ?

Jérôme Commandeur. C'est celle des producteurs Richard Grandpierre et Dimitri Rassam, qui sont venus me voir il y a sept ans avec une idée de film autour de retrouvailles. Mais je ne savais pas trop si ce serait dans un club de sport, dans une boîte ou dans un lycée. Finalement, le titre est arrivé très vite, petit clin d'œil à la chanson de Patrick Bruel [“Place des grands hommes”, NDLR]. Mais c'est une expression que l'on peut envisager de trois façons : pour combler un blanc, pour dire quelque chose de sentimental ou une vacherie. Cette dernière est évidemment ma préférée.

Avez-vous déjà fait des fêtes de retrouvailles avec vos amis de lycée ?

Pas plus tard que l'an passé, au mois de mai ! Mais ce qui m'a plu aussi dans ce projet, c'est que, depuis la fin du confinement, j'ai l'impression d'être dans [\[SUITE PAGE 12\]](#)

« Je suis peut-être le gars qui a fait un peu plus de bornes dans ce métier pour arriver au chalet et manger la fondue »



« T'as pas changé », sortie le 5 novembre.

le tambour d'une machine à laver. Je vieillis, donc forcément mes repères changent. J'ai eu le sentiment que les choses m'échappaient drôlement. J'ai connu pas mal d'aléas dans mon parcours personnel, des projets qui se font, d'autres pas, des amis que la vie nous retire. Et le film m'est apparu au milieu de tout cela comme une alliance des contraires. Avec Kevin Knepper, mon scénariste, on a donc imaginé des

personnages cabossés qui arrivent à un âge censé être de raison et à qui la vie dit : "Attention !"

Et vous êtes dans ce cas ?

Pas forcément. Moi, j'ai coutume de dire : "Je fonce avant, je réfléchis après." Mais le personnage de Laurent Lafitte, un chanteur qui ne remplit plus les salles, fait forcément écho à des questions que je me pose. Comment vivrais-je le fait de me produire devant des salles vides ? Le personnage de François Damiens ne va pas bien, parce que son père est mort et que ça le bouleverse. S'ils sont pathétiques, ils sont aussi terriblement humains.

Vous sentez-vous parfois dépassé par la vie ?

Oh oui ! C'est quelque chose qui me parle. Quand j'avais 35 ans, je pouvais dialoguer avec un gamin de 22 ans, on avait un semblant de vécu commun. Là, à presque 50 ans, j'ai bossé avec des régisseurs bien plus jeunes, bien plus cultivés, bien plus mûrs que moi à leur âge. Mais la moitié des références que je leur citais, ils ne les avaient pas. Et moi, je n'avais pas les leurs. C'est un peu comme lorsqu'on met discrètement un petit appareil auditif à 80 balais, quand on se dit : "Tiens, on n'a plus de rêve commun, là." Et c'est de ça que naît le sentiment de déconnexion avec le monde dans lequel on vit.

Êtes-vous déconnecté ?

Je fais mon maximum pour ne pas l'être. Quand on me parle d'un artiste que je ne connais pas, je fais celui qui sait de qui il

s'agit. Mais dès que je suis tout seul, je file sur YouTube pour voir qui c'est ! [Il rit.] Ça rejoint le propos du film. J'ai pris beaucoup de plaisir à montrer les failles, les vulnérabilités et les fragilités de ces personnages.

Vous revenez aussi sur vos années lycée. Quel ado étiez-vous à 17 ans ?

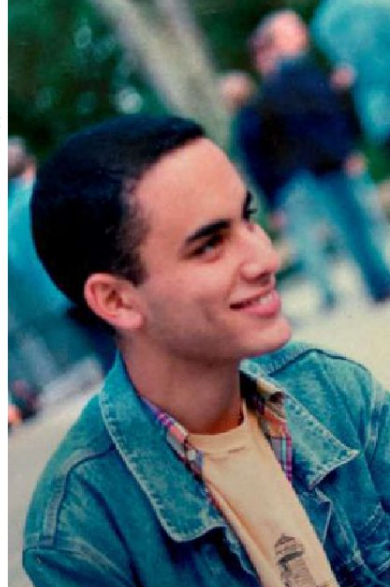
J'en garde un magnifique souvenir, même si je n'étais pas bon élève. Mais j'étais très affairé : le lundi, je participais au club de théâtre ; le mardi, je préparais un spectacle avec une copine ; le mercredi, je m'occupais du journal du lycée ; le jeudi, je faisais du baby-sitting. Depuis cette époque, rien n'a vraiment changé. Sauf que je n'avais alors que trois choses auxquelles penser : les cours, les amours et les fêtes. J'ai désormais plein de choses auxquelles penser en permanence. Ma vie a même peut-être toujours été une frénésie de petites fuites en avant... Même si, avec l'âge, j'essaye de me calmer.

C'était l'époque de vos premières amours ?

Non plus ! Ça viendra plus tard... Quand je repense à cette période, j'étais quand même un peu empêtré, très gamin, presque comme dans "Hélène et les garçons", je n'étais pas très doué pour ça. Quand je vois comment ça fonctionne pour les enfants d'aujourd'hui, je suis sidéré. Nous, on était encore dans les années 1950 ! Il y avait finalement quelque chose de très naïf dans ces années 1990.

Vous rêviez déjà d'être comédien ?

Pas encore. Mais c'est au lycée que j'ai découvert Muriel Robin et Valérie Lemerrier. J'étais fasciné par une fille qui avait vu le spectacle de Valérie Lemerrier, ça me paraissait fou. Moi, je ne la voyais qu'à la télé. Et c'est vraiment par ce médium que j'ai fait ma culture. Au collège, je passais des heures à regarder les sketches des Inconnus et des Nuls. C'était mon sujet de conversation favori, parce qu'ils me faisaient tellement rire. Mais j'étais un peu seul à être à ce point dans le délire... C'était un appel du futur, mais je ne le savais pas.



À partir de quand avez-vous vraiment assumé votre envie de comédie ?
Vers 20 ans, juste avant que je participe à l'émission "Graines de star".

Vos parents vous ont-ils accompagné dans cette voie ?

Cela leur a toujours semblé être une autre planète. À l'époque, je voulais juste aller à Paris et être drôle, mais je ne savais pas si ça serait à la radio, sur scène, à la télé ou au cinéma... Aujourd'hui encore, ils sont contents pour moi, mais c'est loin d'eux. Je serais prof de physique-chimie, ça leur ferait le même effet. Et ça me va très bien, je n'en veux pas plus.

Trente ans plus tard, vous faites du cinéma, de la télé, de la scène... Rien n'a changé, finalement.

Oui, c'est vrai, même si ce qui m'occupe réellement, c'est le cinéma et la scène. Mais, plus globalement, j'ai envie de communiquer. C'est ma manière de m'exprimer, de dire des choses... J'ai eu un parcours où j'ai mordu la poussière, j'ai connu les petites salles à moitié vides, j'ai été auteur pour des émissions de télé. J'ai pas mal zigzagué dans ce métier, et ça me convient très bien. Je suis peut-être le gars qui a fait un peu plus de bornes pour arriver au chalet et manger la fondue. [Il rit.] Tout s'est fait de manière progressive, mais aujourd'hui, quand on me pose une question sur un scénario, a priori, je sais où je veux aller.

Comment savoir si vous êtes drôle ou pas ?

J'ai des oreilles autour de moi : Xavier Maingon, avec qui j'ai coproduit "Le monde magique", Kevin Knepper, mon coscénariste, Christopher Robba, mon agent, Aurélie Loncan, mon attachée de presse, Aline Chau, qui travaille dans ma boîte de prod. Souvent, je les appelle de manière un peu informelle : "Tu as vu tel mail ? Tu as répondu à machin ?" Et, à la fin, je me lance : "Au fait j'ai eu une idée, c'est l'histoire d'un gars qui traverse un pont, ça te fait marquer ? - Non, pas du tout. - Ah ! OK. Bisou. À demain." J'adore ces échanges avec mes amis-baromètres.

Comment avez-vous réussi à convaincre Vanessa Paradis d'être à nouveau drôle devant la caméra ?

D'abord, je suis fan d'elle depuis "Joe le taxi". On s'est vus dans un café, comme pour un premier rendez-vous. Elle avait à moitié dit oui, mais je voulais être sûr de son enthousiasme. Donc je lui ai demandé si elle avait bien lu tout le scénario, elle a éclaté de rire. Sur le tournage, elle a été à ma disposition, allant même au-delà de ce que j'avais imaginé. Elle avait un niveau de connaissance du scénario qui m'a bluffé. Parce que ce n'est pas le cas avec tous les comédiens... Et on ne va pas se mentir, j'étais gourmand de ses retrouvailles devant la caméra avec François Damiens. Lui et Vanessa n'avaient pas joué ensemble depuis "L'Arnacœur".

Certains critiques ont estimé que dans votre film précédent, "Irréductible", votre humour était réactionnaire. Pouvez-vous l'entendre ?

Non. Je ne suis pas d'accord, parce que je pense qu'il faut parler à tout le monde. Moi, j'essaie d'observer la vie en fonction de mes humeurs. Si faire un film sur un fonctionnaire qui s'accroche à son poste et va être muté dans tous les pays du monde pour voir jusqu'où il peut tenir est réactionnaire, alors oui, il n'y a aucun problème.

Quand vous parodiez les Balkany dans "Le monde magique", ce n'est pas politique ?

Ça part du fait que j'ai l'impression de vivre dans un jeu vidéo. Les juges ont dit aux Balkany : "Vous avez un bracelet, vous ne pouvez pas sortir de chez vous." Mais ils vont dans le jardin... Quand Carlos Ghosn s'évade dans une malle, quand Trump publie une vidéo où

il arrose ses opposants avec de la merde, j'ai l'impression que l'on a tous pétié les plombs. Vous vous rendez compte dans quel monde on vit ? Le meilleur moyen que j'ai trouvé pour évoquer cette folie-là a été les parodies, j'avais juste à imiter le réel.

Vous n'allez pas pour autant vers l'engagement...

J'essaie en tout cas de ne pas me censurer, sans tomber dans des chausse-trappes ni dans la facilité. La société est beaucoup plus avisée qu'à mes débuts, on a accès à beaucoup plus de choses, le niveau de connaissance s'est amplifié. Pour faire des allusions politiques, il faut qu'elles soient de plus en plus fines, qu'on ne puisse pas trop les attraper pour te les rebalancer à la gueule. Mais c'est pareil quand quelqu'un déclare : "On ne peut plus rien dire." Qu'est-ce qu'on ne peut plus dire aujourd'hui ? On ne peut plus faire de blagues contre les femmes, on ne peut plus rire du racisme. Tant mieux ! Cela m'oblige à tenir mon stylo encore plus fort.

Avez-vous déjà des envies pour la suite ?

Oui, je voudrais remonter sur scène fin 2026. Mais je n'ai pas écrit quoi que ce soit pour l'instant, je suis encore dans le marathon du film. C'est quatre années de travail et, dans quelques jours, on saura si cela en valait la peine. Mais là, en ce moment, je ne respire plus ! [Il rit.] — Interview Benjamin Locoge



COPAINS D'AVANT

LEURS RETROUVAILLES

Jeudi 23 octobre, ils sont donc venus pour la photo. Lionel, Émilie, Clémence et les autres. « Au bout de deux minutes, c'est comme si on s'était quittés la veille », raconte Jérôme Commandeur, à l'initiative de cette rencontre pour Paris Match. Ils étaient tous sur les bancs du lycée international de Saint-Germain-en-Laye entre 1990 et 1993. « C'était un lycée de langues, rappelle Commandeur. Moi-même, j'y étais en tant que binationnel, car ma mère est italienne. Il y avait aussi des expatriés et des gens venant de rentrer en France qui ne voulaient pas que leurs enfants perdent l'acquis linguistique du pays où ils avaient vécu. Certains avaient des parents plutôt modestes, d'autres étaient des fils ou des filles de chefs d'entreprise qui étaient à Paris pour un an et qui repartiraient. J'ai aimé ce mélange permanent. Et je sais que ce lycée m'a, in fine, profondément changé. »



Baccarat

Lampe Nomade *New Antique* par Marcel Wanders | baccarat.com

LA CRITIQUE

De Marie-Laure Delorme

■ A-t-on le droit de commencer par la fin ? « Sur les hauteurs » est la dernière de trente petites histoires impertinentes, sur ce qui nous lie et nous délie au cours d'une vie. Toute la famille a l'habitude d'aller pique-niquer sur les sommets d'une colline, où trône une grande table en pierre. Oncle Henri est le plus sportif d'entre eux. Alors que les uns et les autres bavardent après le déjeuner, il part souvent marcher dans les forêts pour grimper jusqu'aux cimes. Mais cette fois-ci il ne rentre pas. On le recherche partout et on ne le trouve nulle part. La narratrice apprendra des années après, vers ses 16 ans, la vérité sur la randonnée sans retour d'oncle Henri. L'univers de l'écrivaine Anne Serre est entièrement là : forêts, conte, liens, disparition, liberté. Dans des cadres habituels, l'inattendu surgit. La monotonie peut se rompre comme du pain.

Tout y est vrai et faux. Dans « Vertu et Rosalinde », une écrivaine se penche sur sa vie. Elle convoque ses amies, ses morts, ses admirations. Shakespeare est à l'honneur. On croise aussi Truffaut, Joyce Carol Oates, Flannery O'Connor, Fellini, Emily Dickinson, Ovide. Ses prénoms sont divers, car elle se disperse dans diverses personnalités. Les histoires se déroulent sans ordre chronologique. La narratrice est comme tout le monde : elle a parfois son âge, elle a parfois tous les âges, elle n'a parfois aucun âge. Dans « Corrections », elle explique lutter contre les « peut-être » et les « parfois » qui envahissent ses textes, mais elle note qu'il y a bien pire que la répétition : la recherche artificielle du synonyme pour chasser la redite. Le style d'Anne Serre est à la fois précis, ironique, léger. Il tombe juste. On rit souvent, car on peut partir vers les hauteurs, comme oncle Henri, mais il y a toujours un moment où l'on redescend sur terre. Le trivial nous y attend : draps au pressing, ennemie toujours en vie, tournée pour un livre.

Les amitiés féminines sont à l'honneur dans « Vertu et Rosalinde ». Deux amies écrivaines partent ainsi quinze jours écrire dans une maison à la

campagne. Elles ont autour de 40 ans. Elles parlent des hommes. Les deux femmes n'ont jamais eu à s'en plaindre. Peut-être sont-elles de mauvaises observatrices ? Anne Serre sait ce qu'il faudrait dire pour faire allégeance à la société, mais elle choisit de ne pas le dire. Un écrivain qui fait le beau pour plaire à son époque est un artiste mort pour l'éternité. Dans « Le lézard », on trouve une amie qui répond toujours à côté. L'auteure d'« Au cœur d'un été tout en or » (prix Goncourt de la nouvelle 2020) écrit à côté des lieux communs et des prêt-à-penser. Elle dialogue avec les mystères du monde. Dans « Monsieur Réfic », une enfant séjourne seule chez ses grands-parents. Elle est témoin, tapie dans l'ombre, d'une scène bouleversante, dont elle ne saisit pas tout. Mais elle comprend alors qui elle va devenir : une écrivaine.

Dans « Deux femmes méchantes », la narratrice se livre : « Je confesse qu'une des choses que je goûte dans la méchanceté de l'autre, c'est ce moment d'étonnement pour lui (ou elle) quand la hache maniée pour abattre l'autre n'a tranché que du vent. » Il y a du revirement et de l'entêtement chez Anne Serre. Parmi les plus beaux textes : « Une perte irréparable » et « Le petit George ». Fidélité et liberté. Dans « Un petit manteau espagnol », une femme désire acheter un vêtement gris, admiré en vitrine, lors d'un séjour à Madrid. On est dimanche et elle repart lundi. Elle va tout faire pour se le procurer. Anne Serre est l'écrivaine des éclats de vie. Il y a des routes parmi les hêtres et des chemins dans les têtes. ■

ANNE SERRE ÉCLATS DE VIE

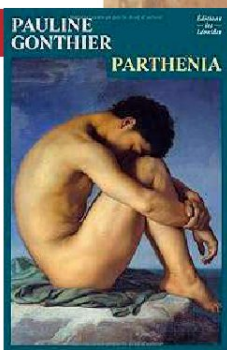
Un autoportrait romanesque, drôle et profond, à travers trente petites histoires.



« Vertu et Rosalinde », d'Anne Serre,
éd. Mercure de France, 160 pages, 18 euros.

LIVRES

« Parthenia »,
de Pauline Gonthier, éd. Les Léonides,
270 pages, 20,90 euros.



Par François Lestavel / Photo Dorian Prost

Largué par sa copine, houspillé par un père qui lui intime de se prendre en main, Baptiste déprime. Il tente d'oublier son spleen en surfant sur la Toile et en s'immergeant dans Parthenia, cette cité gréco-romaine virtuelle où il vit des aventures palpitantes. Un univers d'autant plus revigorant qu'il papote avec des inconnus qui semblent comprendre son mal-être. Des alter ego qui lui expliquent, entre deux conseils pour progresser dans le jeu, toute la nocivité des femmes, dont il serait une victime parmi tant d'autres hommes. Baptiste va bientôt rencontrer, via cet univers numérique, Léa, une séduisante femme à poigne. Ce qu'il ignore, c'est qu'elle est l'attachée parlementaire de Bourgel, un leader d'extrême droite en pleine ascension. Et qu'elle voit dans son cercle d'amis masculinistes un vivier de militants qui pourraient booster la campagne de son chef...

« À travers mon roman, explique Pauline Gonthier, j'ai voulu savoir qui étaient ces jeunes hommes isolés et un peu machistes. Des gamers pas politisés au départ, mais qui, par leur porosité aux idées masculinistes, peuvent être entraînés dans un mouvement politique qui se sert d'eux. » Pour en savoir plus sur cet endoctrinement à bas bruit, l'autrice n'a eu qu'à s'inscrire sur X et à suivre quelques forums pour découvrir des discussions à la misogynie débridée. Les propos consternants sur lesquels tombe Baptiste sont souvent la retranscription de ce que l'autrice des « Oiselles sauvages » a pu lire, effarée. Mais pour cette diplômée de l'École normale supérieure, et actuelle directrice financière de l'Unedic, il s'agit d'analyser le phénomène pour l'appréhender. « J'ai voulu faire un page turner sans pour autant que mon roman soit un simple divertissement. Il fallait que mes lecteurs prennent la mesure du mouvement dont il est question. »

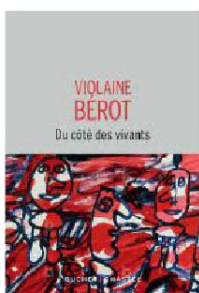
**« Ça me choque
que les 15-30 ans soient
plus réactionnaires
sur la question féministe
que leurs parents »**

Peut-être que seule une poignée d'entre eux reconnaîtront, dans son duo Léa-Bourgel, un avatar de Sarah Knafo et Éric Zemmour, auxquels elle a pensé. Mais tous en sauront clairement plus sur les déclinaisons de ce monde nostalgique de la virilité toute-puissante : au-delà des incels (« involuntary celibates »), on rencontre des MGTOW (« men going their own way »), à savoir ceux qui ont fait sécession avec la gent féminine. Sans oublier les « pick up artists », dont le but est d'aligner les conquêtes. Un domaine où les French lovers excellent sur la Toile, avec ces « coaches en séduction » aux méthodes dignes de Jean Dujardin dans

PAULINE GONTHIER MÂLES DANS LEUR PEAU

Son deuxième roman,
« Parthenia », nous immerge
dans le monde des jeunes
gamers, où l'idéologie masculine
prospère. Attention danger !

« OSS 117 ». Autant en rire qu'en pleurer. « Ça me choque que ce soit la génération des 15-30 ans qui soit la plus virulente, la plus réactionnaire sur la question féministe. Bien plus que celle de leurs parents. Mais mon livre n'est pas une critique des jeux vidéo où ils sévissent, il est aussi une intrusion dans cet univers, rarement traité par la littérature, alors que c'est la première pratique culturelle des Français. Or, s'il comporte des dangers, il y a un vrai intérêt à en parler, car ce sont des constructions de mondes, avec beaucoup de liberté narrative, où l'on peut jouer avec les identités... » Même parfois dysfonctionnelle, la grande famille des gamers mérite donc elle aussi d'être racontée. ==



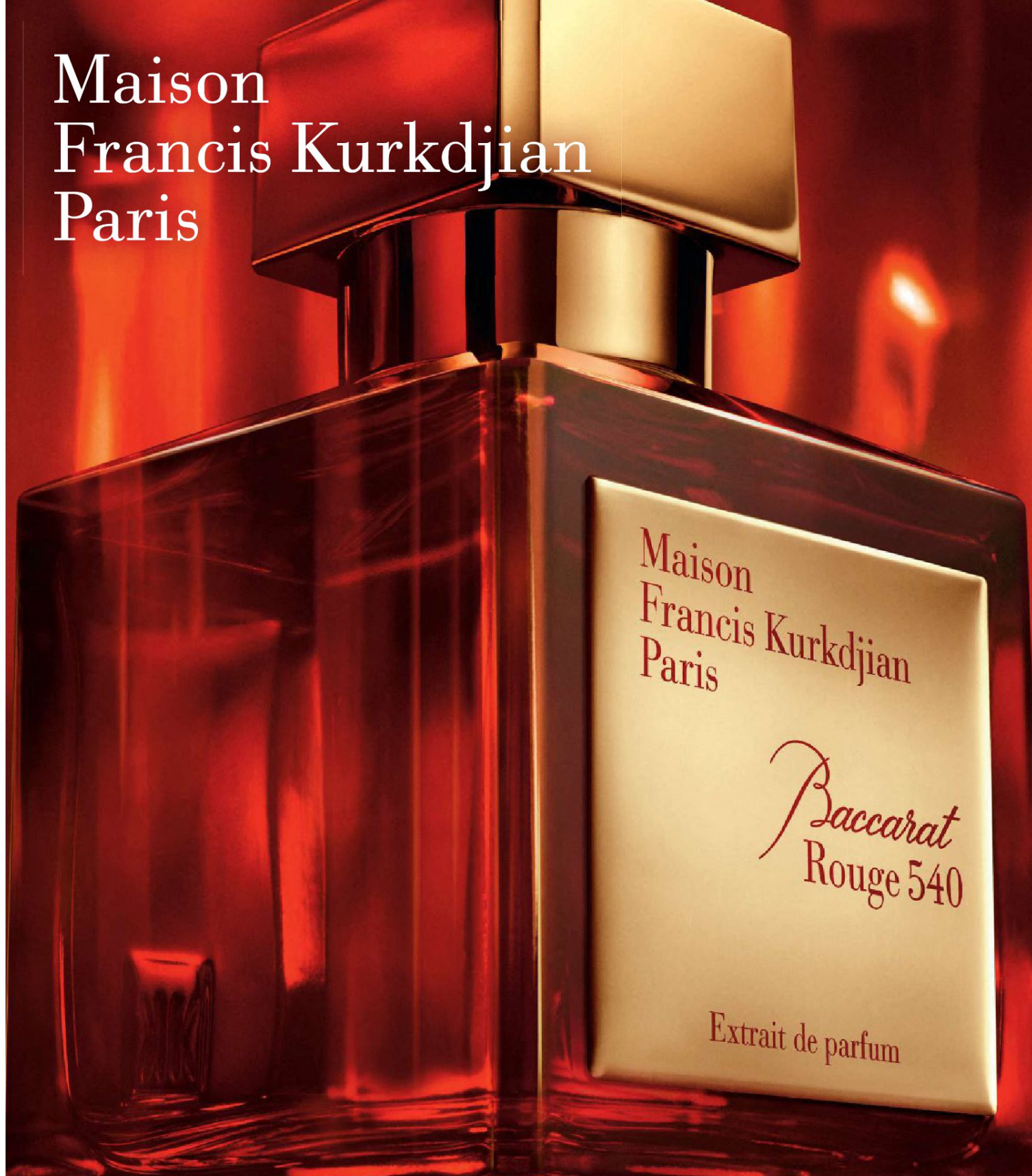
VIOLAINE BÉROT CES LIENS QUI NOUS UNISSENT

Chambre 308, dans un hôpital de province. Greg, en pleine force de l'âge, comprend que le cancer aura le dernier mot, et veut célébrer ses ultimes mois en réunissant ses amis pour une grande fête. Il se lie bientôt à son voisin de chambre, Alphonse, un vieil homme au cœur usé mais à l'énergie intacte... Sur un thème grave, Violaine Bérot nous offre un condensé d'humanité, où s'invitent aussi une femme de ménage africaine hantée par le deuil, une infirmière faussement revêche et une enfant malade pétillante de vie. Autant de personnages qui, ensemble, font un joli pied de nez à la mort qui plane. Ne ratez pas cette pépite de délicatesse. == F.L.

« Du côté des vivants », de Violaine Bérot, éd. Buchet-Chastel, 168 pages, 19 euros.

CRITIQUE

Maison
Francis Kurkdjian
Paris



L'alchimie des sens
Francis Kurkdjian

Baccarat
Rouge 540

Par Benjamin Locoge / Photo Hélène Pambrun

Il aurait pu ne jamais revenir. Au début des années 1990, Peter Milton Walsh est un songwriter de plus en plus prolifique et de plus en plus aimé. De disque en disque, il impose ses chansons mélancoliques et désespérées en Europe, là où tout avait commencé pour lui, en 1985, avec «The Evening Visits... And Stays for Years» signé par Rough Trade, découvreur notamment des Smiths. En Australie, Peter a fréquenté la scène locale de Sydney à la fin des seventies, montant une première version de The Apartments. «Une période pleine de drogue», se souvient l'intéressé, qui devient nomade. Il s'installe à Londres, puis à New York, pour vivre ses fantasmes. «New York pour moi, c'était le Lou Reed de "Walk on the Wild Side", j'y ai fait de drôles de rencontres...»

Musicalement, Walsh se rapproche plus de la mélancolie de Nick Drake que de l'héroïsme brutal du leader du Velvet Underground. C'est pourtant dans ces terreaux-là qu'il trouve ses influences, chantant l'amour désespéré avec une ironie mordante. Mais le chemin est-il trop tracé? En 1997, Riley, son fils aîné, tombe malade. Peter rentre à la maison et met la musique de côté. «À sa mort, raconte-t-il, je me suis refermé au monde. Nous avons essayé de survivre, je n'ai jamais été de ceux qui pensent que "the show must go on". C'était tout simplement impossible. Je me serais senti déloyal envers lui si j'avais continué la musique à cette époque.»

Dix ans plus tard, une association française lui propose de remonter sur scène. «Une amie qui avait perdu un frère dans un accident de voiture m'a suggéré de réfléchir à ce que Riley aurait souhaité. Le temps avait passé, mais pas le chagrin. J'ai compris que je devais vivre avec,

THE APARTMENTS ACCORDS ET ÂME

Depuis près de quarante-cinq ans, l'Australien Peter Milton Walsh défend des chansons poignantes et indispensables à ses fidèles. Rencontre.



MUSIQUE

THE CHARLATANS RETOUR DE HYPE

Ils n'avaient pas sorti d'album depuis huit ans. Mais les Mancuniens ont connu un vrai regain de popularité dans leur pays au moment du Covid, Tim Burgess étant à l'origine des Listening Partys sur Twitter, séances d'écoute communes devenues virales. The Charlatans en ont profité depuis pour célébrer leurs 35 ans de carrière, tournant inlassablement dans leurs contrées anglaises. Et ont même fini par retrouver le chemin des studios. Voilà donc «We Are Love», quatorzième album splendide, ravivant la flamme d'un rock anglais sous influence soul – certains parlent de Northern Soul. On y admire les guitares rageuses de Mark Collins, la voix toujours juvénile de Tim Burgess et leur capacité à composer des hymnes. Prochaine étape : faire enfin chavirer la France ? **== B.L.**



«We Are Love» (BMG), sortie le 31 octobre.

que c'était désormais un pan de mon existence. Alors j'ai accepté cette poignée de concerts.» Ce retour scénique inspire Peter, qui signe en 2013 avec le label français Talitres, publiant «Seven Songs», seize ans après «Apart». Depuis, Peter donne régulièrement de ses nouvelles, maniant la plume avec une subtilité peu commune dans le flot de ce que l'on entend de nos jours. Son nouvel album, «That's What the Music Is For», est plein de spleen et de grandes chansons. De «It's a Casino Life» à «You Know We're Not Supposed to Feel This Way», The Apartments sait mieux que quiconque chanter l'espoir et les fantômes, la mort et la mélancolie. Sans jamais sombrer dans la tristesse, sans jamais se plaindre. «La musique possède la magie de faire revivre les gens et leurs histoires, admet Walsh. C'est un acte mémoriel. Je suis admiratif des gens qui, quand l'hiver arrive, pensent déjà au printemps, et depuis quelques années je suis plus attiré vers ce type de personnes, qui sont à l'opposé de moi. Peut-être que cela s'entend sur l'album...» Sans cynisme, Walsh chante sa future popularité dans «Death Would Be My Best Career Move». «C'est ce que je dis souvent à mes amis : je serai plus populaire quand je serai mort ! Mais je ne le pense pas vraiment. Je n'ai jamais sacrifié ma famille pour ma carrière, je n'ai jamais dormi dans ma voiture pour pouvoir vivre de mon art. Après, si TikTok veut s'emparer de l'une de mes chansons, je ne suis pas contre... Quand j'ai signé sur Rough Trade en 1985, Geoff Travis [fondateur du label, NDLR] m'avait dit : "Les grandes chansons trouvent toujours leur public." Quarante ans plus tard, je sais que ce n'est pas vrai. Nick Drake n'a jamais connu le succès, The Apartments a des fans éparpillés dans le monde entier, mais ça reste une petite communauté. Je n'ai aucun problème avec ça. Aucun regret non plus, c'est juste la vie qui est ainsi.»

Dans une autre vie, Peter Milton Walsh aurait vendu des millions d'albums et remplirait les grandes salles, comme son compatriote Nick Cave. «Je ne sais pas si c'est le genre de carrière que j'aurais aimé avoir. Je suis infiniment reconnaissant de tout ce qui m'est arrivé. Parce que rien de tout cela n'était écrit, parce que je suis encore là, en train de défendre mes chansons à Paris. Qui ne rêverait pas de ça?» **==**



«That's What the Music Is For» (Talitres).
En tournée à partir du 25 mars 2026,
le 31 mars à Paris (Petit Bain).

Naissance
de Théo

Naissance
d'Elsa

Naissance
d'Abel

Naissance
du fils
de Théo

Un bijou
c'est toute
une histoire
Quelle sera la vôtre ?



lesbijouxprecieux.com

LE COLLECTIF
**DES BIJOUX
PRÉCIEUX**

Actuellement
sur Apple TV.



ÉCRANS

Dans la peau
d'une restauratrice
d'art obsédée
par une disparition.



RUTH WILSON CULTIVE SES MYSTÈRES

L'Anglaise à la présence magnétique est de retour avec la série « Down Cemetery Road », un polar à tiroirs dont elle fait son miel. Portrait.

Par Claire Stevens

■ Arpenter un thriller comme un terrain de jeu ? « Le genre est balisé pour le grand public, affirme Ruth Wilson. À la différence près qu'ici il est aussi pétri d'humour noir et d'observations mordantes sur la nature humaine... C'est pourquoi j'ai accepté le projet. » À l'origine de l'histoire, Mick Herron, auteur encensé outre-Manche, depuis « Slow Horses ». Suspense, action et loufoquerie mêlés, « Down Cemetery Road » s'appuie dans la même veine sur le tandem bancal qu'elle forme avec son improbable binôme, joué par Emma Thompson.

Ce cocktail explosif a séduit Ruth : « Le tout avait quelque chose d'iconoclaste. Je me suis emparée du rôle de Sarah Trafford comme on se jette dans le vide – car rendre crédible cette quadragénaire paumée dont je comprenais si peu le besoin de se fondre dans le décor s'est révélé plus difficile que je ne l'aurais cru. » Restauratrice de tableaux à Oxford, Trafford voit son quotidien ébranlé lorsqu'une fillette de son voisinage disparaît dans une explosion. Cadavres et soupçons pleuvant bientôt, elle fait appel à la gouailleuse et abrasive détective Zoë Boehm, avec qui elle se lance dans une enquête échevelée.

Créer la surprise pour mieux renouer avec le petit écran, c'est aussi ce qui a attiré l'actrice de 43 ans. Celle qui se définit avant tout « comme une comédienne de théâtre » a pourtant connu une notoriété cathodique fulgurante avec « The Affair », où elle jouait la maîtresse vénéneuse de Dominic West.

Succès planétaire, le drame adultère, qui lui permet de décrocher un Golden Globe en 2015, devient un carcan : environnement de travail toxique, nudité injustifiée... Après quatre saisons, Wilson claque la porte du show, en 2018.

Depuis, elle incarne des personnages inclassables, auxquels elle donne un accent so british et une profondeur inattendue... Une marque de fabrique que l'on retrouve dans « Luther », où elle joue une scientifique psychopathe, ou dans le feuilleton fantastique « His Dark Materials. À la croisée des mondes », où elle devient l'antagoniste glaciale de James McAvoy. Du mystère, derrière des airs faussement candides, il y en a aussi dans « Down Cemetery Road » : « Tout le

« Ma famille
n'était que
secrets.
Cela m'a
influencée »

monde a ses secrets, même enfouis à des profondeurs insondables, décrypte celle qui préserve farouchement sa vie privée. En Grande-Bretagne, la société entière repose sur le principe de tout garder pour soi... Or, ce qu'un personnage tait

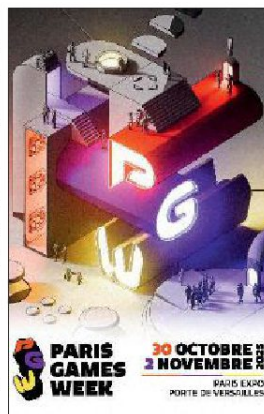
est aussi révélateur – sinon plus – que ce qu'il exprime : c'est aussi ce qui rend mon métier fascinant. »

Gratter la surface pour mieux révéler l'indicible, la motivation d'une vie ? En 2018, elle devient l'instigatrice et le rôle-titre de « Mrs. Wilson », biopic d'une homonyme, et pour cause : elle se glisse dans la peau de sa grand-mère paternelle confrontée à la duperie de son époux. Toute ressemblance avec des faits réels n'est bien entendu pas fortuite : l'aïeul, agent du MI6, est un polygame invétéré, marié à quatre femmes. Psychologie de comptoir que de penser que cet encombrant passé a influé sur la destinée de la comédienne ? « Non, évidemment. [Elle sourit.] Ma famille n'était que secrets, j'en ai compris la raison vers 17 ou 18 ans », se remémore celle à qui la tromperie XXL servira de catalyseur : « Mon grand-père était un génie dans l'art de la dissimulation. En cela, il m'a influencée, moins dans mes choix de carrière que dans ce que j'exprime à l'écran... » De l'art de transformer le plomb en or, en faisant d'un pesant héritage le moteur d'une vie. ■

FAITES VOS JEUX !

■ C'est le plus grand salon français consacré aux jeux vidéo. La 14^e édition de Paris Games Week permet de découvrir, sur quatre jours, les nouveautés de Nintendo, PlayStation, Xbox et autres consoles, de rivaliser d'adresse avec Mario Kart World, Gears of War ou Ghost of Yotei (Sony Interactive Entertainment), l'un des titres les plus attendus du moment, qui vous plonge dans le Japon rural

du XVII^e siècle. Lors de ce rendez-vous familial, vous pourrez danser sur le stand d'Ubisoft ou retrouver les stars d'antan, comme Rayman, au musée Rétrogaming. Cette année, le Dôme de Paris, accolé à Paris Expo, accueillera des grandes finales d'e-sport, des performances artistiques et des sessions avec la crème des streamers. À vos manettes ! ■



Paris Games Week, Paris Expo,
porte de Versailles, jusqu'au 2 novembre.

Fondation *Cartier* pour l'art contemporain

OUVERTURE GÉNÉRALE

du nouveau lieu
**DES JARDINS
ET DES PAYSAGES**

**DES MACHINES
ET DES ARCHITECTURES
EXPOSITION GÉNÉRALE**

de la Collection
**DES BOXEURS
ET DES PILOTES**

exposition 25.10.2025 → 23.08.2026
2, place du Palais-Royal, Paris 1^{er}

fondationcartier.com

design graphique: deValence

DES GROSSES TÊTES

L'ultime salle de l'exposition,
avec des œuvres réalisées les dernières
semaines de sa vie.

ERWIN OLAF SOUS TOUTES LES FACETTES

À Amsterdam, une grande rétrospective rend hommage au photographe plasticien, disparu en 2023. Et dont l'œuvre iconoclaste va continuer de briller.

Autoportrait « I Am », issu du triptyque
« I Wish, I Am, I Will Be » de 2009, où il défie
avec humour sa maladie.

EXPO



L'adieu à ce monde chaotique.
Pour sa série « Berlin »,
en 2012, il sort de son studio.



Par Corinne Thorillon

Erwin Olaf aurait adoré l'inauguration de son exposition au Stedelijk Museum, le 10 octobre, deux ans après sa mort. Parmi le millier d'invités, tous ses amis étaient présents, électrisant l'atmosphère d'une joyeuse excentricité. Nains, drag-queens et clowns tristes au chapeau pointu perchés sur des échasses, compagnons de ses fêtes débridées et de ses combats militants, entouraient Shirley Den Hartog, sa fidèle associée, qui l'a soutenu jusqu'à la fin et a créé depuis son décès la fondation destinée à perpétuer son œuvre. C'est incontestablement l'exposition la plus personnelle du maestro. S'il est vrai que le Kunstmuseum de La Haye lui avait consacré une rétrospective en 2019, et que le Rijksmuseum avait, la même année, confronté ses photographies aux tableaux des grands maîtres flamands qui l'ont tant fasciné, cette première exposition posthume à Amsterdam porte un regard nouveau sur le processus créatif de l'artiste en montrant combien il était inextricablement lié à la vie engagée de l'homme. Peu de ses œuvres iconiques sont présentées. Lorsqu'elles le sont, c'est pour mieux délivrer ses messages, car l'enfant chéri du pays, anobli par le roi, n'a jamais cessé de lutter au nom de toutes les libertés. À commencer par la sienne.

Erwin Olaf Springveld naît le 2 juillet 1959 à Hilversum, dans une famille de la classe moyenne hollandaise. Alors qu'il étudie le journalisme à Utrecht, il se prend de passion pour la photographie, constatant qu'il se sent plus à l'aise avec l'image qu'avec les mots. Le jeune homme cache sa timidité derrière son objectif pour





mieux appréhender les autres. Diplôme en poche, Olaf collabore à différentes publications et découvre la scène underground d'Amsterdam. La rue qui proteste est son terrain de jeu favori. Il couvre, caméra au poing, les marches pour la paix, les émeutes de squatteurs ou la Gay Pride, manifestations qui secouent le début des années 1980. Le sida fait déjà des ravages dans son entourage. À la fin de la décennie, c'est en studio – qu'il ne va plus dès lors quitter que très rarement – qu'il perfectionne sa technique photographique et parfait son esthétisme à la lumière caractéristique, inspirée des clairs-obs-curs de l'école hollandaise. Erwin Olaf commence à se mettre en scène dans des autoportraits à la portée politique, véritables pamphlets qui vantent la tolérance et dénoncent les chaos du monde. Déjà, il souhaite provoquer pour déranger les esprits convenus, suggérant même parfois crûment des actes homosexuels, cassant ainsi les codes établis.

En 1988, sa série «Chessmen» lui vaut de remporter le prestigieux prix Young European Photographer et le propulse sur le devant de la scène artistique internationale. Les grandes marques se l'arrachent. L'argent coule à flots mais cela ne l'empêche pas de dénoncer, en 2000, les dérives de l'industrie de la mode. En fervent défenseur de la cause LGBT, Erwin Olaf organise d'étourdissantes soirées au club Paradiso. Dans toutes ses actions et ses créations, il sublime les différences, qu'elles soient physiques ou identitaires, et prône la liberté

Dans ses actions et ses créations, il sublimait les différences et prônait la liberté

d'être soi-même. Quand on lui diagnostique à 36 ans un emphysème héréditaire, l'homme s'assagit et prend soin de sa santé. Ses dernières séries se veulent plus douces, bien que toujours empreintes de messages implacables. Certaines, comme «April Fool», réalisée pendant la crise du Covid, ou «Im Wald», ode à la nature mise en danger par le tourisme de masse, sont présentées pour la première fois. Doté d'un sens aigu de l'autodérision, le perfectionniste avait conçu minutieusement, en attendant sa greffe des poumons, ce qui sera son dernier autoportrait : sa chirurgienne tenant dans les mains ses deux organes malades. Ultime et bouleversante provocation. En se réveillant de l'opération, sa première préoccupation fut la réussite de ce cliché.

Convalescent, l'infatigable travailleur s'échappait chaque jour de son appartement de Egelantiersgracht, pour retrouver dans son studio un vase de pivoines, ses fleurs préférées, et les filmer s'épanouir puis se faner, pour démontrer ainsi le cycle inexorable de la vie. C'est Shirley et les équipes du studio qui achèveront cette dernière pièce émouvante pour la présenter au Stedelijk Museum. Peu avant sa disparition soudaine, Erwin avait confié avec malice à sa complice de toujours son désir d'être exposé dans ce musée qu'il avait tant aimé détester. De ses premiers reportages en noir et blanc méconnus, tirés par lui-même, à ses dernières mises en scène en couleurs, en passant par des vidéos et des sculptures inédites, «Freedom» est un voyage chronologique et thématique dans le parcours d'un homme drôle et attachant, qui aura assumé jusqu'à son dernier souffle son audace créative. ■

« Freedom », au Stedelijk Museum, à Amsterdam, jusqu'au 1^{er} mars 2026.

EX NHILO PRÉSENTE

CLAES BANG SIDSE BABETT KNUDSEN XAVIER DOLAN SWANN ARLAUD MICHEL FAU

L'INCONNU DE LA GRANDE ARCHE

UN FILM DE STÉPHANE DEMOUSTIER

CE FILM EST UNE CRÉATION LIBREMENT INSPIRÉE DE FAITS RÉELS SURVENUS ENTRE 1962 ET 1967. LE RÔLE ATTRIBUÉ À L'ÉPOQUE AU CARACTÈRE, LES SITUATIONS DE VIE PRIVÉE ET LES DIALOGUES SONT UN MÉTIÈRE DE LA FICTION.

ÉCRIT PAR STÉPHANE DEMOUSTIER
D'APRÈS LE ROMAN DE LAURENCE COSSÉ
"LA GRANDE ARCHE" © ÉDITIONS GALLIMARD, 2016

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2020
UN CERTAIN REGARD

"PALPITANT ET PASSIONNANT"
TÉLÉRAMA

"UNE RÉUSSITE"
LE FIGARO

"CAPTIVANT"
LE NOUVEL OBS

AU CINÉMA LE 5 NOVEMBRE

france.tv LE FIGARO CINE+ OCS NouvelObs MATCH Télérama culture



Le collectionneur et mécène Paul-Emmanuel Reiffers avec Daniel Buren devant sa réalisation graphique.

ART

Par Anaël Pigeat / Photo Julien Faure

La façade de l'ancien studio, lieu mythique où sont passés les plus grands photographes comme Irving Penn ou Richard Avedon, a pris un air de jeunesse. Des triangles dessinent un zigzag en noir et blanc sur l'ensemble du bâtiment, faits de bandes larges de 8,7 centimètres. On reconnaît là, dans le caractère in situ de cette œuvre murale, l'«outil visuel» de Daniel Buren, l'un des plus célèbres artistes français. Nous l'avons rencontré alors qu'il finissait d'installer ses créations, entouré de ses proches assistants. «Paul-Emmanuel Reiffers m'a invité à intervenir sur la façade. J'ai fait un dessin très simple qu'il a trouvé à son goût. Le noir est là pour s'adapter à la vitrine du Reiffers Art Center. Les contraintes finissent par donner leur forme aux choses», explique-t-il.

Cette œuvre marque un anniversaire et apporte l'empreinte de Daniel Buren qui

DANIEL BUREN

L'EMPREINTE EN NOIR ET BLANC

Convité à l'ancien Studio des Acacias, l'artiste livre deux œuvres in situ et devient mentor de Miles Greenberg le temps d'une exposition.

est cette année mentor du prix Reiffers Art Initiatives. En effet, le projet Acacias Art Center se trouve au début d'une nouvelle étape de son développement avec cette façade flambant neuve et l'ouverture prochaine d'un restaurant dans un local de l'autre côté de la rue des Acacias. «Jusque-là, nous avons choisi pour mentors des artistes internationaux comme Rashid Johnson ou Lorna Simpson afin de soutenir la jeune scène française. Pour cette cinquième édition, le nom de Daniel Buren

est apparu comme une évidence», explique Paul-Emmanuel Reiffers, qui est le fondateur du groupe Mazarine.

Le travail de Daniel Buren a inspiré des générations d'artistes. Lui-même a été l'une des figures de l'Institut des hautes études en arts plastiques, qui offrait une alternative à l'École des beaux-arts dans les années 1990. Cependant, dans la liste des jeunes gens qui lui ont été proposés sur dossier, Daniel Buren a sélectionné Miles Greenberg... «Il existe parfois des formes d'osmose entre

des artistes. Mais c'est une chose très difficile à définir. Si j'ai choisi un artiste si éloigné de mon travail, ce n'est pas pour dénigrer le sien, mais au contraire pour lui laisser toutes ses chances», explique-t-il.

C'est pour cette raison que l'exposition célébrant le mentorat s'est constituée en deux espaces distincts. Miles Greenberg, dont l'œuvre a été montrée notamment à l'occasion de la Biennale de Venise en 2024, intervient au rez-de-chaussée avec des sculptures et une performance, tandis que Daniel Buren s'est réservé la façade et la verrière qui couvre l'espace d'exposition. Chaque carreau est couvert d'un film d'une couleur. Une première teinte est posée au centre, puis les carreaux se succèdent comme une écriture, chacun couvert par une couleur, dans la langue du pays où l'œuvre se trouve. «Pour suivre le jeu, il faut le connaître. C'est un guide pour ne pas commencer à composer, et pour utiliser la polychromie sans ajouter un goût personnel. C'est cela qui permet de faire une œuvre due au contexte, c'est-à-dire in situ», explique-t-il, formulant ainsi l'un des principes fondateurs de sa pensée.

Et lui, a-t-il eu des mentors ?
«Il y a des choses qui m'ont marqué, même quand j'ai cru que j'avais tout éliminé. Un tableau de Paolo Uccello ne m'a jamais quitté »

Le premier tableau que j'ai vu de Paolo Uccello ne m'a jamais quitté. J'avais 16 ou 17 ans. C'était «La bataille de San Romano» qui est conservée au Louvre. On sait aujourd'hui que les harnais des chevaux étaient à l'époque en miroir brillant, un matériau qui a été étonnamment peu utilisé dans l'art jusqu'aux années 1960. » Daniel Buren est un fin connaisseur du musée, où il a d'ailleurs mené une visite guidée l'année dernière autour des primitifs italiens, pour le programme «Les conversations du Louvre». Une autre référence apparaît dans son récit : l'artiste vidéaste Gerry Schum, qui avait entrepris d'introduire l'art contemporain à la télévision à partir de la fin des années 1960. À Cologne, il avait lancé la galerie Projection, et avait invité le jeune Buren. «Toutes les contraintes du cinéma m'ont repoussé, alors que l'art permettait une liberté formidable. Mais, si la vidéo avait été inventée dix ans plus tôt, je l'aurais utilisée tout de suite», conclut Daniel Buren. ■

Daniel Buren et Miles Greenberg au Reiffers Art Center à Paris (XVII^e), jusqu'au 13 décembre.



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2025
CANNES PREMIÈRE

"PERCUTANT"

LE FIGARO

"VERTIGINEUX"

LE POINT

"IMPRESSIONNANT"

PARIS MATCH



AUGUST DIEHL

LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE

UN FILM DE
KIRILL SEREBRENNIKOV

ADAPTÉ DU ROMAN «LA DISPARITION DE JOSEF MENGELE» DE OLIVIER GUEZ
ÉDITIONS GRASSET & FASQUELLE, 2017, PARIS, FRANCE

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

arte LE FIGARO CINE+ ocs Le Point L'Histoire MATCH LIRE diversification

Nicole Kidman
(de dos) sous
la direction de
Baz Luhrmann.

L'actrice de
«Moulin Rouge»
et la top
Kendall Jenner
ont participé
au show.



TOUT
LE MONDE
EN PARLE

LUC BESSON ET SARAH SALDMANN L'AMOUR AU GRAND JOUR

Leur relation avait été révélée dans nos colonnes en février dernier mais n'avait pas été officialisée depuis. Le réalisateur a décidé de ne plus en faire un secret en s'affichant au bras de Sarah Saldmann, avocate très médiatique et chroniqueuse sur CNews, à l'occasion du festival du film de Rome, le 24 octobre. Trente-deux ans d'écart, mais une histoire d'amour qui dure. ==

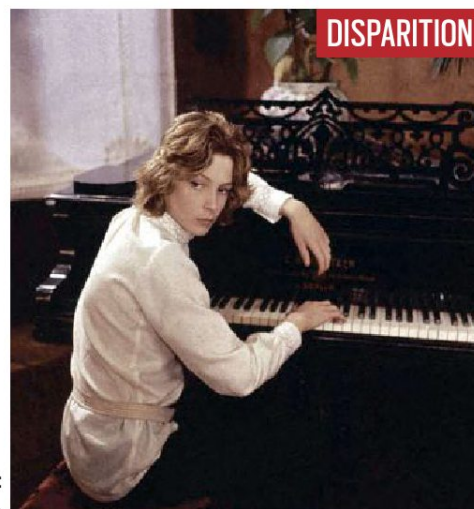
ROMANCE



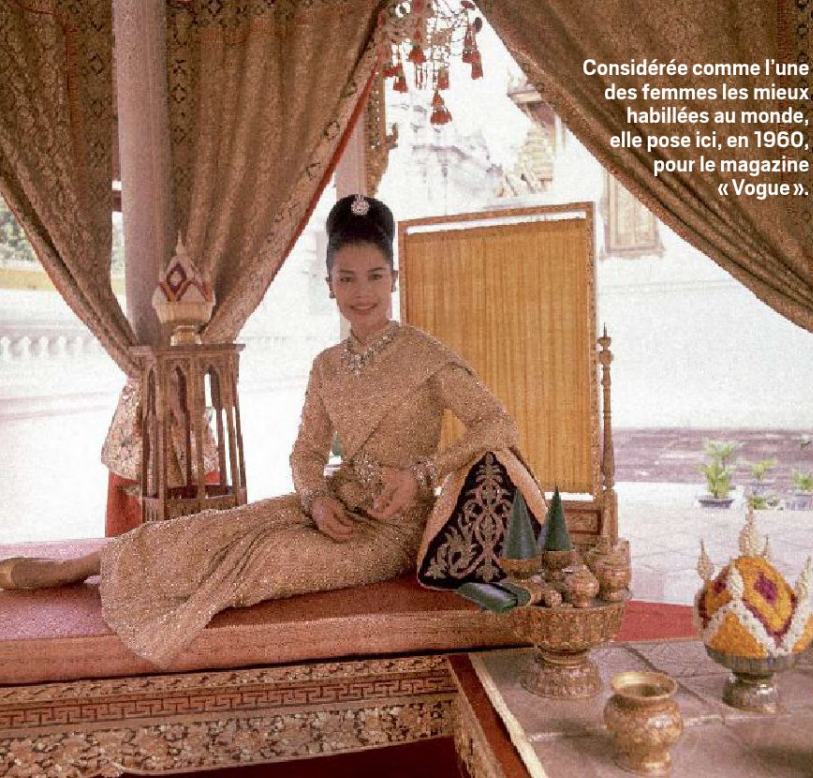
BJÖRN ANDRESEN IL ÉTAIT « LE PLUS BEAU GARÇON DU MONDE »

Il avait à peine 15 ans quand Luchino Visconti l'a choisi pour incarner l'ange blond, Tadzio, dans «Mort à Venise», adaptation de la nouvelle de Thomas Mann. Le rôle d'une vie... qui a finalement gâché la sienne. Érigé en icône partout dans le monde, Björn Andresen dira plus tard : «J'avais l'impression d'être une sorte de proie jetée en pâture aux loups.» Dépressif, sujet à des addictions, il n'aura pas la carrière qu'on lui prédisait. Il se contentera de petites apparitions dans des productions suédoises et se tournera vers la musique. En 2019, alors que tout le monde s'interrogeait sur ce qu'il était devenu, il s'est vu offrir un rôle par Ari Aster dans le film d'horreur «Midsommar». Björn Andresen est décédé le 25 octobre, des suites d'un cancer. Il avait 70 ans. ==

DISPARITION



En 1971, dans «Mort à Venise», de Visconti.



Considérée comme l'une des femmes les mieux habillées au monde, elle pose ici, en 1960, pour le magazine « Vogue ».

Adieu à la légendaire reine Sirikit de Thaïlande

Ses portraits géants couleur or sont visibles partout dans les rues de Bangkok et dans tout le pays. Le royaume thaï entame une année de deuil pour honorer la reine Sirikit, veuve du roi Bhumibol Adulyadej et mère de l'actuel souverain, décédée à l'âge de 93 ans le 24 octobre.

Vénérée comme « la mère de la nation » – à tel point que la fête des mères correspond à son anniversaire, le 12 août –, la reine Sirikit aura été une icône glamour autant qu'une figure de légende. Issue, comme son mari, de la prestigieuse descendance du roi de Siam Rama V, Sirikit Kitiyakara – dont le prénom en langue thaï signifie rossignol – est née en 1932 à Bangkok. Son père étant ambassadeur, elle passe sa jeunesse en Angleterre, au Danemark et en France, où elle rencontre pour la première fois Bhumibol Adulyadej, son futur époux, à l'époque étudiant, avant de l'accompagner en Suisse, où ils se fiancent le 19 juillet 1949. « Ce fut le coup de foudre », racontait-elle, avouant avoir été en colère à cause de son retard à leur premier rendez-vous. « Il avait dit qu'il viendrait à 4 heures de l'après-midi. Il est arrivé à 7 heures, me laissant debout, à répéter mes révérences. » Leur retour définitif en Thaïlande, en 1950, se conclut par un mariage royal, célébré au palais Pathumwan, une semaine avant leur couronnement. De cette union naissent quatre enfants : la princesse Ubol Ratana, en 1951, le prince Maha Vajiralongkorn, en 1952 – devenu le roi Rama X en 2016 –, la princesse Maha Chakri Sirindhorn, en 1955, et la princesse Chulabhorn, en 1957. Dans les années 1960, à l'heure où la monarchie devient constitutionnelle et symbolique, Sirikit et son époux lui insufflent une image de modernité. La reine, dont le style conjugait à merveille la haute couture de son ami Pierre Balmain et l'élégance de la tenue traditionnelle « chut thaï », posait dans les magazines féminins et figurait en tête de liste des « femmes les mieux habillées au monde ». Sa passion pour le tissage de la soie thaïlandaise et la préservation des techniques ancestrales textiles font d'ailleurs l'objet d'un musée, inauguré en 2012, qui porte son nom.

ROYAL



Par Stéphane Bern

Le couple qu'elle forma durant soixante-six ans avec son époux était autant célébré à la Maison-Blanche que dans les palais royaux d'Europe ou à Paris, où le général de Gaulle, tombé sous son charme en octobre 1960, lui avait décerné le titre de « plus belle reine du monde ». Une photo avec Elvis Presley a elle aussi eu une renommée internationale ! Les époux fréquentaient aussi les concerts de jazz, dont Bhumibol, excellent saxophoniste, était friand. Celle que les médias surnommaient « la Jackie Kennedy d'Asie » aimait parcourir la Thaïlande pour rendre visite aux villageois des zones rurales et promouvoir l'éducation et l'émancipation des filles. Jamais la reine Sirikit ne s'est mêlée de politique, mais elle occupait une place privilégiée dans le cœur de ses compatriotes pour avoir embrassé de nombreuses causes sociales et caritatives, dont la présidence de la Croix-Rouge, la lutte contre la pauvreté et contre l'addiction aux drogues, la défense de la nature ou la promotion des arts et de la culture. Au palais royal de Chitralada, elle avait créé des ateliers destinés aux femmes, afin qu'elles puissent travailler et ainsi gagner leur vie et leur indépendance. Son obsession était de sortir les jeunes campagnardes de la misère et de leur offrir une autre issue que de vendre leurs charmes dans le quartier chaud de Patpong ! Dans une rare interview accordée en 1980, la reine Sirikit décrivait cette relation de vénération entre la monarchie et le peuple thaïlandais : « Les rois et les reines de Thaïlande ont toujours été en contact étroit avec le peuple, qui considère généralement le roi comme le père de la nation. » Une foule immense est attendue dans la salle du trône du grand palais royal Dusit de Bangkok pour lui rendre hommage. ==



Le couple royal thaïlandais reçu à l'Élysée par Charles et Yvonne de Gaulle, en octobre 1960.

Par Florian Tardif / Photos Frédéric Lafargue

« Zone protégée » est inscrit sur un petit panneau discret à l'entrée de son bureau à Bercy. Une mention administrative, sans style, que les conseillers, qui vont et viennent, ne remarquent même plus. Et pourtant, elle n'a jamais été aussi appropriée, tant le budget 2026 cristallise les tensions. Derrière la lourde porte, Amélie de Montchalin peaufine avec minutie, ce vendredi 24 octobre, son discours pour la DG – « discussion générale », dans le jargon parlementaire. Autour d'elle, son cabinet s'agite. Quelques messes basses s'échangent, dont on ne distingue qu'un : « C'est compliqué. » Presque un euphémisme. Pris entre les exigences contradictoires des onze groupes de l'Assemblée nationale, le gouvernement avance sur une ligne de crête. D'autant qu'il a choisi, d'entrée de jeu, de se passer du 49.3 – une première sous la V^e République.

Assise à une longue table en bois clair, la ministre des Comptes publics raye au feutre bleu une phrase, en ajoute une autre. « Nous allons donc » devient « Le gouvernement s'engage ». Face à elle, une tasse de thé fumante. Elle souligne un mot, corrige encore : « J'y ai mis toute mon attention, toute mon énergie. C'est un point de départ collectif, solide et essentiel. » Elle parle vite, d'une voix nette. Précise. « C'est sport, s'excuse-t-elle soudain, en nous adressant un regard rapide. Mais là peut-être un peu plus. » Depuis plusieurs jours, elle enchaîne les réunions budgétaires. « Elle passe sa vie entre Matignon et ici », nous précisera, plus tard, l'un de ses conseillers. Ce matin encore, elle effectuait un dernier aller-retour pour ajuster son texte avec Sébastien Lecornu. « Madame la ministre, il faut y aller », prévient une assistante. Montchalin se lève : « J'ai besoin de quoi ? réfléchit-elle à voix haute. Mon sac à main et ma brosse à cheveux ? » Direction le ministère des Relations avec le Parlement, où l'attendent les députés du bloc central – des Républicains à Liot.

Dans cette configuration politique inédite, un mot d'ordre : « accepter de faire des compromis ». « Quitte à perdre », ajoute même le Premier ministre, en privé. D'où cette attention constante de l'exécutif à ménager une majorité fragile – et friable ! – que chaque geste envers l'opposition peut facilement ébranler. « Les groupes du socle commun ont des positions variables », nous accorde la ministre entre deux réunions. Avant de poursuivre, avec ce débit mitraillette qui la caractérise : « Mon travail est de comprendre les points d'attention des uns et des autres et de voir s'il y a une majorité pour les voter. Je fais ça avec tous les groupes. » Son déjeuner s'est ainsi éternisé jusqu'à 16 h 30, ce lundi 27 octobre. Enjeu des discussions entre l'Assemblée, Matignon et Bercy : la contribution



Le 24 octobre, en route pour l'Assemblée nationale.

DANS LES COULISSES DU BUDGET AVEC AMÉLIE DE MONTCHALIN

La ministre de l'Action et des Comptes publics tient un rôle central de négociatrice du projet de loi de finances pour 2026, à l'heure où celui-ci est débattu à l'Assemblée nationale.

exceptionnelle pour les grandes entreprises. La copie de départ prévoyait la fin de cet impôt mis en place sous Michel Barnier, puis un rendement de 4 milliards d'euros contre 8 réclamés par les oppositions. Ce sera 6, grâce à un amendement du gouvernement. « C'est une méthode qui peut surprendre, souligne Amélie de Montchalin. Mais nous estimons que ne pas avoir de budget serait plus chaotique pour la France que d'être capables de trouver des compromis pour avancer. »

« Elle est aussi brillante et travailleuse qu'illégitime », commente-t-on, sévère, chez Ensemble pour la République.

Référence à sa défaite lors des élections législatives de 2022 face à Jérôme Guedj (PS) dans l'Essonne, qui lui coûtera sa place dans le gouvernement Borne. Mais comme le veut l'adage : en politique, on ne meurt jamais – d'autant moins lorsque les fidèles du président Macron se comptent sur les doigts de la main. Elle en est une. « Nous, on l'adore, ose un socialiste de premier plan, sous couvert d'anonymat. Nous savons qu'elle est de droite, mais au moins, elle sait de quoi elle parle. » Les prédécesseurs apprécieront. À l'Assemblée nationale, lorsqu'elle prend la parole, le brouhaha

« Nous, on l'adore, ose un socialiste. Nous savons qu'elle est de droite, mais elle sait de quoi elle parle »

retombe. Jamais elle n'élève la voix. Si les députés se dissipent, elle attend. Et le silence revient. « Je n'ai pas de recette magique. Je pense qu'ils m'écoutent parce que je les écoute et les respecte ! » Apostrophée dès le début des débats en séance par le député Aurélien Le Coq (LFI) : « Vous connaissez la ministre du Budget ! C'est la même qu'en février dernier. La même qui a fait tomber Bayrou. Ses chiffres sont autant de lames plantées dans le dos des Français ! » Elle ne répondra ni par un mot ni par un regard. Juste un léger mouvement de tête, imperceptible, comme si elle notait mentalement de revenir sur ce point plus tard. Elle y reviendra.

« C'est sa force, souligne son entourage, rien ne lui échappe. Elle a une discipline d'ingénieure, presque militaire. » Montchalin s'en amuse : « On dit que je suis rigoureuse ? Je vous confirme que oui, je le suis ! » Occuper ce poste n'est pas aisé, surtout pour une mère de famille. « Nous sommes peu nombreuses à avoir été ministres du Budget », déplore-t-elle, avec cette sobriété qui vaut reconnaissance. Elle est la troisième, après Valérie Pécresse et Florence Parly. Et malgré la frénésie inhérente aux séquences budgétaires, elle n'oublie pas l'essentiel : sa famille. Deux ou trois fois par semaine, elle rentre sur les coups de 19 heures, dossiers sous le bras, pour coucher ses trois enfants : une fille de 14 ans et des

LE DOUBLE VISAGE DE GABRIEL ATTAL

Affable, prévenant, naïf voire enfantin le jour ; froid, calculateur, féroce sinon cruel la nuit. Gabriel Attal porte le nom et la mine d'un ange. Mais pas le caractère. Au lendemain de la dissolution imprévue de juin 2024, dont il garde le souvenir douloureux et la dent dure contre le président, l'ancien Premier ministre se serait-il précipité dans un gouffre aux profondeurs inconnues ?

LIVRE

Des bancs de l'École alsacienne à candidat putatif à la présidentielle en passant par la rue de Varenne et les multiples portefeuilles ministériels, tombés comme des offrandes entre les mains du jeune prodige de la macronie, la journaliste Bérangère Bonte, qui signe sa troisième biographie de Premier ministre, narre le destin d'un jeune homme brillant, impitoyable et pressé.

— Lou Fritel

« Gabriel Attal, l'ange exterminateur », de Bérangère Bonte, éd. L'Archipel, 288 pages, 21 euros.



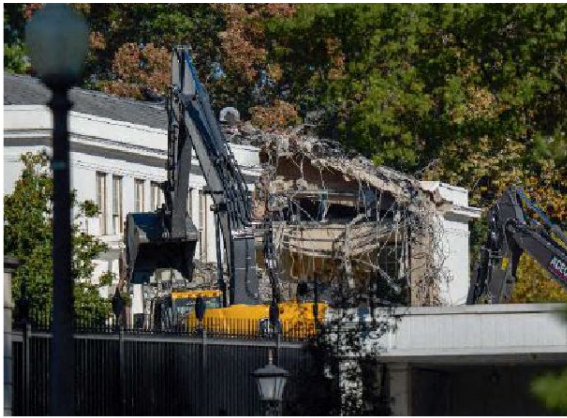
jumeaux de 12. « Et je les amène à l'école, quatre ou cinq jours par semaine. » Une discipline qu'elle s'impose, ainsi qu'à son équipe. « Ils sont géniaux, et je les remercie pour cela », nous glisse-t-elle. « Ils », car elle est entourée d'un boys band : son directeur de cabinet, son chef de cabinet, son conseiller spécial et celui chargé de sa communication sont tous des hommes – certains la suivent même depuis ses débuts.

Si elle a toujours gravité autour de la politique – dès ses 22 ans, elle effectue un stage à l'Assemblée nationale auprès de Valérie Pécresse, ce qui la conduit à travailler pour la campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy en 2007 –, ce n'est qu'en 2017 qu'elle se présente aux législatives, après avoir rejoint l'aventure En marche quelques mois plus tôt. Éluë avec plus de 61 % des voix au second tour, elle devient secrétaire d'État chargée des Affaires européennes deux ans plus tard, avant de passer ministre de la Transformation et de la Fonction publiques. Puis de la Transition écologique. Après un passage à l'OCDE, comme représentante permanente de la France, elle est rappelée au gouvernement pour s'occuper du Budget lorsque François Bayrou accède à Matignon. « J'ai été de ceux qui ont participé à cette aventure particulière, philosophe-t-elle. Il en reste quelques-uns – Sébastien Lecornu, Gérald Darmanin... Nous travaillons en complémentarité avec les nouveaux arrivants. Notre mission est de faire voter un budget. Les Français nous le demandent. Ils veulent que le pays soit bien géré jusqu'en 2027, que la présidentielle se déroule sereinement et que le débat public ne soit pas confisqué. » Y arrivera-t-elle ? Elle répond, sans fléchir : « On m'a dit qu'il n'y aurait pas de budget : il y en a un. On m'a dit qu'il n'y aurait pas de débat : il y en a un. »



Le même jour, au Palais-Bourbon, aux côtés de Sébastien Lecornu. Son directeur de cabinet, Paul Bérard, lui transmet une note durant les débats.

Avec l'architecte James McCrery, cet été, sur le toit de la Maison-Blanche. À g., l'avancée des travaux, le 20 octobre.



TRUMP LA FOLIE DES GRANDEURS

En démolissant l'aile est de la Maison-Blanche pour construire une salle de bal démesurée, le président des États-Unis s'attaque à un bâtiment cher aux Américains.

De notre correspondant à Washington
Olivier O'Mahony

■ Donald Trump et le choc des photos ! Le président américain a probablement sous-estimé l'impact des premières images des bulldozers démolissant l'aile est de la Maison-Blanche, diffusées le 20 octobre. Dans son esprit, il s'agissait de montrer une simple étape dans le processus de construction de son grand projet : la future salle de réception présidentielle. Mais certains clichés donnaient l'impression d'un Beyrouth sur le Potomac. L'aile est n'a jamais été l'épicentre du pouvoir. Elle fut érigée en 1902 puis agrandie en 1942 pour accueillir les services de la première dame, ainsi qu'une charmante salle de cinéma très prisée sous l'ère Obama. Elle reste donc symbolique.

Sa destruction a surpris tant par sa soudaineté que par son ampleur, car Trump avait promis dans un premier temps que le bâtiment resterait intact. Selon un sondage de l'institut YouGov, sa démolition n'est approuvée que par 23 % de la population américaine (et par seulement 44 % des électeurs républicains). Trump a dû se défendre en alléguant qu'il n'était pas le premier président à remanier la Maison-Blanche depuis son premier occupant, John Adams, il y a deux cent vingt-cinq ans. Il a aussi

fait passer une circulaire à l'attention des fonctionnaires du département du Trésor des États-Unis, qui occupent l'immeuble voisin : interdiction absolue de prendre des photos des pelleteuses en action !

Cette salle de réception monumentale, le président en rêve depuis toujours. Le 31 juillet, quand il annonce le lancement des travaux, il promet qu'elle ne coûtera pas un dollar au contribuable. Le 5 août, on voit Donald Trump marcher sur le toit de l'aile ouest (celle où se trouvent le bureau Ovale et tout le staff présidentiel), pour superviser le début des travaux. À côté de lui, un inconnu portant un nœud papillon : James McCrery. C'est l'architecte de confiance du président. Un homme au parcours original, très « trumpien », en somme.

Il a grandi dans l'ombre de Peter Eisenman, le maître de la « déconstruction architecturale » et du post-modernisme, avant de s'en détourner, pour rejoindre Allan Greenberg, gourou du classicisme, puis de créer son propre cabinet. Aujourd'hui, il n'a pas de mots assez durs contre l'architecture contemporaine : selon lui, elle serait « étrangère » à l'Amérique, « désespérée », « éloignée de la vérité » et même « impie ». Professeur associé à la Catholic University of America (université pontificale, privée et basée à Washington), il s'est fait un nom en construisant des églises comme la cathédrale de Knoxville (Tennessee). Il appartient à un petit groupe de traditionalistes mécontents du consensus élitiste et moderniste qui règne chez leurs pairs. James McCrery est donc totalement sur la ligne de Donald Trump, qui, le 28 août dernier,

a signé un décret fixant les nouvelles règles de l'architecture fédérale. Fini le modernisme que Joe Biden avait autorisé : on ne construira désormais que des bâtiments « classiques et traditionnels ». Les premiers plans de la future salle de réception révèlent ainsi un extérieur avec portique à colonnades semblable à un temple grec, et un intérieur doté de plafonds à caissons sophistiqués, le tout dans un style néoclassique.

Mais, depuis l'annonce des travaux, il semble que le projet ait pris du volume. La salle devait accueillir 650 invités : ce sera finalement 999 personnes, déclarait Trump en grande pompe, le 15 octobre, devant un parterre de donateurs venus dîner à Washington. Elle sera probablement d'une taille supérieure aux 8 400 mètres carrés initialement prévus, selon la journaliste Jennifer Jacobs de CBS News, ce qui signifie qu'elle éclipsera d'autant plus le bâtiment principal (de 5 100 mètres carrés).

Le président se sent chez lui à la Maison-Blanche. Il la remodèle selon ses goûts et donne de moins en moins l'impression de vouloir en partir. Il vient de diffuser une vidéo sur son réseau social Truth où on le voit président « 4Eva » (« forever », pour l'éternité). Son ancien conseiller Steve Bannon, devenu influent podcaster pro-Maga, multiplie les interviews dans lesquelles il pronostique sa réélection en 2028, en dépit du 22^e amendement, qui l'empêche de se représenter pour un troisième mandat.

Pour Trump, la salle de réception est peut-être la provocation de trop. Ou le signe que, si Dieu lui prête vie, il a bien l'intention de changer les lois à sa guise. Pour se représenter en 2028, à l'âge de 82 ans. ■



L'architecte du projet, James McCrery, est connu pour ses vues traditionalistes

SAMSUNG

Un pli

DAS Galaxy Z Flip7 tête : 1,418 W/kg, tronc : 1,242 W/kg, membres : 2,36 W/kg.



d'ami

Galaxy Z Flip7

Galaxy AI ✨

-350 €

d'économie minimum*
même sans forfait



***Soit 200 € de remise immédiate + 150 € de bonus reprise en plus de la valeur de reprise de votre ancien mobile (minimum 1 €).**

Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine, du 16 octobre au 19 novembre 2025, réservée aux particuliers détenteurs d'un mobile éligible. Détails en boutique et sur [orange.fr](https://www.orange.fr)

AI = intelligence artificielle.



est là

Par Alexandre Ferret / Illustration Dévrig Plichon

■ Goncourt, Renaudot, Femina, Médicis, Interallié... La saison des prix littéraires bat son plein. Point d'orgue de cette séquence automnale : la remise simultanée du Goncourt et du Renaudot, le 4 novembre. Ces prochains jours, l'actualité du secteur sera rythmée par la révélation des heureux lauréats. Si certaines récompenses ont le pouvoir de changer la carrière d'un écrivain et de le propulser sur le devant de la scène médiatique, la plupart n'ont qu'une valeur symbolique. Prix de la page 111, prix du manuscrit refusé, prix des bouquinistes ou des libraires. Il y en a pour tous les goûts. Ils peuvent prendre le nom d'un grand média (« Elle », « Le Nouvel Obs », France Inter), d'un illustre auteur (Marguerite Duras, Jean Giono, Marguerite Yourcenar) ou d'un lieu célèbre (Closerie des Lilas, Café de Flore, Deux Magots). À chacun son identité, son jury, son mode de scrutin... et son bandeau rouge ! La tradition française est immuable : chaque ouvrage primé voit fleurir le ruban caractéristique qui agit comme un repère pour le lecteur. Or, avec pas moins de 2 000 prix littéraires – chiffre établi par la chercheuse Sylvie Ducas, auteure d'un essai sur la question (« La littérature à quel(s) prix ? Histoire des prix littéraires », éd. La Découverte, 2013) –, on ne sait plus où donner de la tête. Pourtant, personne ne s'en plaint. Au contraire, dans un contexte de ralentissement du marché, leur importance est plus que jamais cruciale. D'autant plus à moins de deux mois des fêtes de Noël, car, selon les estimations, entre 15 % et 25 % des ventes annuelles de livres se font en décembre.

Si le boom post-Covid avait permis à la filière d'atteindre des hauteurs inédites en 2021 avec plus de 3 milliards d'euros de chiffre d'affaires et 486 millions de livres vendus, l'année 2024 s'est terminée avec des indicateurs en baisse : l'activité a ainsi chuté de 1,5 % et le nombre d'exemplaires écoulés de 3,1 %, indique le Syndicat

En moyenne, entre 2018 et 2022, les ouvrages lauréats du Goncourt ont tourné autour des 508 000 ventes

national de l'édition. Un petit coup de boost ne déplairait donc à personne. « Sur les 2 000 prix littéraires, il n'y en a qu'une quinzaine qui font vendre », tem-

père Sylvie Ducas. Or, à ce petit jeu-là, personne n'arrive à la cheville du plus ancien d'entre eux. Fondé en 1903, le prix Goncourt propulse de manière quasi automatique l'ouvrage qu'il couronne en tête des meilleures ventes. Dans le panthéon de ses succès populaires, « L'épervier de Maheux » (Jean Carrière, 1972) et ses 2 millions d'exemplaires vendus reste indéboulonnable. Sur le podium viennent ensuite « L'amant », de Marguerite Duras (Goncourt 1984), avec 1,6 million de copies, et « L'anomalie », d'Hervé Le Tellier (Goncourt 2020), qui a également franchi

le cap du million. Si certains crus sont moins prolifiques que d'autres (Pascal Quignard n'a vendu que 100 000 ouvrages pour « Les ombres errantes » en 2002), il n'en reste pas moins que la plus haute distinction de la littérature française agit comme un accélérateur de particules. En 2017, Éric Vuillard a ainsi vu son roman « L'ordre du jour », qui ne s'était vendu qu'à quelques centaines d'exemplaires depuis sa parution, complètement décoller dans les deux semaines qui ont suivi son sacre pour atteindre près de 50 000 ventes hebdomadaires.

D'ailleurs, en moyenne, les ouvrages lauréats du Goncourt ont tourné autour des 508 000 ventes entre 2018 et 2022, selon les chiffres de l'institut GfK, qui collecte et classe l'ensemble des données de vente du marché du livre. Les autres prix ne sont pas en reste. Le Renaudot, le Femina et le Médicis se vendent respectivement aux alentours des 202 000, 160 000 et 33 000 exemplaires. ■

PRIX LITTÉRAIRES ACCÉLÉRATEUR DE SUCCÈS

En France, on dénombre plus de 2 000 récompenses en tout genre. Mais seulement une poignée a un impact significatif sur les ventes.



C'est un **EMBALLAGE** ou pas?

Si c'est
OUI
je le trie



Si c'est
non
je le jette




Ce flacon
est un emballage

Cette brosse à
cheveux est un objet



**ON NE
LÂCHE
RIEN!**

SEULS LES EMBALLAGES ET PAPIERS VONT DANS LES BACS DE TRI





B & O d'hier à aujourd'hui : à g., affiche des années 1950 et portrait des fondateurs, Svend Olufsen et Peter Bang ; à dr., le P-DG actuel, Kristian Tear, avec le casque Beoplay H100.



BANG & OLUFSEN LE SON GRAND LUXE

La firme danoise d'électronique, réputée pour son design et dont les créations sont exposées au MoMA, à New York, fête ses 100 ans en se réinventant en marque très haut de gamme.

Par Loïc Grasset

■ Pour les amateurs d'horizon plat comme une limande, de ciel bas et lourd et de porc croustillant avec ses dés de pommes de terre au lard fumé, le Jutland central est la destination rêvée. Mais, pour les fans de beau et de bon son, c'est surtout le berceau d'une célèbre marque de l'électronique haut de gamme : Bang & Olufsen. Avec les jouets **TECHNOLOGIE** Lego, la bière Carlsberg ou les médicaments Novo Nordisk, B & O (prononcez : biio) est l'un des fleurons industriels du royaume du Danemark. Cerise sur le strudel, Bang & Olufsen va ouvrir mi-novembre, à Paris, près de l'Opéra, un nouveau «flagship» qu'il promet spectaculaire et chic, symbole du repositionnement de la marque dans le luxe.

Créée en 1925, à Struer, un gros bourg tranquille du Jutland, par deux ingénieurs, Peter Bang et Svend Olufsen, B & O a traversé son siècle, non sans tempête, pour rester au top de l'acoustique. Sa cible : les audiophiles au portefeuille bien garni. Comptez ainsi 1 200 euros pour les Beo Grace, ses nouveaux écouteurs sans fil dotés d'une réduction du bruit avancée que B & O dit inspirés par l'élégance de la joaillerie fine. Des sortes d'AirPods avec un son incomparable mais plus cher qu'un iPhone 17. Et que dire des enceintes galbées en aluminium XXL, les BeoLab 90 ? Dotées de dix-huit haut-parleurs intégrés et d'une puissance de 8 200 watts par enceinte, elles sont vendues 167 200 euros la paire. Le double pour la version plaquée à l'or fin 24 carats.

«Notre premier acheteur pour ce produit était un garage de voitures très haut de gamme. Ses clients ont adoré», assure Kresten Bjorn Krab-Bjerre, le directeur créatif de Bang & Olufsen Atelier, à Struer. Et de nous montrer, à côté de ces objets futuristes, des armoires normandes en palissandre qui abritent un tourne-disque ou une radio. «Notre métier, c'est le son. Seule la performance du son définit la taille du produit. À la genèse est toujours l'acoustique. Puis vient la longévité. Nos produits ont une durée de vie très importante. Nous mettons un point d'honneur à les réparer. Même ceux qui ont 70 ans, comme cette radio vintage», assure Kresten Bjorn Krab-Bjerre.

Si la production est externalisée en Tchéquie, les réparations, les séries limitées en aluminium brossées main et les tests de nouveaux produits sont toujours effectués à Struer. «Et ça le restera. Struer est à B & O ce que Maranello est à Ferrari, un berceau historique et sacré», assure Kristian Tear, le P-DG de Bang & Olufsen depuis 2019.

Quand il en prend les rênes, B & O n'est pas au mieux. «Bang & Olufsen fêtera-t-il son centième anniversaire?» s'interroge alors le «Financial Times». Seule la vente de la lucrative division automobile, en 2015, avait permis de sauver le soldat B & O. La marque, symbole de design ultracontemporain et de sophistication, est exposée dans de nombreux musées, dont le MoMA, à New York. Des «James Bond» au «Diable s'habille en Prada», ses formes épurées et si singulières apparaissent sur petit et grand écrans dès que l'on veut évoquer un intérieur chic à budget illimité. Mais à quoi bon dessiner les plus beaux objets du monde si personne ne les achète ? Chiffre d'affaires en chute libre, résultats dans le rouge écarlate... la société impose, en 2020, une baisse de salaire de 20 % à ses employés, pour quelques mois.

«Nous avons dû tout repenser, explique Kristian Tear, en repositionnant B & O de l'électronique grand public au luxe et au lifestyle.» Un travail de longue haleine. Il a fallu, par exemple, changer le mode de distribution pour passer à un système de boutiques exclusives. «Nous sommes dans les villes où sont Ferrari, Riva ou LVMH, explique le P-DG. Nous avons une marque incroyable, très reconnue, des produits désirables, un design, un savoir-faire, des matériaux et un niveau de détail exceptionnels. Si vous regardez les montres de luxe, la mode, les parfums, la haute joaillerie, vous avez toujours cinq à dix marques différentes. [SUITE PAGE 36]

*Savoir-Faire
Transmission
Patrimoine Français
Artisanat*



**EN KIOSQUE DÈS
LE 23 OCTOBRE**

Nous, nous sommes les seuls, dans notre secteur, à posséder ce niveau d'excellence.» Dans ses boutiques, Bang & Olufsen adopte déjà les codes du luxe pour ses bijoux high-tech : storytelling, déballage du produit, démonstration.

Si le design, le look et la légende participent au succès de B & O, l'acoustique est aussi fondamentale. Le danois s'est depuis longtemps doté de « maîtres-son » qui, à l'instar des assembleurs de vin en France, savent comment mélanger et réunir les logiciels pour obtenir un son qui correspond exactement à ce que l'artiste ou l'ingénieur du son avait prévu.

Geoff Martin, musicien canadien, teste tous les nouveaux produits, depuis vingt-trois ans. «Je suis l'empêchement de tourner en rond. J'interviens quand les ingénieurs ont décrété que le produit était parfait, et je détecte les imperfections», précise-t-il. Attention, on est dans l'hypertechnicité, des sensations imperceptibles au commun des oreilles comme la distorsion d'intermodulation. Geoff Martin teste d'abord les produits dans une salle à l'acoustique parfaite, l'équivalent d'un studio d'enregistrement, avant

de passer à une pièce « normale » puis à son domicile. Ce n'est qu'une fois ces essais passés et les scories gommées qu'il donne son approbation. Le temps de test peut durer jusqu'à... trois mois.

Pour son centenaire, B & O a lancé plusieurs produits, comme le casque circum-auriculaire Beoplay H100, doté de haut-parleurs en titane et d'une réduction de bruit d'un niveau inédit

« Nous sommes dans les villes où sont Ferrari, Riva ou LVMH », explique le P-DG

(1 700 euros), ou l'enceinte sans fil Beosound A5, qui promet un « son à 360 degrés » grâce à son réseau de quatre haut-parleurs et à ses 280 watts de puissance (1 400 euros). Les prix peuvent paraître exagérés... Question de point de vue. Depuis son positionnement luxe, B & O revendique un chiffre d'affaires d'environ 350 millions d'euros en 2024. Et le danois a multiplié les partenariats prestigieux avec Balenciaga, Berluti ou Ferrari. Son ambassadeur est d'ailleurs le pilote de F1 monégasque Charles Leclerc, qui a sorti une édition limitée à 216 exemplaires numérotés du H100 vif argent. Un son clair et immersif pour des moments hors-pistes et la modique somme de 2 000 euros. Tout est déjà quasiment vendu. — Loïc Grasset



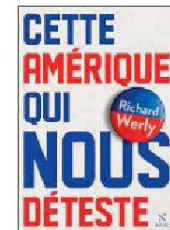
LA VÉRITÉ SUR L'AMÉRIQUE

Journaliste et éditorialiste, grand spécialiste des questions internationales, le Suisso-Nivernais Richard Werly a sillonné l'Amérique profonde en camping-car lors

LIVRE

de la campagne présidentielle de 2024. Il y est depuis retourné plusieurs fois pour prendre le pouls d'un peuple replié sur lui-même, qui est passé de l'indifférence à la haine vis-à-vis de l'Europe. Trop sécularisée, trop métissée, arc-boutée sur son modèle social dépassé, elle ne serait, vue d'outre-Atlantique, plus digne de confiance. Richard Werly décoratif, au laser, les tenants, les aboutissants et les conséquences de ce

désamour. —



« Cette Amérique qui nous déteste », de Richard Werly, éd. Nevicata, 192 pages, 19 euros.

L'EUROPE BROCARDE TIKTOK ET META

L'Union européenne reproche aux deux groupes de ne pas accorder aux chercheurs un accès adéquat à leurs données internes, alors que la législation européenne sur les conte-

NUMÉRIQUE

nus numériques, le Digital Services Act, les y oblige dans un objectif de transparence. L'UE accuse aussi les plateformes de ne pas avoir mis en place des mécanismes à utiliser pour signaler les contenus illégaux haineux, faisant l'apologie du terrorisme, ou des images pédopornographiques. Les deux groupes risquent des amendes pouvant peser jusqu'à 6 % de leur chiffre d'affaires mondial annuel. —

Les produits sont finis à la main dans les ateliers de Struer (en haut à g.). Parmi les nouveautés de la marque, les écouteurs Beo Grace (en bas à g.) et le casque Beoplay H100, ici porté par Charles Leclerc, ambassadeur de B & O.



Faire des économies sur la santé ? Laissez-nous vendre les médicaments en libre accès à prix E.Leclerc

Pourquoi nous interdit-on encore
de vendre les médicaments en libre
accès dans nos parapharmacies,
comme ailleurs en Europe ?
Parce qu'on les vendrait
à prix E.Leclerc ?



E.Leclerc 
parapharmacie

DÉFENDRE TOUT
CE QUI COMPTE POUR VOUS.



"Je sentais bien que l'intelligence artificielle allait me mettre dans les choux!"

Pauline Lévêque

En premium sur parismatch.com



LES LEÇONS D'HISTOIRE DE PATRICE GÉLINET ET PHILIPPE COLLIN

Les podcasts de ces deux journalistes connaissent un succès phénoménal. Nous les avons réunis pour la première fois. Récit, mise en scène, polémiques... Ils disent tout ! ==

Crédits photo : P. 26 : Getty Images, Abaca, Sipa. P. 27 : Getty Images, AFP. P. 28 à 36 : F. Lafargue, Abaca, AFP, D. Plichon, DR. P. 39 : M. Martin Delacroix. P. 40 et 41 : K. Jairaj / Abaca. P. 42 à 45 : P. Bourseiller. P. 46 et 47 : Hulton Archive / Getty Images, The Granger Collection / Aurimages, Bettmann Archive / Getty Images, Corbis via Getty Images. P. 48 et 49 : Belga / Icon Sport, A. Lorgnier / AFP. P. 50 et 51 : P. Bourseiller, Andia. P. 52 à 55 : E. Sakellariades. P. 56 et 57 : Maye Musk Twitter, Justine Wilson Instagram, James Tamblyn. P. 58 et 59 : E. Sakellariades, Collection personnelle. P. 60 et 61 : A. Isard, Collection personnelle. P. 62 et 63 : A. Isard, Collection personnelle. P. 64 et 65 : A. Canovas. P. 66 et 67 : Sigma via Getty Images, J.-C. Sauer, AFP. P. 68 et 69 : World History Archive / Abaca, Photo12, Abaca. P. 70 et 71 : DR, Abaca, Zuma / Bestimage, Europa-press / Bestimage, A. Canovas. P. 72 et 73 : I. Deutsch. P. 74 et 75 : I. Deutsch, V. Capman, TF1, DR. P. 76 à 79 : M. Martin Delacroix. P. 80 à 83 : P. Verzone / Agence Vu. P. 84 à 89 : P. Verzone / Agence Vu / Intesa San Paolo Gallerie d'Italia. P. 90 et 91 : P. Verzone / Agence Vu, DR. P. 92 à 95 : C. Marcilhacy.

40 LE CHOC DES PHOTOS

Toujours plus haut

42 LE CAIRE SON MUSÉE PHARAONIQUE

Par Anne-Cécile Beaudoin

52 FILS DE MUSK, FEMME LIBRE

Par Anaïs Maquiné Denecker

60 JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ MICHÈLE L'A SAUVÉ DU DIABLE

Par François Lestavel

64 JUAN CARLOS D'ESPAGNE CONFESSIONS D'UN ROI EN EXIL

Par Stéphane Bern

72 MAYANE LE TALENT EN PLUS

Par Laurence Pieau

76 SONIA BICHET LE GOÛT DU LARGE

Par Arthur Herlin

80 THOMAS PESQUET VEUT DÉCROCHER LA LUNE

Interview Romain Clergeat

92 CARTIER PREND SES NOUVEAUX QUARTIERS

Par Anaël Pigeat

TOUJOURS PLUS HAUT

Retour gagnant pour Victor Wembanyama, la star française des San Antonio Spurs.

À 21 ans, à peine remis d'une blessure, le basketteur de 2,24 mètres vient d'inscrire 100 points lors des trois premiers matchs de la saison NBA. Un score jusque-là jamais atteint.

Photo Kevin Jairaj





La taille de vos célébrités préférées

**FACE AU JOUEUR
DE BASKET FRANÇAIS**



LE CAIRE SON MUSÉE

Plus de trois mille ans après sa mort, Toutankhamon, l'enfant d'or, va ressusciter dans une galerie dédiée à sa seule gloire. Les 5 644 pièces du fabuleux trésor de la tombe du roi adolescent seront pour la première fois exposées ensemble. C'est la dernière pierre, la plus spectaculaire, du vaste temple bâti aux portes du Caire : après vingt ans de travaux et une succession de retards, protégé par un système de haute sécurité censé le rendre inviolable, le Grand Musée égyptien s'ouvre aux chefs d'État, puis au public le 4 novembre. Pour un voyage au cœur d'une civilisation qui n'en finit pas de faire rêver.

PHOTOS PHILIPPE BOURSEILLER
REPORTAGE ANNE-CÉCILE BEAUDOIN

Face aux pyramides, cet établissement gigantesque, qui doit être inauguré le 1^{er} novembre, permettra d'exposer plus de 100 000 objets. Un événement sans précédent



PHARAONIQUE



Effectuée dans un des laboratoires
du musée, la restauration du
sarcophage extérieur de Toutankhamon
a demandé des mois de travail.



Dans le centre de recherche et de conservation, situé sous le musée. Retrouvés dans la tombe du pharaon, ces six chars d'apparat, de chasse ou militaire ont été fabriqués il y a plus de trois mille ans.



Détail de la restauration d'un véhicule royal revêtu de feuilles d'or et incrusté de verres de couleur et de pierres semi-précieuses.



Dans l'un des dix-neuf laboratoires, une restauratrice met la dernière touche à une tête de lit funéraire en forme de vache sacrée.



Des chars aux sandales, les experts font briller à nouveau le trésor de Toutankhamon

Un puzzle à reconstituer patiemment. Pour redonner vie à ces sandales royales disloquées, il a fallu assembler des dizaines de morceaux d'or, de cuir et de faïence. Trois mois ont été nécessaires pour restaurer chacune d'elles, de nouveau prêtes à fouler l'au-delà.

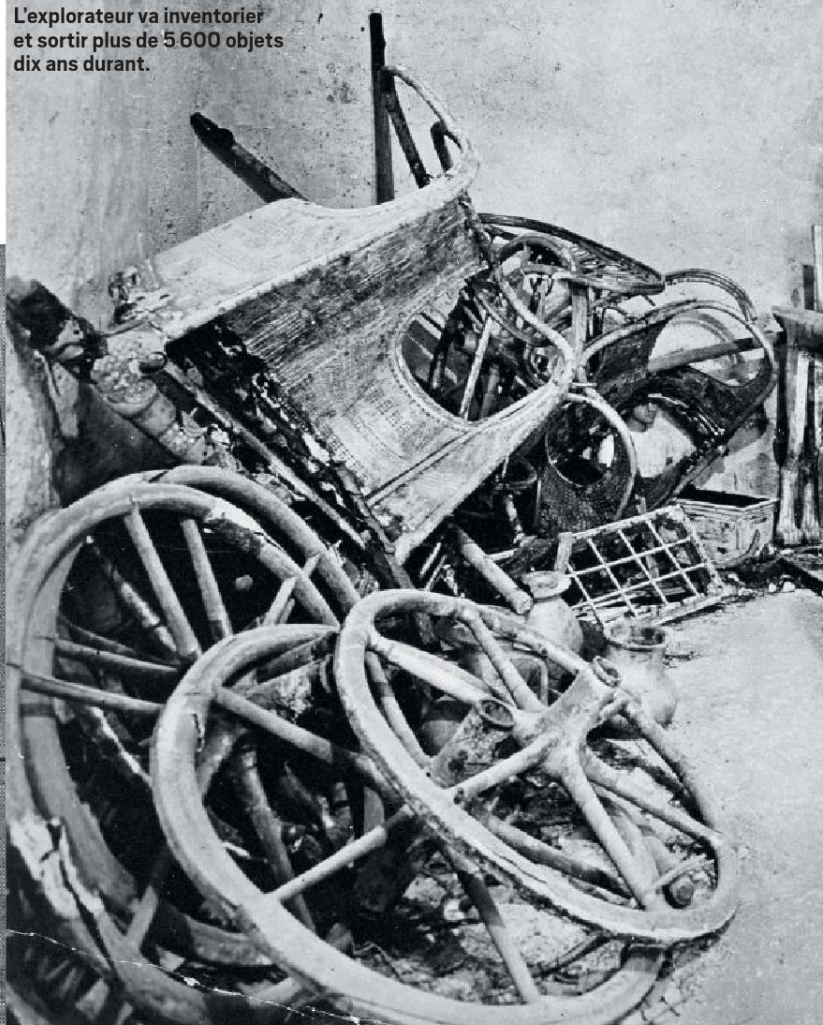


Grâce à sa découverte du tombeau du jeune pharaon, Howard Carter devient, en 1922, l'archéologue le plus célèbre au monde

Carter (à dr.), 48 ans, devant la porte marquée du sceau royal qu'il vient de faire démolir. Elle débouche sur un couloir de plus de 7 mètres.

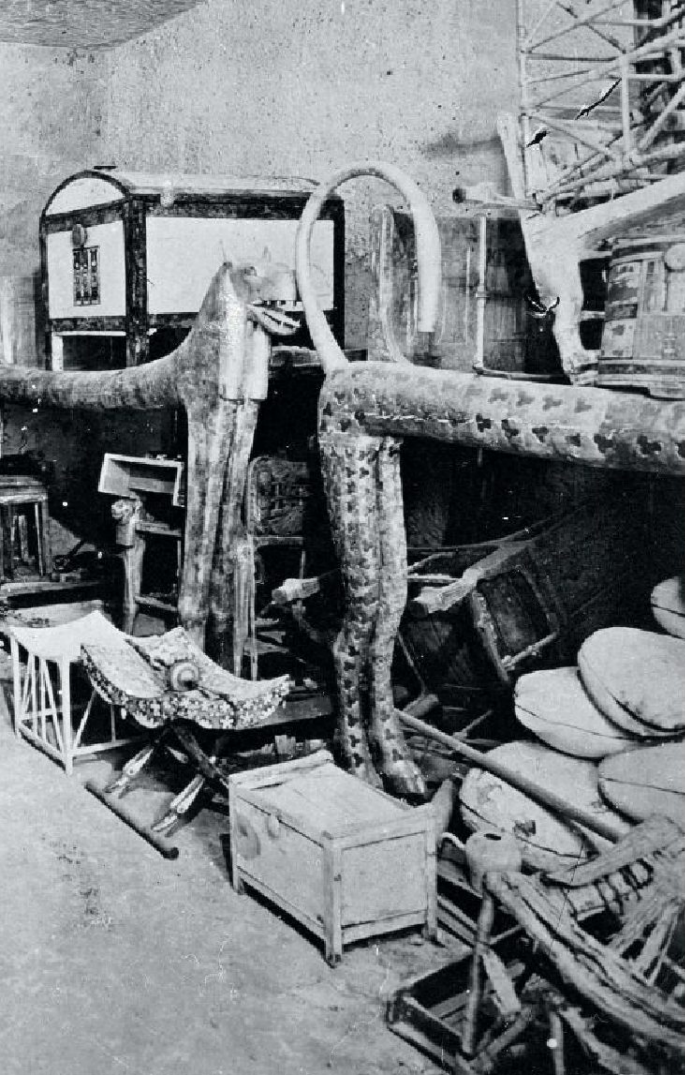


L'explorateur va inventorier et sortir plus de 5 600 objets dix ans durant.



Au chevet de la momie, encore couverte de restes végétaux, après avoir ôté le couvercle du sarcophage dans la chambre funéraire.





L'antichambre : pillée dès l'Antiquité, elle reste pourtant riche de vestiges, dont trois lits funéraires en bois doré.

« Je vois des choses merveilleuses... » C'est une voix d'outre-tombe, au sens propre, qui s'exprime ce 4 novembre 1922. Carter, un Britannique passionné de fouilles, explore un souterrain tout juste découvert grâce à un enfant. Voilà cinq ans que, dans la Vallée des Rois, les dizaines d'ouvriers égyptiens de cette expédition cherchaient la tombe de Toutankhamon, mort vers ses 19 ans. La sépulture dévoile un trésor tel que l'Occident en reste stupéfié. Une fascination qu'aucune autre trouvaille n'a depuis égalée.

Les objets sont évacués mais ne quittent pas le pays. L'Égypte, qui vient d'obtenir son indépendance, veut s'affirmer face à l'ex-colonisateur britannique.



Un temple de l'art égyptien de 47 hectares. Deux fois plus vaste que le Louvre !

Sur le bâtiment comme dans les 12 hectares de jardins, les motifs triangulaires évoquent les pyramides de Gizeh, situées à 2 kilomètres.



Une statue colossale de Ramsès II accueille les visiteurs dans l'atrium de 40 mètres de hauteur.



Il surgit dans un paysage venu du fond des âges. Comme les pyramides multi-millénaires qui lui font face, ce vaisseau futuriste mise sur la démesure : avec plus de 100 000 objets couvrant toute l'Antiquité, il s'agit du plus grand musée au monde consacré à une civilisation. Nul ne sait si les pharaons ont, depuis leur tombeau, lancé quelque malédiction, mais il aura fallu surmonter plusieurs crises politiques majeures et des défis architecturaux. Comme leurs lointains ancêtres, les Égyptiens d'aujourd'hui ont accompli une prouesse monumentale sur un sable aussi brûlant que fuyant.

Parmi la collection de vases, des artefacts du IV^e millénaire taillés en pierre dure. Leur finesse d'exécution continue à subjuguier les scientifiques.



Le masque funéraire de Toutankhamon. Ses traits délicats séduisent, ses 10 kilos d'or et de pierres semi-précieuses fascinent.

De notre envoyée spéciale au Caire (Égypte)
Anne-Cécile Beaudoin

Pour l'atteindre, il faut s'échapper du tumulte du Caire saturé de poussière, d'odeurs de menthe et d'épices. Parcourir les 20 kilomètres de périphérie kamikaze jusqu'à ce que la ville s'effiloche dans un brouillard de chaleur. Là, face au plateau de Gizeh, les pyramides surgissent, immobiles depuis quarante-cinq siècles, unique témoignage des Sept Merveilles du monde. À leurs pieds, un autre colosse a lentement émergé des sables : le Grand Egyptian Museum, baptisé Gem, acronyme qui résonne comme une promesse de pierre précieuse enchâssée dans le désert. Son ouverture complète est prévue le 1^{er} novembre 2025, après plus de vingt années de désillusions à répétition, de lourdeurs bureaucratiques et de reprises. Ce musée, conçu pour être « le plus grand du monde » (le complexe s'étend sur 47 hectares, soit deux fois la surface du Louvre), ne ressemble à aucun autre. Sans doute parce qu'il est né d'une obsession : donner à la civilisation pharaonique un décor à sa mesure, une demeure d'albâtre et de verre à la fois monument et laboratoire.

Ainsi le Gem aura-t-il réussi à traverser les convulsions du siècle. À l'origine, il y a le rêve démesuré de Farouk Hosni, ministre de la Culture sous l'ère Moubarak. Lors d'une visite à Paris, il avait reçu « comme un coup de poignard au cœur » les moqueries d'un expert français qui avait qualifié de « vieil entrepôt » le mythique musée du Caire, place Tahrir. « C'est à ce moment que j'ai pensé à construire un écrin grandiose près des

Imagerie multispectrale, microscopie, spectroscopie... de quoi lire ce que le sable et le temps ont effacé. L'histoire de l'Égypte se réécrit à mesure qu'on la dépoussière

pyramides », confiera le ministre égyptien. Le projet est officialisé par décret présidentiel en 1992. Première pierre posée symboliquement en 2002, premier coup de pelle en 2005, après qu'un architecte irlandais d'origine chinoise, Shih-Fu Peng, remporte un concours international ayant rassemblé 1 557 propositions venues de 83 pays. Promesse d'inauguration en 2013. Mais, sur cette terre où le temps semble suspendu, les années s'égrènent au rythme des défis. Les annonces d'ouverture se succèdent tous les six mois, comme des mirages. En cause : la révolution de 2011, puis le coup d'État militaire du général Sissi, en 2013. Les financements se tarissent, les travaux s'essouffent. Le chantier fantôme est le symbole d'une nation en quête de stabilité. En 2014, sous la présidence d'Abdel Fattah Al-Sissi, l'Égypte décide, déterminée, de relancer la construction. Le Gem reflète l'ambition économique du nouveau régime. Les travaux reprennent, financés en partie par des prêts étrangers et des investissements nationaux considérables, témoignant de la volonté du gouvernement de faire du musée un levier de développement touristique.

Mais, patatras, les malédictions s'enchaînent : le Covid-19, la montée des Frères musulmans, la chute du tourisme, un incendie qui endommage une partie des structures déjà construites, les tensions permanentes au Moyen-Orient... En parallèle, les défis techniques se révèlent aussi redoutables que les obstacles politiques. Toute la difficulté consiste à évacuer le sable présent sur le site et à rendre le terrain stable. Les ingénieurs doivent inventer des solutions pour atteindre les profondes couches rocheuses et poser les fondations d'une complexité inouïe qui supporteront le géant architectural. Estimé à ses débuts à 550 millions de dollars, le coût



Restauration d'une boîte de cuir et de perles trouvée dans la tombe du jeune pharaon.



du monument érigé telle une flèche de 500 mètres de longueur vers les pyramides dépasse finalement le milliard. Le Japon, principal bailleur, aura prêté plus de 800 millions de dollars. En 2019, pour renflouer les caisses, une exposition itinérante sur Toutankhamon fait étape, entre autres, à Los Angeles, Paris, Sydney, et rassemble des millions de visiteurs. Des fonds récoltés à la manière antique, l'or du roi finance la demeure de ses dieux.

Le 16 octobre 2024, douze salles d'exposition s'ouvrent enfin, permettant aux équipes de roder les procédures d'accueil et de sécurité ; et au public, d'accéder à une infime partie de la plus grande collection d'antiquités appartenant au patrimoine d'une seule civilisation. Les galeries racontent quatre millénaires, depuis les premières dynasties jusqu'à l'époque gréco-romaine. Dans une vitrine, la vaisselle dorée d'Hétep-Hérès, mère de Kheops. Plus loin, une perruque de cheveux humains datant de 1100 avant notre ère. Ailleurs, les tablettes sur lesquelles les écoliers de Thèbes apprenaient à tracer les hiéroglyphes. À mesure que l'on grimpe les 108 marches de l'escalier de l'atrium défilent statues, sarcophages, objets, ordonnés selon quatre thèmes et une mise en scène théâtrale : l'image royale, la maison divine, les dieux et le concept d'éternité. « Ici, les visiteurs expérimentent l'élégance et la grandeur des temps anciens », explique Ahmed Ghoneim, le directeur, nommé en octobre 2024. L'ascension s'achève devant une baie vitrée offrant une vue extraordinaire sur les pyramides situées à 2 kilomètres de là.

Mais c'est plus loin, derrière des portes closes, que se prépare le choc le plus attendu : le trésor de Toutankhamon, exposé pour la première fois dans son intégralité. Découverts par Howard Carter en 1922, dans la Vallée des Rois, 5644 objets rejoignent une aile entièrement pensée pour eux. Le parcours reconstitue l'atmosphère de la tombe originelle : pénombre dorée, silence, et le sentiment ineffable d'entrer dans un secret. On y verra les chars funéraires, les lits animaliers, les amulettes, les bijoux, les cercueils imbriqués et, au centre, le masque d'or du jeune pharaon – 10 kilos d'éclat absolu, serti de quartz, d'obsidienne et de lapis-lazuli. Le jeune roi, mort à 19 ans, devient ici éternel, comme si l'or avait tenu parole.

Ce spectacle inédit n'aurait pas été possible sans des années d'un travail invisible : celui de la restauration. Sous le musée, enfoui comme un deuxième royaume, s'étend un centre de conservation digne de Fort Knox. Dix-neuf laboratoires dans lesquels 200 conservateurs et 100 archéologues travaillent depuis 2010. Chaque salle a sa spécialité : bois, céramiques, métaux, tissus, papyrus. Les couloirs sont aseptisés, l'air filtré, la température stable. On restaure,

on ausculte, on interroge les objets comme des patients. Imagerie multispectrale, microscopie électronique, spectroscopie, tout sert à lire ce que le sable et le temps ont effacé. C'est ici qu'a été examinée l'armure de cuir de Toutankhamon, accessoire rarissime, dont on croyait les taches sombres être du sang ; elles étaient en réalité bleues, teintées par les pigments célestes. Ici encore, on a découvert que son poignard, miraculeusement intact, avait été forgé dans un fer venu d'une météorite, tombée sur la Terre comme un présage. Toute fascinante qu'elle soit, l'histoire de l'Égypte n'est pas figée, elle se

réécrit à mesure qu'on la dépoussière.

Le Gem n'a pas seulement déplacé des artefacts, il a bouleversé la géographie du patrimoine égyptien. Des œuvres ont été prélevées dans tous les musées du pays, du Caire à Louxor. Le vieux musée de la place Tahrir, inauguré en 1902, garde pour l'instant son charme poussiéreux à la « Tintin », mais il s'est délesté de ses trésors, presque soulagé. Ses vitrines mal éclairées, ses inscriptions effacées appartiennent désormais à un autre âge. Le Gem, lui, incarne la modernité, la précision clinique, le futur du passé.

Même les abords du site changent à vue d'œil. Un nouvel aéroport, le Sphinx, accueille désormais les vols directs vers Gizeh. Les hôtels poussent sur les collines, les routes s'élargissent. Sur la terrasse du musée, les visiteurs les plus fortunés peuvent assister, contre 400 dollars, à la restauration de la seconde barque solaire de Kheops, longue de 43 mètres. Le Gem n'est pas seulement un sanctuaire, c'est un moteur touristique, un outil diplomatique.

Le 1^{er} novembre, seuls les chefs d'État et les dignitaires assisteront à la cérémonie inaugurale. Le public ne pourra découvrir le musée qu'à partir du 4 novembre, date du 103^e anniversaire de la découverte du tombeau de Toutankhamon. Le pays a décrété ce jour férié et payé pour faciliter l'organisation de cet événement mondial. Après trente ans d'attente, le rendez-vous avec l'éternité est pris. Lorsque les portes s'ouvriront sur le masque d'or de Toutankhamon, l'Égypte offrira au monde son plus grand miroir. Et l'on comprendra peut-être que ce musée n'héberge pas seulement des reliques mais abrite la plus ancienne promesse de l'humanité, celle de survivre au temps, quoi qu'il en coûte. ■

**Sur la terrasse,
les plus fortunés peuvent
assister, contre
400 dollars, à la
restauration d'une barque
solaire de Kheops**



Parmi les autres bijoux du musée, une troupe d'archers nubiens en bois peint chargés de défendre le prince Mesehti dans l'au-delà.



Née garçon, elle est devenue Vivian Jenna Wilson, au grand dam de son père, qui l'a reniée. Pour la première fois, elle s'exprime dans un média européen

FILS DE MUSK FEMME LIBRE

Son illustre ascendance lui fait une belle jambe. Dans une vie précédente, Vivian Jenna Wilson fut, avec son frère jumeau, l'aîné des enfants du visionnaire et controversé génie de la tech. Aujourd'hui, elle a coupé les ponts avec celui qu'elle n'appelle plus que son « géniteur » et ne revendique pas un centime de sa fortune, encore moins son nom : elle arbore désormais celui de sa mère, l'écrivaine Justine Wilson, première épouse du multimilliardaire. À 21 ans, cette guerrière entame une carrière de mannequin. Et a effectué cet automne, sur les podiums des fashion weeks de New York et de Paris, des premiers pas renversants.

PHOTOS EVA SAKELLARIDES / RÉCIT ANAÏS MAQUINÉ DENECKER



Geek, gameuse et figure montante de la mode : elle est à la fois dans son monde et dans son époque. À Los Angeles, le 23 octobre.

Transgenre, militante... elle incarne tout ce que l'Amérique conservatrice déteste

Elle maîtrise l'art de se protéger...
comme celui de s'exposer. « L'activisme
ne se limite pas à être politiquement
actif en ligne. Il faut se montrer et agir. »





EXISTING
SHOULDN'T
BE
REVOLUTIONARY

Sa devise, « Exister ne devrait pas être révolutionnaire », est aussi le slogan de la ligne de tee-shirts qu'elle a créée.

De la rage qui l'habitait, elle a su faire une force. « Mon fils est mort, tué par le virus du wokisme », déclarait Elon Musk en 2024. « J'ai l'air plutôt bien pour une défunte », rétorquait du tac au tac Vivian sur les réseaux, avec l'humour grinçant de ceux qui ont surmonté de douloureuses épreuves. Propulsée malgré elle porte-drapeau de la communauté LGBTQIA+, elle assume la tête haute ses engagements, et la plus grande leçon reçue d'un père jugé « cruel et narcissique » : « Il m'a appris, malgré lui, ce que je ne voulais pas devenir. »



Elon Musk en 2004 avec ses jumeaux Griffin et celui qui a choisi, en 2022, de devenir Vivian.

Il restera marié à Justine Wilson de 2000 à 2008. Celle-ci déclarera s'être davantage sentie « une employée » qu'une épouse.



À l'évocation de son père, elle se fige. « Je ne sais pas comment répondre à ça. Mon cerveau... est en panne »

De notre correspondante à Los Angeles

Anaïs Maquiné Denecker

Elle ressemble à n'importe quelle jeune femme de son âge qui aime les chaussures et la mode, chatte sur Discord et peut passer ses nuits à jouer en ligne. Mais, à 21 ans, Vivian Jenna Wilson n'est pas n'importe qui. Même si elle ne demande qu'à l'être. Quand on la rencontre, ce qui frappe d'abord, c'est cette cascade de cheveux blonds qui dégringole jusqu'au haut de ses cuisses. Une crinière qui évoque immanquablement Raiponce, l'héroïne de Disney, s'évadant de sa tour en se servant de sa chevelure comme d'une corde pour échapper à son destin. Vivian est, elle aussi, une fille rebelle, qui passe les doigts entre ses mèches comme d'autres vérifieraient la solidité d'une armure. La bande-son du film «KPop Demon Hunters» emplit la pièce d'une énergie légère. «Je n'écoute que cela en ce moment, et Chappell Roan, the queen!» Vivian ondule, esquisse quelques pas de voguing, le style de danse favori de la communauté queer, à laquelle elle est si fière d'appartenir. «Je ne maîtrise pas encore parfaitement les mouvements», s'excuse-t-elle dans un sourire.

Chacun de ses gestes a pourtant la force d'une victoire sur les entraves d'hier. Une vitalité que rien ne semble pouvoir endiguer. Mais il suffit d'évoquer son passé, sa famille, pour que son regard soudain s'assombrisse. «Ma famille? C'est un sujet... vaste. Disons que c'est une constellation avec beaucoup d'étoiles, mais pas toujours dans la même galaxie.» Elle parle de sa mère, d'abord, toujours. Justine Wilson, écrivaine canadienne, a élevé cinq enfants dans l'ombre trop grande d'un homme que le monde entier connaît: Elon Musk. «Ma mère m'a appris que la force n'a rien à voir avec l'autorité», dit Vivian. Et son père? La question est lancée... Vivian se fige, détourne le regard. Ses doigts effleurent une bouteille d'eau, s'y accrochent puis la

broient. L'émotion la submerge. Elle tente un trait d'esprit en français, une langue qu'elle maîtrise parfaitement. «Sacrebleu... Oh mon Dieu, c'est tellement cliché, sacrebleu... c'est exactement ce que vous croyez que les Français disent quand ils mangent des croissants à la tour Eiffel, un bérêt sur la tête», plaisante-t-elle. Son rire est bref. «Je... je ne sais pas comment répondre à ça. Mon cerveau... mon cerveau est en

galaxie familiale se fissure. Elon Musk rencontre sa première épouse, Justine Wilson, à la Queen's University de Kingston, au Canada. Le jeune geek déborde d'ambition. Grandeur, vitesse, résultat: il imagine sa famille comme un programme spatial. «Il se revendiquait comme un homme alpha», expliquera Justine après leur divorce. Il rêve d'une descendance 100 % masculine. En 2002, leur premier-né est un garçon:

Nevada Alexander. Son destin signe le début d'une tragédie familiale. À l'âge de 10 semaines, il succombe à la mort subite du nourrisson. En 2004, le couple a recours à la fécondation in vitro. La légende raconte qu'Elon aurait fait sélectionner les embryons mâles. Personne n'a jamais confirmé cette rumeur. Le 15 avril 2004, Justine met au monde des jumeaux: Griffin et Xavier, qui deviendra Vivian dix-huit ans plus tard. Trois garçons suivent, Kai, Saxon et Damian. «J'ai quatre frères biologiques, acquiesce Vivian. Que rajouter? J'ai l'impression d'avoir déjà tout dit sur ma famille. Trop dit.»

L'interview qu'elle accorde à Paris Match est une première européenne. Les rares autres, données à des médias américains, l'ont bouleversée. Avec la spontanéité de ses 20 ans, Vivian y évoquait son père sans réaliser que ses propos feraient le tour du monde, parfois de façon déformée. Tout juste accepte-t-elle aujourd'hui de confirmer: «Il voulait des enfants brillants, pas forcément heureux.» En 2008, Elon et Justine divorcent. Il aura encore

neuf autres enfants (le chiffre avancé de 14 reste incertain) de trois femmes différentes. Vivian vit chez sa mère, mais lorsqu'elle rend visite à ce père devenu milliardaire, la distance se creuse. «Quand j'avais 10 ans, il m'expliquait que Mars serait l'avenir de l'humanité, et je me souviens d'avoir pensé: «Mais qui alors va s'occuper de la Terre?» On ne parlait pas la même langue.» Leurs liens finissent de se distendre à la transition de Vivian. «Il ne m'a pas reconnue quand j'ai changé, pas seulement

[SUITE PAGE 58]



Lors de son premier défilé à Paris pour la marque Oceanus, le 4 octobre.

panne.» Vivian secoue doucement la tête. Le silence qui suit est une falaise. Elle s'y tient au bord. «On peut faire une pause?» Ses yeux brillent, mais les larmes ne roulent pas, jamais. Elle les retient avec obstination. L'orgueil comme ultime rempart... «On peut sortir? Juste respirer un peu.»

Pour comprendre ce qui l'étouffe, il faut revenir à ce qu'elle a fui. Vivian est l'enfant d'un empire. La fille d'un homme qui bâtit des fusées, des voitures et des constellations numériques... pendant que sa propre

de prénom, mais de peau, d'âme, a-t-elle confié au magazine "Teen Vogue". Il n'a pas essayé de comprendre. Je ne veux pas le haïr. Je veux juste qu'il me laisse exister.» Dans la rue, quand elle entend le chuintement électrique d'une Tesla, elle tourne les talons. L'omniprésence de la puissance paternelle en ville lui est insupportable. «Je hais ces bagnoles», marmonne-t-elle.

Aujourd'hui, elle a coupé les ponts avec son père, vit en colocation dans un petit appartement. Son loyer, précise-t-elle, est de 1 200 dollars, soit 1 030 euros, le prix d'une simple chambre dans la Cité des anges. «Je ne vis pas dans un manoir. Je n'ai pas de Tesla. Mais j'adore ma vie et je suis fière de subvenir à mes besoins, affirme-t-elle. Pour mettre les choses au clair, je n'ai pas d'héritage, de fonds fiduciaire ou autre... Quelqu'un a avancé sur TikTok que j'avais 40 milliards de dollars. Mais Lol! Si c'était le cas, il n'y aurait plus de SDF ni de faim dans le monde!»

Vivian est drôle. Et complètement à l'aise avec sa transidentité «Ma transition n'a pas changé qui je suis. Elle m'a permis d'enlever tout ce qui m'empêchait d'être moi. J'ai fait mon coming out sur Instagram à 16 ans. Un gros plan de ma tête, trop proche, un peu honteux... et j'ai écrit simplement: "Je suis trans, elle/elle."» Une délivrance. «Je regrette juste de ne pas en avoir d'abord parlé à ma mère, d'autant qu'elle a très bien réagi, elle m'a juste dit: "OK. Je t'aime."» Mais voilà, le traitement hormonal qui l'accompagne dans sa transition doit se décider avec l'accord des deux parents. Du côté paternel, cela ne se fera pas sans mal. Pourtant, dès qu'elle l'entame, tout se réaligne enfin. Son corps cesse de la trahir. «C'est la chose la plus cathartique que j'aie vécue», confie-t-elle. Alors, lorsque, à la réélection de Donald Trump, le gouvernement américain, encouragé par Elon Musk, menace d'interdire les soins destinés aux jeunes trans, Vivian se cabre. «J'ai été utilisée comme exemple pour montrer pourquoi

les enfants trans ne devraient pas exister, se souvient-elle. Je ne pouvais pas laisser passer ça.» Quand son père la renie publiquement, la déclarant «morte» et «tuée par le virus woke», elle choisit de répondre via ses réseaux sociaux. Une attaque, un post.

Pourtant, elle ne se revendique pas militante. Simplement, elle n'a plus peur. Propulsée malgré elle au cœur des guerres culturelles de l'Amérique de Trump, elle se bat pour celles et ceux qui n'ont pas encore pu parler. «Je n'ai plus rien à perdre. On ne choisit pas d'être trans, explique-t-elle. Ce n'est pas un caprice politique mais une question de survie.» À 18 ans, Vivian



Lors des manifestations du «No Kings Day» contre Donald Trump, à Los Angeles le 18 octobre. Sa pancarte dénonce l'Ice, police fédérale de l'immigration.

a saisi le tribunal de Santa Monica : elle abandonne le nom de Musk pour prendre celui de sa mère, Wilson. «Je ne voulais plus avoir à gérer toutes ces conneries liées à ce nom. Et puis je fais ce que je veux!» Elle garde un souvenir précis du jour où ses nouveaux papiers lui ont été remis.

«J'avais deux cartes d'identité. L'une sous mon ancien nom et l'autre sous mon nouveau nom. J'avais l'air si misérable sur la première, si lumineuse et pleine d'entrain sur la seconde... Ça m'a fait du bien d'avoir des papiers légaux qui reflètent qui je suis. C'était l'un des meilleurs jours de ma vie.»

Dans les marches LGBTQIA+ de Los Angeles, elle se fond dans la foule des drapeaux, elle rit, chante, pose. «Je veux juste exister. Et que les autres puissent exister aussi», résume-t-elle, simple et bouleversante. «Vu le nombre de personnes qui m'écrivent pour m'encourager, je me dis que j'ai vraiment une voix.» Son engagement est aussi économique. «Je n'aime pas les riches», dit-elle sans détour, phrase vertigineuse dans la bouche de la fille d'un des hommes les plus fortunés du monde. Elle enfonce le clou : «La morale ne se pèse pas en milliards.»

Le 4 octobre 2025, Vivian a expérimenté sa première fashion week à Paris, un rite de passage pour toute nouvelle venue sur les podiums. Elle a défilé pour la marque britannique Oceanus, connue pour son esthétique audacieusement queer. Son entrée en scène, mémorable, l'amuse encore : «Je portais un thon ! C'était tellement kitsch, tellement amusant... et aussi très lourd !» Elle aime la capitale française, où elle se sent particulièrement affranchie. «C'est une ville où l'irrévérence a du style. J'adore cette attitude légèrement blasée des Français. J'ai commencé à apprendre votre langue au lycée. L'histoire, la nourriture... Tout y est plus raffiné.» Le mannequinat lui offre aujourd'hui un terrain d'expression inédit. «La mode peut transformer une personne. Elle peut rendre plus confiante, plus sexy. C'est de l'art ambulante. Et il faut avouer que les gays dirigent la mode, c'est ce qui lui donne toute sa fantaisie», dit-elle en souriant. Un peu provoc... mais tellement libre ! À la fin de l'entretien, on lui demande, tout simplement, comment elle va en ce moment. Elle sourit : «Je suis vivante. Et ça me va très bien comme ça.»

« J'ai été utilisée comme exemple pour montrer pourquoi les enfants trans ne devraient pas exister »

« Pouvoir vivre en tant
que femme transgenre
m'a sauvé la vie.
Oui, j'ai pensé au suicide »,
reconnait celle qui milite
pour que les jeunes
trans puissent bénéficier
de soins adaptés.



Dans une autobiographie, aussi terrifiante que l'un de ses thrillers, l'auteur révèle la cruauté perverse de son géniteur. Et rend un vibrant hommage à sa mère

JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ

MICHÈLE L'A SAUVÉ DU DIABLE

Insouciant sur les genoux de son père, Jean-Claude, qu'il n'a connu que jusqu'à ses 2 ans. Au début des années 1960.



Dans la vie comme dans son dernier livre, c'est elle son héroïne. À force d'entendre ses lecteurs lui demander où il puisait ses noires idées, le maître français du polar horrifique a décidé d'entamer un vertigineux voyage intérieur. À 64 ans, celui qui a vendu plus de 5,4 millions de romans traduits en trente langues délaisse les meurtres fictifs pour les fantômes de son enfance. Et a écrit en trois mois ce qui d'habitude lui en demande dix-huit. Cette fois, l'ancien grand reporter interroge les racines du mal familial en convoquant la figure de son propre père. Un homme dont l'ombre plane sur sa vie comme sur son œuvre, et qu'il décrit comme un « mister Hyde sans docteur Jekyll ».

PHOTO ALEXANDRE ISARD / REPORTAGE FRANÇOIS LESTAVEL

En compagnie
de Michèle, 87 ans.
Il avait besoin de son aval
pour publier ce texte pas
comme les autres. Dans
l'appartement parisien de
l'auteur, le 22 octobre.



Un paradis fugace avant l'enfer.
Jean-Claude Grangé et Michèle Roca
se sont mariés en avril 1961.

Escroc un jour, escroc toujours. Grangé
se prétendait docteur alors qu'il avait abandonné
ses études de médecine en première année.

L'art de cultiver leur bonheur.
Avec sa mère, Jean-Christophe dit avoir eu
une enfance apaisée. En 1969.



Par François Lestavel

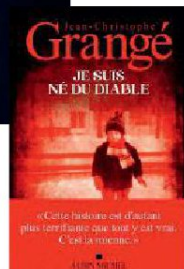
« **J**usqu'alors, j'étais absolument contre le fait que Jean-Christophe fasse ce livre. D'ailleurs, je n'avais jamais parlé à personne de cette période difficile pour ne pas me faire plaindre. C'était fermé, cloué. » Longtemps, Michèle, 87 ans, a été intraitable sur le sujet. Hors de question de se replonger dans un passé terrible. Encore moins de ressusciter son mari maléfique, Jean-Claude Grangé, dont toute évocation était plus qu'un secret de famille : un tabou absolu. Mais voilà que le fiston, têtu, a décidé d'écrire son autobiographie, et que « forcément, ça passait par sa naissance », remarque avec pertinence la pimpante Michèle. Et donc, par elle. Alors, pour faire plaisir à son fils, elle est venue spécialement de Sceaux pour répondre aux questions d'un journaliste... Jusqu'à ses 62 ans, Jean-Christophe, lui, n'avait jamais osé l'interroger sur son père, sachant que Michèle ne donnerait

jamais de réponse. « C'était l'omerta ! » confirme-t-il, très attentif mais aussi très nerveux, se sentant sans doute coupable d'avoir obligé sa mère à ouvrir la boîte de Pandore. « Tu me téléphonais tous les jours pour savoir si j'avais lu le livre. Et je t'avais juste envoyé un mot : "Superbement écrit !" » reprend Michèle. C'est son écriture qui a pu permettre ce texte. Écrit autrement, ça ferait pleurer dans les chaumières... » Jean-Christophe ajoute : « Ce livre aurait pu finir à la broyeuse, car je ne me serais pas bagarré avec ma mère. »

Bien sûr, il a prêté à ses remarques une extrême attention à chaque nouvelle version de son manuscrit. Dans ce récit passionnant et terrifiant, il prend la parole mais la cède aussi à Andrée, sa grand-mère maternelle, et à Michèle, les deux héroïnes de son récit, qui l'ont tant protégé du pervers Jean-Claude Grangé. « Incroyable, comment tu fais parler maman ! Tu as le talent de bien faire les choses, le complimente Michèle. Alors j'ai craqué, j'ai cédé. Même si parfois tu avais des excès de langage... » Penaud, le roi du thriller horrifique rectifie, avoue qu'il avait un peu chargé la mule, notamment pour raconter sa naissance difficile. Nourrisson prématuré, il avait dû être placé en couveuse et on lui donnait peu de chances de survie. « J'avais un peu déliré, explique Jean-Christophe, j'étais devenu une espèce de monstre, Alien 6, en quelque sorte ! Maman m'a dit : "Calme-toi, quand même !" » La pétillante octogénaire admet en riant : « C'est vrai que j'étais horriblement déçue, je voulais un poupon et j'avais un petit truc de rien du tout qui pesait trois fois rien ! » Mais la plus grande déconvenue que Michèle connaîtra, ce sera cet homme, Jean-Claude Grangé, épousé à tout juste 20 ans, cinq mois après leur rencontre. Elle le trouvait alors irrésistible... L'illusion aura fait long feu. Tout de suite, elle va subir les vexations, les sautes d'humeur inquiétantes de cet homme rongé par l'alcool, la drogue et autres démons insensés. Ainsi, le jour de la naissance de leur fils à Boulogne-Billancourt, Jean-Claude Grangé convainc le personnel médical de faire accoucher sa femme sous anesthésie. Le nouveau-né est transféré à l'hôpital Beaujon, à Clichy, sans que sa mère ait pu le voir... Il l'humiliera par la suite avec constance à coups de « tu es

En 1976, son fils a 15 ans quand elle lui lance : « Au fait, ton père est mort... » « C'était la première fois qu'elle m'en parlait, dit-il. Dossier aussitôt ouvert, aussitôt refermé ! »

Il confie ne pas avoir écrit son vingtième livre comme une catharsis, mais comme un devoir d'écrivain qui a une bonne histoire à raconter. Chez lui, à Paris, le 22 octobre.



« Je suis né du diable », de Jean-Christophe Grangé, éd. Albin Michel, 336 pages, 21,90 euros.

dangereuse pour ton propre fils», «notre fils n'a pas supporté ton lait». «Son truc, c'était de séduire puis de détruire, analyse Michèle. Comment j'ai pu tomber sur quelqu'un de pareil, moi qui étais la petite fille à maman? Je n'étais pas du tout préparée à ça. Je me trouve des fois un peu innocente, quand même... Il avait rédigé de fausses ordonnances pour me faire entrer en hôpital psychiatrique, après m'avoir bourrée de cachets parce qu'il me trouvait "déséquilibrée". C'est lui qui aurait dû y être. Il avait un pouvoir, mais un pouvoir! On appelle ça "emprise" et "pervers narcissique" aujourd'hui, je crois, n'est-ce pas?» Jean-Christophe acquiesce.

Le divorce et la garde de son enfant de 2 ans ne sont obtenus qu'au bout d'une longue bataille judiciaire. Mais même après, Michèle ne cesse d'être harcelée, reçoit des menaces de mort en pleine nuit. Y compris depuis sa prison, où il fait de nombreux séjours. Jusqu'à ce coup de folie inimaginable, quand Jean-Claude, aidé de complices, l'enlève en plein jour pour tenter de l'enterrer vivante dans le cimetière de Saint-Mandé Sud! Elle se débat et leur échappe. Cette scène terrifiante ouvre «Je suis né du diable». Ce n'est pas pour rien que Jean-Christophe Grangé a précisé à ses lecteurs, qui auraient pu craindre une autobiographie aseptisée, qu'avec ce livre il faisait «du Grangé» pur jus. «Tu n'aurais pas dû dire ça, déplore Michèle. Du coup, les gens vont croire que c'est inventé, un peu romancé... Alors que non! Tout est vrai!» «Ce que je voulais dire, maman, c'est que j'ai mis au service de cette histoire mon savoir-faire de romancier», se justifie-t-il, dans ses petits souliers. Et de préciser: «Ma mère avait peur que son histoire ne soit pas intéressante...» Michèle rebondit illico: «Les gens qui écrivent des livres cathartiques, qu'est-ce qu'on en a à foutre? Franchement, le public a aussi une histoire!»

Plutôt que d'exposer ses blessures, Michèle a toujours choisi d'aller de l'avant. Mère célibataire désargentée, elle a trimé pour faire bouillir la marmite pendant qu'Andrée, la grand-mère, gardait Jean-Christophe, apparemment imperméable à la menace qui planait. Sauf que l'enfant, en véritable éponge du mal ambiant, se passionnait pour les films d'horreur, dessinait des monstres... Pas de quoi inquiéter sa génitrice, d'autant qu'un instituteur, malgré des résultats pas toujours à la hauteur, l'avait rassurée. «Ne vous faites pas de soucis. Quoi qu'il entreprenne, votre enfant réussira.» «Je me suis dit "d'accord!" et j'en étais persuadée, avec une grosse dose d'inconscience», reconnaît Michèle en souriant. Prédiction confirmée avec la carrière journalistique de Jean-Christophe, brillant grand reporter, notamment pour Paris Match. Puis avec son premier livre, «Le vol des cigognes», paru en 1994. «J'ai eu un choc, se souvient-elle. Je n'avais jamais lu de roman policier de ma vie, ce n'est pas du tout mon truc, je suis plutôt Marguerite Duras, ou alors lecture de poèmes, voyez-vous. Virginie [la première femme de Jean-Christophe] m'avait dit: "Ce roman, c'est la recherche du père!" et je lui avais répondu: "Mais où tu vas? Tu réfléchis trop!" J'étais passée à côté de cet aspect-là.»

Un jour de 1976, alors que son fils n'avait que 15 ans, elle s'était contentée de l'informer, comme si de rien n'était: «Au fait, ton père est mort...» Sans pour autant préciser qu'il avait rendu son dernier souffle, une cigarette à la bouche, dans son appartement carbonisé. Une fin digne du prince des ténèbres qu'il était. «Là, tu n'as pas été très... C'était un peu abrupt! remarque Jean-Christophe, qui en perd ses mots. C'était la première fois qu'elle me parlait de lui. Et c'était pour me dire qu'il était décédé. Le dossier aussitôt

Aidé de complices, il enlève Michèle en plein jour pour tenter de l'enterrer vivante dans le cimetière de Saint-Mandé

ouvert, aussitôt refermé!» Réponse de Michèle: «Oui, mais maintenant on dit aux enfants: "Papa a fait des sottises, on va aller le voir à la Santé tous les dimanches." Moi, j'étais absolument contre, on ne dit rien s'il n'y a rien de bien à dire.» Et regardant Jean-Christophe droit dans les yeux: «Ton père serait mort en héros, je n'aurais parlé que de ça! Il faut me comprendre.» Le fiston a bien compris, lui qui admet – il a intérêt, maman veille – avoir eu une enfance heureuse, gâtée, choyée. «Au point que longtemps, je n'ai pas voulu admettre qu'il y avait quelque chose au fond de moi qui s'exprimait à travers mes romans...»

Mais le lecteur le plus estomaqué par ce livre, c'est, sans conteste, le deuxième mari de Michèle. Ce médecin désormais à la retraite, avec lequel elle file le parfait amour depuis quarante ans, n'était au courant de rien! «Il m'a dit: "Ah bon? Il t'est arrivé tout ça? Mais je découvre ma femme! Pourquoï tu ne m'as jamais rien dit? – Ben, ça t'aurait intéressé? Tu ne m'as pas interrogée non plus..." lui ai-je répondu. Ils sont marrants, les bonshommes... Si je lui avais tout débarrassé, à lui comme à tous ses collègues médecins – des gens formidables par ailleurs –, il aurait tiré une tête de six pieds de long!» Soudain inquiète de sa franchise, Michèle nous demande tout à trac: «Mais... vous allez vraiment mettre tout ça dans Paris Match? Que vont dire les voisins?» Ils seront sans doute, comme nous, épatés par sa force de résilience, son tempérament et ce courage si extraordinaire qu'on pensait ne trouver que dans les livres. Et tant pis si sa modestie doit en souffrir... ==

JUAN CARLOS D'ESPAGNE CONFESSIONS D'UN ROI EN EXIL

Désormais établi à Abu Dhabi,
l'ancien monarque s'apprête à publier un livre-testament,
« Réconciliation ». Il s'est confié à Stéphane Bern



Luxuriant, son refuge du golfe Persique n'en reste pas moins le décor d'une interminable traversée du désert. Morne retraite pour celui qui, longtemps, incarnait l'espoir et la fierté de tout un peuple. En 2020, éclaboussé par des scandales financiers et sentimentaux, il perd à la fois son pays et l'estime d'une partie de ses sujets. L'ex-monarque de 87 ans, pourtant, ne regrette rien et dit sa vérité dans une autobiographie coécrite avec l'écrivaine et historienne Laurence Debray, à paraître le 5 novembre chez Stock. Juan Carlos a commencé sa vie hors d'Espagne. Il pourrait bien l'achever loin de ses terres et des siens. Mais au moins se sera-t-il battu jusqu'au bout pour défendre la mémoire d'un incroyable destin.

PHOTO **ALVARO CANOVAS** / RÉCIT **STÉPHANE BERN**

Sur l'île de Nurai, au large d'Abu Dhabi, où les oliviers centenaires venus d'Espagne n'empêchent pas le mal du pays. Le 25 octobre.



En 1962, quand il épouse Sofia de Grèce, il sait déjà qu'il est appelé à restaurer la monarchie

Dauphin désigné du dictateur Francisco Franco, éduqué au sein d'écoles militaires, il aurait pu rêver des pleins pouvoirs. C'est pourtant sans bruit de bottes que le prince mène son pays vers la démocratie et la modernité à partir de 1975. Six ans plus tard, devenu roi, il stoppe même un coup d'État perpétré par des officiers. « Je n'abandonnerai jamais l'Espagne », promet-il alors. Un prestige que ce souverain charismatique, jouisseur et désinvolte va dilapider par ses errements. C'est aujourd'hui à son fils Felipe VI, qui lui a succédé en 2014, de rebâtir le crédit d'une institution soutenue par un Espagnol sur deux.

Le mariage de l'infant Juan Carlos et de la fille du roi des Hellènes, à Athènes, le 14 mai 1962. Il a 24 ans, elle, 23.





Avec leurs enfants, les princesses Cristina (à g.), Elena (à dr.) et le prince Felipe, en 1969, année où Franco fait de Juan Carlos son successeur à la tête de l'État.



Au côté de Felipe dans les jardins du palais de la Zarzuela, le 31 octobre 1975. Trois semaines plus tard, le petit garçon de 7 ans devient officiellement prince héritier.

Dans l'ombre du Caudillo,
qui lui a conféré le titre
de « prince d'Espagne ».
En 1973.



Le 22 novembre 1975, deux jours
après la mort du dictateur,
il est intronisé roi, à 37 ans, sous
le nom de Juan Carlos I^{er}.
Au palais des Cortès, à Madrid.



Adoubé par Franco, il s'oppose à un coup d'État et ouvre son pays à la démocratie : « C'est l'œuvre de ma vie que je veux expliquer et défendre »

Par Stéphane Bern

Devant lui, la mer à perte de vue et ce soleil de plomb qui lui rappellent la Méditerranée et l'Espagne. Dans le jardin, des oliviers chenus, déracinés et replantés là sur cette île artificielle de Nurai, au large d'Abu Dhabi, dans le golfe Persique. Comme lui, ancien roi en exil à des milliers de kilomètres de son royaume. Une prison dorée ? Il ne songerait pas à s'en plaindre, lui qui y a trouvé refuge lorsque des vents contraires l'ont poussé à quitter l'Espagne en 2020. Juan Carlos est un nomade. Né à Rome il y a presque quatre-vingt-huit ans, il a vécu en Suisse, au Portugal, en Espagne, naturellement, et maintenant dans la capitale des Émirats arabes unis. Mais à longueur de pages, dans ses Mémoires inédits, il le crie : « Je garde précieusement l'Espagne en moi. »

Sur la grande table qui ouvre sur la véranda, face au jardin et à la mer, il y a des journaux entassés, des lettres timbrées depuis l'Espagne, mais aussi des tapas et du jamon iberico. Plus de cour, mais un homme seul avec ses souvenirs. Il reçoit des amis,

des visiteurs de passage, comme le prince Louis de Luxembourg, attendu le lendemain. Il voit parfois ses filles, l'infante Elena et l'infante Cristina. Son petit-fils Felipe Froilan de Marichalar a passé quelque temps sur l'île auprès de lui. Il bavarde au téléphone avec ceux qui n'ont pas rompu le lien. « J'ai parlé il y a trois jours avec mon proche ami le roi Siméon II de Bulgarie, j'ai appelé l'impératrice Farah pour son anniversaire, mais mon cher cousin le prince Michel de Grèce me manque, je l'appelais chaque fois que j'avais une question historique ou sur une généalogie... » Fidèle jusqu'au bout, la reine Sofia l'appelle pour prendre de ses nouvelles. Mais la maison royale la décourage d'entreprendre le voyage qui lui permettrait de retrouver celui qui est son époux depuis plus de soixante ans. Dans ses Mémoires, Juan Carlos I^{er} ne tarit pas d'éloges envers elle : « Elle n'a pas d'égale dans ma vie et ainsi elle restera, même si nos chemins ont divergé depuis mon départ d'Espagne... Elle demeure la mère de mes enfants, une reine remarquable, et une attache affective fondamentale et irremplaçable. "Sofi" est une femme exceptionnelle de droiture, de bonté, de rigueur, de dévouement et de bienveil-

lance. L'incarnation de la noblesse d'âme. Elle n'aime pas que je la qualifie de "grande professionnelle", mais l'Espagne n'aurait pas pu avoir de reine plus dévouée et irréprochable... Nous sommes différents, mais nous partageons le même sens du devoir. »

C'est la première fois qu'un roi publie ses Mémoires, et, qui plus est, en français. « Les rois ne se confient pas. Encore moins publiquement. Leurs secrets restent enfouis dans la pénombre des palais... Pourquoi ai-je changé d'avis ? J'ai le sentiment qu'on me vole mon histoire. Ces dernières années,

interprétations erronées et contre-vérités concernant ma vie ont pris de l'ampleur, écrit-il, elles visent ma personne mais surtout l'institution démocratique de la couronne d'Espagne, que j'ai œuvré à construire de toutes mes forces...

C'est l'œuvre de ma vie que je veux expliquer et défendre. » Si sa démarche est hésitante, l'intelligence est restée vive, même quand les silences se font parfois plus explicites que les mots. C'est dans l'ombre du dictateur Franco, qui l'avait désigné comme son successeur dès 1969, que Juan Carlos I^{er} a appris à se taire. Alors il serre les dents et ne se plaint de rien. Comme le dit l'écrivaine et historienne Laurence Debray, qui a passé deux ans de sa vie en famille à Abu Dhabi pour permettre au monarque déchu de raconter sa vérité, « sa seule obsession est de ne pas gêner son fils, le roi Felipe VI, à qui il a cédé le trône en 2014, et ne pas être un poids encombrant pour la maison royale ». Pourtant, il y aurait tant à dire sur l'ingratitude de l'Espagne officielle qui lui a tourné le dos, lui reprochant d'avoir accepté des cadeaux princiers de ses amis royaux, de s'être compromis dans des amitiés toxiques et des liaisons dangereuses et d'avoir fraudé le fisc. Juan Carlos a régularisé sa situation. La prescription et l'immunité dont il jouissait à l'époque de ces faits ainsi que l'absence de preuves directes pour d'autres dossiers ont permis de classer ces affaires sans suite.

[SUITE PAGE 70]



Le 24 février 1981, dans son uniforme de chef des armées, il intervient à la télévision pour s'opposer aux putschistes et défendre la Constitution démocratique.

Mais l'ancien monarque n'est toujours pas le bienvenu à Madrid, où on lui répète que «les conditions ne sont pas encore réunies pour son retour». Le roi émérite d'Espagne est un proscrit, un banni traité comme un pestiféré. Le roi Felipe semble avoir oublié à qui il doit son trône et lui envoie parfois des messages cinglants, l'invitant à rester loin de son champ de vision, encouragé en cela par son épouse, la reine Letizia, qui a coupé les ponts et qui refuse que ses filles communiquent avec leur grand-père. Pourtant, comment expliquer que l'homme d'État qui a réinstauré la monarchie en Espagne en novembre 1975, conduit le royaume vers la démocratie en le dotant, en 1978, d'une nouvelle Constitution qui porte son nom, soit devenu persona non grata dans sa maison, au palais de la Zarzuela, surveillé de près à chacune de ses visites en Galice, près de Vigo, pour participer à des régates à Sanxenxo ? «En plein cœur de l'été 2020, j'ai quitté le palais de la Zarzuela pour Abu Dhabi, écrit-il. Aucune guerre, aucune poursuite judiciaire ne m'y obligeait. J'ai décidé de partir pour ne pas entraver le bon fonctionnement de la Couronne ni gêner mon fils dans l'exercice de ses fonctions de souverain.» Voilà pourquoi il a choisi une destination plus lointaine que l'Italie de sa naissance, la Suisse de son enfance, le Por-

tugal de sa jeunesse ou la France, dont il parle la langue. Une île discrète, loin des regards indiscrets, sous le radar, pour ne gêner personne. Sans doute est-il mortifié de ne pas être invité en Espagne en ce mois de novembre pour les cérémonies marquant le cinquantième anniversaire du retour de la démocratie, lui qui en est le principal artisan. En deux générations, les Espagnols auraient-ils oublié ce qu'ils lui doivent ? C'est en tout cas le moment qu'il a choisi pour publier ses Mémoires.

Cinq ans après son départ vers Abu Dhabi, nous rencontrons un ex-souverain résigné, qui n'a aucune assurance de pouvoir un jour revenir vivre dans son pays. À mots couverts, il le dit : «Les rois ne pleurent pas.» Une question de dignité. Ses larmes, pourtant, ont jailli lorsque, en 1993, il a réservé à son père, don Juan, comte de Barcelone, des obsèques dignes d'un roi à l'Escorial, ce père qui, en 1975, s'était sacrifié, abandonnant ses droits dynastiques pour laisser Juan Carlos devenir roi. Que fera le roi Felipe le jour venu, lui qui n'a de cesse de se démarquer de l'ombre tutélaire d'un père dont la place dans l'histoire de l'Espagne moderne est pourtant essentielle ? Car c'est Juan Carlos I^{er} qui s'est efforcé de cautériser les plaies de la guerre civile et

d'unir les Espagnols, légalisant les partis politiques, appelant à des élections, instaurant la démocratie parlementaire... avant de la sauver lors de la tentative de coup d'État militaire de février 1981. Voilà pourquoi ses Mémoires s'intitulent «Réconciliation». Est-elle possible aujourd'hui, alors que la situation politique s'est durcie et que l'actuel souverain marche sur des œufs ? Juan Carlos espère que les Espagnols lui pardonneront ses erreurs, au regard de tout ce qu'il a accompli. Il

Sans regrets ni remords, il plaide : « Quel homme n'a pas commis des erreurs ? »

le répète à l'envi : «Je n'ai eu de cesse de servir l'Espagne et les Espagnols, j'ai été élevé pour cela par mon père.» Laurence Debray, qui s'était construit «un personnage Juan Carlos», nous confie : «J'ai découvert un homme sensible, les fragilités derrière la bête politique, mais aussi l'aridité de la vie de roi et cette terrible solitude.» Ensemble, dans ce livre, ils reviennent sur son enfance déchirée entre deux pays – le Portugal, où vivaient ses parents, et l'Espagne, où, depuis 1948, Franco veillait à son éducation – et deux figures diamétralement opposées, le Caudillo et le comte de Barcelone. Ballotté, certes, mais, comme il le dit : «Je savais où était mon devoir.»

Quand il raconte aujourd'hui son incroyable trajectoire, il n'y a pas de nostal-

La reine Letizia a coupé les ponts et refuse que ses filles communiquent avec leur grand-père

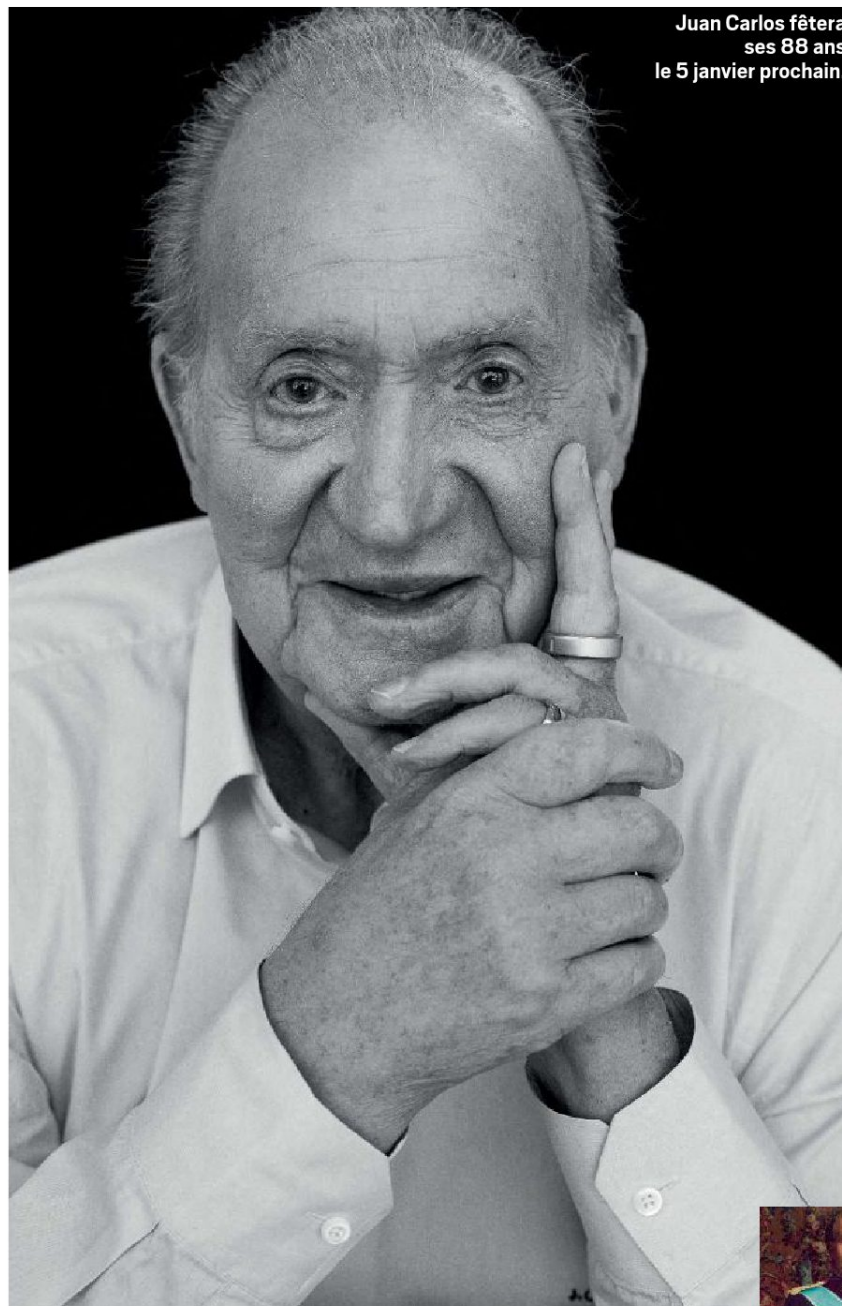


Les safaris au Botswana. Un passe-temps qui fait scandale quand, en 2012, les Espagnols, alors en pleine crise, le découvrent. Ici en 2006.

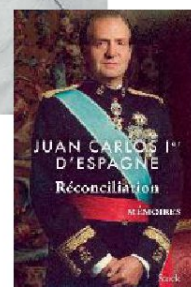


Passage de flambeau le jour du couronnement de son fils. Juan Carlos a abdicé en sa faveur après trente-huit ans de règne. Madrid, le 19 juin 2014.

gie. Il se souvient du pari fou que fut la transition démocratique, du retour de l'Espagne sur la scène internationale, de ses innombrables voyages à travers le monde avec la reine Sofia et de ses rencontres avec les chefs d'État, dont certains étaient devenus des amis. Au soir de sa vie, le roi regarde le chemin parcouru comme «une course d'obstacles à l'infini». Il n'a ni regrets ni remords. «Quel homme n'a pas commis des erreurs?» plaide-t-il. Serait-il le bouc émissaire d'une classe politique espagnole sur laquelle pèsent des soupçons de corruption? Juan Carlos garde le cap. C'est un marin, comme son père. En regardant la mer – il dit qu'«elle lui apporte un sentiment de liberté» –, le roi redevient un homme comme les autres. Et alors que ses forces motrices l'ont peu à peu abandonné, après de multiples opérations aux hanches, il retrouve toute son énergie en barrant le «Bribon», ce voilier de 6 mètres qui lui a valu quatre titres mondiaux. En près de quarante ans de règne comme roi d'Espagne, il a appris à naviguer à vue en pleine tempête. Sur la grande table de la villa d'Abu Dhabi, son regard se pose sur un numéro du magazine espagnol illustré «¡Holà!» avec, en couverture, un portrait de sa petite-fille l'infante Leonor, princesse des Asturies, héritière du trône. Un voile de tristesse semble troubler son regard clair. Comme n'importe quel grand-père, Juan Carlos aimerait que sa petite-fille vienne enfin lui rendre visite. Lui, le dernier grand témoin de la transition démocratique, pourra alors lui raconter son histoire et comment, grâce à lui, elle incarne l'avenir de l'Espagne. — **Stéphane Bern**
Un entretien sera diffusé le 26 novembre sur France 3, après le numéro réactualisé de l'émission « Secrets d'histoire » consacrée à Juan Carlos.



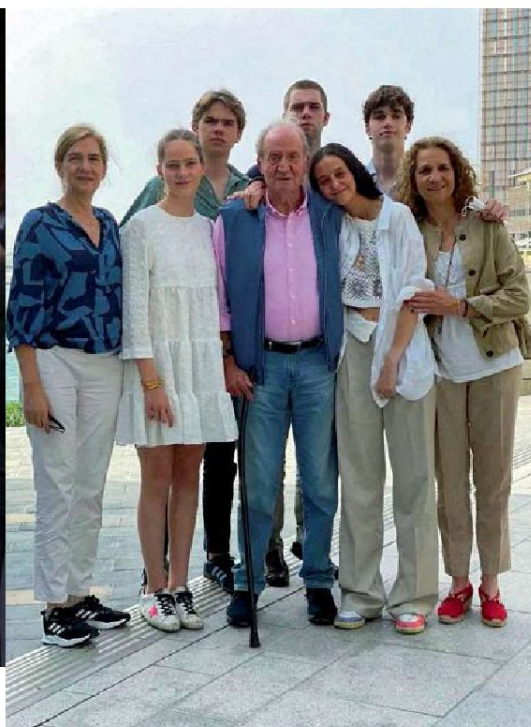
Juan Carlos fêtera ses 88 ans le 5 janvier prochain.



« Réconciliation », de Juan Carlos I^{er} d'Espagne, éd. Stock, 512 pages, 26,90 euros.



Entre son fils Felipe, sa femme Sofia et sa belle-fille Letizia (à g.), à la cérémonie religieuse en mémoire de Constantin II de Grèce, son beau-frère. Le 27 février 2024, à Windsor.



Parmi les siens, tous ne lui ont pas tourné le dos. Autour de lui, de g. à dr., les infantes Cristina et Elena, avec leurs filles respectives, Irene et Victoria. Derrière, les fils de Cristina : Miguel, Juan et Pablo. Abu Dhabi, le 15 avril 2021.



Dans sa chambre avec Sandrine et un souvenir de l'épisode de « Joséphine, ange gardien », pas encore diffusé, où elle tient le rôle principal aux côtés de Mimie Mathy. À Villeurbanne (Rhône), le 24 octobre.

Pas de clap de fin pour cette jeune fille ensoleillée, au compte TikTok éloquent : @trisomiquemaispasque. Héroïne du succès populaire « Un p'tit truc en plus », la comédienne de 21 ans continue sur sa lancée. Celle qui aime les vêtements et les sushis est aussi fan de hip-hop, au point de participer à « Danse avec les stars » cette année. Un exploit parmi d'autres pour cette timide, orpheline de père, qui déjoue chaque jour les sinistres pronostics posés à sa naissance. Elle et sa mère cosignent « Mayane, de l'ombre à la lumière », qui paraît cette semaine. « On a souvent voulu me mettre dans des cases, confie-t-elle. Ma maman m'a appris à marcher dans un monde qui, parfois, ne veut pas des gens comme moi. »

PHOTO ILAN DEUTSCH / RÉCIT LAURENCE PIEAU

MAYANE

Elle est née avec une trisomie 21,
mais cela ne l'a pas empêchée, soutenue par sa mère,
Sandrine, de réaliser son rêve : devenir artiste

LE TALENT EN PLUS



Par Laurence Pieau

C'était un de ces jours où elle avait envie de prendre l'air, d'oublier les rendez-vous chez l'orthophoniste, le kiné, l'ORL, de montrer à sa petite Mayane autre chose qu'un quotidien «fait de blouses blanches et de soins». «Me prouver, écrit-elle, que je pouvais te montrer au monde sans trembler.» Mayane dans sa poussette, Sandrine a marché jusqu'à la pharmacie. «Elle a quelque chose de spécial non, votre petite fille? lui a demandé une voisine. – Oui, elle a un petit truc en plus», a répondu Sandrine. Sans trembler.

Comment se douter que cette expression, celle des parents d'enfants trisomiques 21, «pas un chromosome en moins, mais un petit truc en plus», serait un jour le titre d'un film qui signerait la mise en lumière de sa petite Mayane? Et déciderait de son métier: actrice. Mère et fille osent encore à peine prononcer ce mot: «actrice». Et pourtant, c'est ce que Mayane-Sarah El Baze est devenue. Après «Un p'tit truc en plus», le film à plus de 10 millions d'entrées, sa participation à «Danse avec les stars» («Dals») au printemps dernier (elle est allée jusqu'en demi-finale), la jeune femme de 21 ans vient de tourner un épisode de «Joséphine, ange gardien» pour TF1. Et va apprendre l'anglais afin de, pourquoi pas, se lancer dans une carrière internationale. Cette idée pourrait faire sourire, mais à Mayane rien d'impossible. Les montagnes sont faites pour être gravies, les préjugés sont là pour être démolis.

C'est pour dire cela, et le dire à tous les parents d'enfants «porteurs de...», que Sandrine Thevenon, sa maman, a écrit un livre. «Mayane, de l'ombre à la lumière» (coécrit avec Lola Zidi, éd. HarperCollins), qui sort ce 5 novembre, retrace son parcours de mère combattante. Insistante. Elle y raconte sa lutte, leur lutte contre l'administration qui applique des règles, les mêmes pour tout le monde, sans tenir compte des singularités, les regards «terribles», les propos maladroits de ceux que la différence effraie ou dérange. Un ouvrage qui n'élude rien des moments de doute, d'épuisement et de colère. Un mode d'emploi aussi pour s'y retrouver entre classes Ulis (unité localisée pour l'inclusion), Segpa (section d'enseignement général et professionnel adapté) et toutes sortes d'acronymes qui changent tous les ans ou presque... Mais «il s'agit surtout d'un mode d'emploi positif», insiste Sandrine, «pour dire qu'on peut y arriver, que ce n'est pas un drame mais une autre façon de vivre et d'aimer».

Comme beaucoup de mamans d'enfants «différents», Sandrine a lâché son job pour un travail plus compatible avec les contraintes de sa fille. Elle est

devenue AVS (on dit aujourd'hui AESH, accompagnant des élèves en situation de handicap). Et pourtant, avoue Sandrine, «avant Mayane, je ne connaissais rien à la trisomie, rien au handicap».

Le 11 septembre 2004, peu après son accouchement dans sa chambre d'hôpital, alors que le papa est en chemin, une «intuition vague» de jeune maman – Mayane est son premier enfant – la fait s'interroger: est-ce normal que son bébé n'ait pas pleuré à la naissance, qu'on l'ait vite emmené dans une pièce à côté, et pourquoi tire-t-il si souvent la langue? Il y a les regards fuyants du personnel, l'arrivée d'une pédiatre... Sandrine se souvient de ses mains gantées, qui ont soulevé la minuscule Mayane et l'ont auscultée en silence. «Puis, sans lever les yeux vers moi, écrit-elle, sans la moindre précaution, elle a lâché: "Elle est trisomique. Il y a 80 % de chances qu'elle le soit."»

À l'hôpital, Sandrine n'a pas droit au cadeau de naissance traditionnel, cette valise pleine d'échantillons qu'on donne aux jeunes mamans, mais on lui octroie... une chambre pour elle toute seule alors qu'elle n'a rien demandé. «Je suis sûre qu'on voulait me cacher», soupire-t-elle. Malheureuse au point de s'étonner que la photographe de la maternité lui propose de poser avec son bébé. «Regardez-la comme vous l'aimez, lui conseille alors la professionnelle avec

La photographe de la maternité dit à Sandrine : « Regardez-la comme vous l'aimez. Pas comme on vous a dit de la voir »



Avec Iggy, le berger des Pyrénées que son père avait offert à Mayane quelques mois avant de mourir brutalement, en 2015. Elle avait 11 ans.

bienveillance. Pas comme on vous a dit de la voir.» La jeune mère n'a plus qu'une obsession: quitter au plus vite la maternité.

Sandrine et Nono, le père de Mayane, se jurent très vite de faire mentir les projections glaçantes des médecins: elle ne marchera pas avant 6 ans; elle ne sera pas propre avant 7; elle ne saura pas grimper; elle aura des obsessions, la nourriture, le sexe; elle ne saura ni lire ni écrire; elle ne pourra peut-être pas parler... Eux s'estiment malgré tout chanceux: Mayane est curieuse. «C'est une guerrière qui a toujours aimé apprendre.» Son père, d'ailleurs, note tout. Il a prévu de retourner voir les médecins aux sombres pronostics quand Mayane aura 20 ans. Il n'en aura hélas pas le temps: il décède subitement quand Mayane a 11 ans.

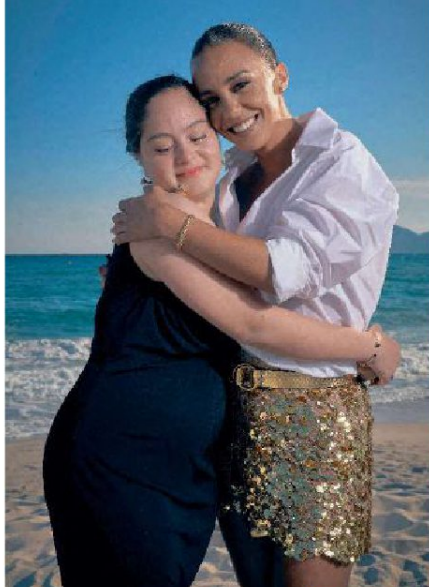
«Son dernier cadeau à notre fille, c'est Iggy», sourit Sandrine en regardant le berger des Pyrénées de la maison. Une joyeuse boule de poils que jamais personne n'a réussi à dresser. C'est qu'on est un poil rebelle, dans la famille. Finalement, Mayane a marché à 21 mois (et pas à 6 ans) puis elle a parlé très vite. Et elle a beaucoup ri. Sandrine aussi, finalement, malgré la peur qui l'étreint «tout le temps», celle de l'inconnu et des mauvaises rencontres. Et s'il y a eu des petites défaites, il y a eu aussi de grandes victoires: comme ce jour où sa fille a préparé seule une salade composée...

Dès la maternelle, Sandrine a bataillé pour que Mayane, aidée par une AESH, suive un cursus dans une école «ordinaire», et ce jusqu'à la fin du primaire. Elle était prête à aller jusqu'au procès. «Mayane en était capable, je le savais.» Il n'y a qu'en sixième qu'elle est entrée dans un Segpa. Le passage dans une école spécialisée a certes rendu le handicap plus visible, mais Mayane était volontaire, persévérante... et déjà un peu artiste. «Ces enfants le sont, assure Sandrine. Il faut juste leur laisser plus de temps pour apprendre.» Mayane se prend de passion pour la danse, et tout particulièrement le hip-hop. Danser lui demande pourtant deux fois plus d'efforts car les trisomiques 21 ont des problèmes d'équilibre et moins de tonus musculaire.

Ce matin d'octobre 2025, Mayane écoute distraitemment Sandrine. Elle pense à sa prochaine chorégraphie, celle qu'elle va effectuer devant notre photographe et que va filmer sa maman sur son téléphone. C'est toujours Sandrine qui réalise ces vidéos que Mayane poste sur ses comptes Instagram et TikTok. C'est grâce à l'un d'elles que la réalisatrice Stéphanie Pillonca l'a repérée: «Je la vois artiste», a-t-elle écrit à Sandrine. «J'ai demandé à Mayane: "Tu te verrais artiste?" À ma grande surprise, elle m'a dit oui», se rappelle sa mère. Et tout s'est enchaîné... D'abord un rôle dans un téléfilm bien nommé «J'irai au bout de mes rêves» puis dans «Jusqu'ici tout va bien», série pour Netflix de Nawell Madani, et enfin... «Un p'tit truc en plus», d'Artus.

Mère et fille sont devenues aujourd'hui des symboles. Sandrine reçoit tous les jours des messages de familles et de professionnels qui lui disent à quel point ils se sentent moins seuls. Elle explique qu'elle a plein de propositions en tête, comme celle de recruter davantage d'AESH ou de se soucier un peu plus des parents. On lui dit qu'elle parle bien, qu'elle pourrait porter plus officiellement la parole des

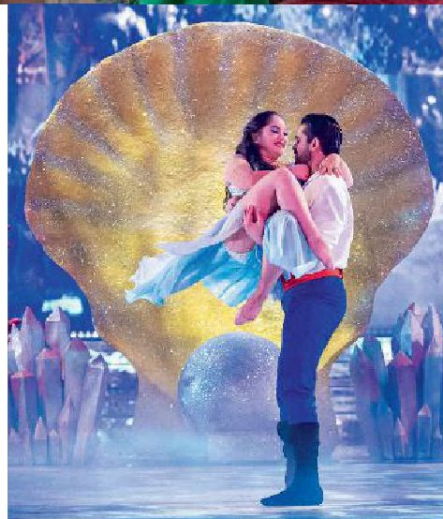
S'il y a eu des petites défaites, il y a eu aussi de grandes victoires: comme ce jour où sa fille a réussi à préparer seule une salade composée



Dans les bras d'Alice Belaïdi, elle aussi à l'affiche d'«Un p'tit truc en plus», sur la Croisette, lors du Festival de Cannes 2024.

Un selfie d'Artus, réalisateur, avec les comédiens Sofian Ribes (devant) et, à l'arrière, de g. à dr., Arnaud Toupense, Marie Colin et Mayane. Sur le tournage, en 2023.

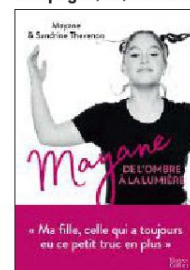
Duo inoubliable avec Christophe Licata sur le plateau de «Danse avec les stars», en février.



familles: «Vous croyez? demande-t-elle timidement. Oui, ça me plairait.» Elle se souvient d'avoir échangé avec la secrétaire d'État aux handicapés lorsque toute l'équipe d'«Un p'tit truc en plus» a été reçue à l'Élysée.

Pendant l'entretien, Mayane promenait Nemo dans les jardins du palais présidentiel. Elle n'a pas grand-chose à en dire, de cette visite. Il en faut plus pour l'impressionner. Dans quelques jours, elle ira dans le Sud chez Christophe Licata, son binôme de «Dals», qui est devenu son grand frère de cœur. La première fois qu'elle a pris le train toute seule, c'était pour le rejoindre. Puis il y aura les émissions de télé pour la promo du livre et même un Salon du livre aux côtés de Jean-Marc Généreux, le juré de «Dals». Ce papa d'une enfant handicapée lui garde une place particulière dans son cœur. Mayane ne rêve pas de remonter les marches à Cannes – comme en 2024 avec «Un p'tit truc en plus» –, pas plus que de refaire «Fort Boyard». Elle a déjà effectué le saut de l'ange, pas besoin de recommencer. Mais peut-être, pourquoi pas, tourner avec la Bande à Fifi, la troupe de comiques formée du temps du «Grand Journal» avec son idole Philippe Lacheau? Ou bien croiser Tom Cruise? Ou encore devenir égérie d'une marque? À ses côtés, Sandrine sourit... Son rêve à elle serait que sa fille obtienne un rôle qui ne soit pas celui d'une jeune trisomique. «Là, dit-elle, ce serait l'inclusion totale.»

«Mayane, de l'ombre à la lumière», de Mayane et Sandrine Thevenon, éd. HarperCollins, 192 pages, 19,90 euros.







Meilleur ouvrier de France,
la jeune poissonnière-écaillère parcourt
la planète pour parfaire son art.
Nous l'avons accompagnée dans sa quête

SONIA BICHET LE GOÛT DU LARGE

Avec une araignée de mer issue des
eaux froides de la Manche. De la chair tendre
de ce crabe, elle fera des ballotines.

Photos Mathieu Martin Delacroix
Reportage Arthur Herlin

Quand les marins-pêcheurs se réunissent sur la plage de Gouville-sur-Mer (Manche), à 1 heure du matin, une nuit d'encre cache les fameuses petites cabanes blanches aux toits colorés qui bordent les dunes. Quoi qu'il en soit, les cinq membres d'équipage du «Lysalou» ont mieux à faire que d'admirer le paysage. Il leur faut rejoindre leur caseyeur, dont on aperçoit au large les lanternes scintillantes. Une fois qu'ils seront à bord, le bateau partira pour une virée de pêche aux crabes et aux bulots dans les eaux froides du Cotentin. L'horaire des marées et la logistique obligent les pêcheurs à se démener la nuit pour que soient approvisionnées, dès le lendemain, les grandes tables du monde.

Cheveux relevés en chignon et col tricolore qui dépasse de sa cote jaune, Sonia Bichet, 29 ans, n'est pas là pour faire de la figuration. Depuis qu'elle a obtenu le titre de Meilleur ouvrier de France (Mof), en 2023, la jeune poissonnière-écaillère sillonne le monde à la rencontre de ses pairs pour s'imprégner de toute la filière: «J'avais une image rude des pêcheurs, et aujourd'hui ils m'accueillent comme une princesse. Je suis allée chercher ce diplôme moi-même, mais je crois que je suis encore plus heureuse de me sentir légitime à leurs yeux pour les représenter.»

Dans le tumulte des bulots qui s'entrechoquent et le vacarme des treuils, Sonia reproduit les gestes des marins avec une minutie presque religieuse. «Ce que j'aime, c'est partir sans connaître mes équipiers, et puis il fait nuit, il y a ces instants de fatigue, les bruits assourdissants, l'odeur. C'est toute une vie qui se crée au milieu de nulle part.»

Par une nuit sans lune telle que celle-ci, difficile de garder ses repères. On pourrait se croire dans une usine de tri. Seules les consignes de sécurité rappellent que l'on est bel et bien au-dessus du grand noir des fonds marins. Lorsque les casiers sont envoyés en mer, gare à celui qui laisse le pied trop près d'un cordage qui, en un rien de temps, pourrait l'entraîner par 20 mètres de profondeur. Cette réalité mérite, selon Sonia, d'être connue des consommateurs: «Un petit bulot a passé trois ans sous l'eau. Quatre marins embarquent pour une journée de pêche de dix heures, pendant laquelle ils prennent tous les risques. Mon travail, c'est de rappeler la valeur de ces [SUITE PAGE 78]

aliments, de montrer qu'ils méritent d'être dans nos assiettes», explique-t-elle, tandis que des casiers remplis d'araignées de mer sont extraits de la pénombre.

Rien ne prédestinait cette fille de la vallée de Chevreuse à ce métier. «À 17 ans, je passais devant les poissonneries en me pinçant le nez, je ne mangeais pas de poisson», avoue-t-elle en riant. Mais voilà qu'en face de son lycée une poissonnerie lui propose un job bien payé sur les marchés... L'authenticité du métier aura raison de ses préjugés. «On y trouve les vraies valeurs de la vie: la dureté, le travail, la minutie, le dialogue, l'esprit d'équipe, la franchise aussi.» À Rungis, en classe de bac pro poissonnier-écailler-traiteur, l'apprentissage est rude. À la fin de l'hiver, plus de la moitié des élèves manquent à l'appel: «Tu pleures, tu rentres tard, t'es fatigué.» Mais Sonia tient bon. À 18 ans, alors que ses copines poursuivent leurs études universitaires, elle se lève à 5 heures du matin pour rejoindre les marchés. «Les garçons me tournaient le dos quand je disais que j'étais poissonnière», se souvient-elle. Le

« Un petit bulot a passé trois ans sous l'eau. Quatre marins embarquent pour dix heures de pêche... Mon travail, c'est de rappeler la valeur de cet aliment »

véritable déclic survient lors d'un concours à Marennes-Oléron. Un ostréiculteur lui propose une dégustation tout en lui racontant son métier avec passion: trois ans à tourner des poches d'huîtres, jour après jour. «Et là, je me suis dit: ce n'est pas seulement le produit qui est bon, c'est aussi son histoire qui est belle.» Elle en tire une philosophie: valoriser l'humain à tout prix. Et multiplie les expériences. À 19 ans, elle devient Meilleur apprenti de France, travaille dans des palaces, en Suisse et à Monaco, enchaîne les compétitions, et passe même dans les cuisines prestigieuses de Pierre Gagnaire, avant de gagner la Coupe du monde des écaillers en 2020. Son CV fait des envieux. Mais c'est le concours de Meilleur ouvrier de France qui reste son plus grand rêve.

Une vingtaine de poissons entiers à fileter, des découpes en carpaccio et en sashimi, un plateau de fruits de mer à disposer sur le thème de Jules Verne... La finale dure dix heures. Et s'achève avec une épreuve surprise: ouvrir des huîtres pendant l'oral. «À un moment, pendant que je répondais à leurs questions, les jurés m'ont rappelé qu'il fallait quand même œuvrer, et je leur ai dit que c'était fait... Ils n'avaient rien vu.» Une prouesse qui a peut-être fait la différence.

À 27 ans, Sonia devient l'une des plus jeunes lauréates du concours. Mais après l'euphorie, le vide. Et ensuite? «Il faut aller chercher les histoires», décide-t-elle. Sans boutique, sans attaches, elle écrit à Brigitte Macron via le site de l'Élysée pour lui

présenter son projet intitulé «20 000 lieux sur les mers, un tour du monde à la rencontre des hommes et des femmes dont le fruit du travail vient de la mer». Vingt-quatre heures plus tard, la présidence apporte son soutien de principe, y voyant l'occasion de représenter l'artisanat français. Elle part dix mois, visite dix-huit pays, rencontre des pêcheurs, des chasseurs, des cuisiniers. Elle embarque sur toutes sortes de bateaux et découvre des techniques oubliées. Des explorations diffusées sur YouTube.

De ce tour du monde, elle rapporte une vision renouvelée: remettre la nature au cœur des assiettes. «Représenter toutes ces personnes qui ne peuvent pas forcément être là, celles qui sont en mer ou qui travaillent loin des regards, me procure beaucoup de



De la pêche à la table: un bar ouvert en portefeuille, vidé et désarêté (ci-dessus), puis rempli de ses filets en sashimi, de figues et de fenouil. Le plat signature de Sonia Bichet.





fierté, cela me pousse à donner le meilleur de moi-même, à inventer de superbes recettes.» Comme ce menu qu'elle a créé au Canada, qui commence par du caviar, symbole du début de l'existence, se poursuit avec des algues, qui alimentent le plancton, et s'achève par les huîtres, qui se nourrissent du plancton. Le cycle de la vie.

Entre tournages, master class et événements, Sonia vit à droite, à gauche, dormant chez son frère ou des amies. «Derrière cette vie paradisiaque, il y a un manque de stabilité, de confort et de vie de famille.» Elle en plaisante: «Mon rêve? Avoir un tiroir à culottes.» Son sens de l'humour et du sacrifice, elle le met au service de la mission qu'elle s'est

**« Les garçons
me tournaient
le dos quand
je disais que j'étais
poissonnière »**

fixée: révolutionner son métier. «La profession d'écailler a eu son coup de fraîcheur, il faut faire la même chose avec la poissonnerie.» Son projet: une boutique – pourquoi pas à l'étranger – avec seulement trois poissons sur l'étal, des produits locaux, un comptoir de dégustation et des chefs en résidence. Un commerce qu'elle n'imagine pas ouvrir très tôt le matin... À contre-courant des pratiques habituelles. Elle préfère «clore la journée par un moment de convivialité avec les clients autour d'une bourriche d'huîtres et d'une bouteille de vin blanc».

Alors que l'aube se lève et que les derniers casiers sont remontés à bord, le «Lysalou» prend le chenal du retour. Dans quelques

jours, Sonia servira des araignées de mer à l'ambassade du Japon. «J'aime être cette personne qui, un jour, a les bottes et les mains dans les poissons et, le lendemain, met des talons et une veste de Mof pour mettre en valeur notre patrimoine culinaire dans des lieux incroyables.» Bientôt, elle voguera vers les Dom-Tom pour tourner un nouvel épisode de sa série, cette fois consacré à la France. Avec, toujours, l'amour de son métier pour moteur. — Arthur Herlin

Retrouvez Sonia Bichet et les
Meilleurs ouvriers de France dans
le hors-série Paris Match,
collection patrimoine, en kiosque.





Comme dans son élément sur Luna,
un simulateur grandeur nature mis au point par l'ESA.
À Cologne, en Allemagne, le 23 septembre.

Il s'y voit déjà. Plus de cinquante ans après les missions Apollo, le programme Artemis de la Nasa et de l'Agence spatiale européenne (ESA) s'apprête à relancer l'aventure lunaire. Thomas Pesquet a tout pour gagner son ticket et devenir, dès 2027, le premier Européen à fouler le sol de notre satellite. Avec quatre cents jours dans l'espace et six sorties extravéhiculaires au compteur, le Normand n'est pas seulement l'un des astronautes les plus chevronnés de sa génération, il est aussi ce champion aux 2,5 millions d'abonnés sur Instagram, qui a démocratisé l'aventure intersidérale. Et dont la bonne étoile, rêve-t-il, le mènera un jour jusqu'au Graal de tout explorateur du cosmos : Mars.

PHOTOS **PAOLO VERZONE**
ENTRETIEN **ROMAIN CLERGEAT**



Le spationaute français pourrait bientôt
marcher dans les pas de Neil Armstrong et de Buzz Aldrin.
Reportage au centre d'entraînement de Cologne

THOMAS PESQUET VEUT DÉCROCHER LA LUNE

Dans le hangar de Luna,
où un système de câbles
fixés au plafond permettra
aux astronautes de
s'entraîner en apesanteur.



Une préparation ultrarigoureuse pour affronter des conditions extrêmes

Il a l'étoffe des héros, même si celle-ci pèse une trentaine de kilos ! Plus lourds que ceux d'Apollo, mais plus maniables, les scaphandres de l'ESA sont testés sur Luna. Cette maquette de 700 mètres carrés reproduit presque à l'identique l'environnement du pôle Sud lunaire : lumière rasante, roches volcaniques, nuages de poussière semblables au régolithe, ce sable aussi abrasif qu'invasif... Comme la forme physique peut être facteur d'élimination, Thomas Pesquet s'astreint à un entraînement quotidien. L'ex-commandant de la Station spatiale internationale (ISS) aborde cet enjeu comme il le fait pour tout : sans gravité.



Enfiler sa combinaison, un exploit en soi. Impossible sans l'aide de techniciens et d'un support auquel se tenir pendant toute l'opération, qui nécessite une trentaine de minutes.





Gravité, température, luminosité du Soleil : ce simulateur géant semble venir d'une autre planète

Même le grand Kubrick n'aurait pu l'imaginer. L'ESA prépare les hommes au pire, mais éprouve aussi la résistance des machines spatiales grâce au Large Space Simulator (LSS). Cette chambre à vide thermique, la plus vaste d'Europe avec ses 2 300 mètres cubes, reproduit les conditions impitoyables rencontrées en orbite : pression un million de fois plus faible que sur Terre, températures cryogéniques, intensité énergétique similaire à celle observée à proximité du Soleil... La sonde européenne Juice y a effectué ses essais pré-vol avant de décoller pour Jupiter, en 2023. Une destination 2 000 fois plus lointaine que la Lune.

Un technicien de l'ESA au milieu
des tuyaux d'azote liquide utilisés pour simuler
le froid spatial dans le LSS. Au centre d'essais
de Noordwijk, aux Pays-Bas.

Avec la Britannique Rosemary Coogan, l'odyssée de l'espace se conjugue au féminin

À cette scientifique de haut vol, on prêterait volontiers les traits d'Artémis, déesse de la chasse... et de la Lune. L'exploration du cosmos, pourtant, a longtemps été refusée aux femmes. Jusqu'à récemment, elles ne représentaient que 12 % des astronautes dans le monde. Mais les choses bougent et les étoiles s'alignent. Les dernières promotions de la Nasa et de l'ESA, dont sont issues la Britannique Rosemary Coogan et la Française Sophie Adenot, sont quasiment paritaires. Et l'Italienne Samantha Cristoforetti, formée en même temps que Thomas Pesquet, peut raisonnablement espérer devenir la première à fouler le sol lunaire d'ici quelques années. Un petit pas pour la femme, un bond de géant pour l'égalité !

Une astrophysicienne de 34 ans en quête d'apesanteur. À bord d'une réplique de l'ISS, au Centre européen des astronautes, à Cologne.





« Ce serait impensable de passer plusieurs heures sur la Lune sans savourer l'instant et imprimer ça dans sa rétine »

Interview Romain Clergeat

Paris Match. Il y a cinquante-six ans, l'homme marchait pour la première fois sur la Lune. Aujourd'hui, y retourner semble beaucoup plus compliqué. Pourquoi est-ce aussi difficile de refaire ce qui a déjà été fait ?

Thomas Pesquet. Cela n'a rien à voir avec une perte de technologie. On investit simplement beaucoup moins de moyens dans ce genre de projets. Le programme Apollo a nécessité l'équivalent de 120 milliards de dollars actuels, soit environ 20 milliards par alunissage. Aujourd'hui, ce n'est plus acceptable. Une mission vers la station spatiale coûte 10 à 100 fois moins cher. La Nasa est passée de 4 % du budget fédéral américain à moins de 0,5 %. Mais on a tout de même les moyens et, aussi, la volonté. On peut y retourner. Et on va y retourner !

À combien estimez-vous aujourd'hui vos chances d'aller sur la Lune ?

Le programme Artemis, visant à envoyer les astronautes sur le satellite lunaire, continue, malgré les discussions qu'il a pu y avoir, notamment côté américain. L'Agence spatiale européenne y participe, ce qui nous donne voix au chapitre pour les vols habités. On parle de trois sièges pour les Européens. Ceux-ci iraient de préférence aux plus gros contributeurs financiers, à savoir la France, l'Allemagne et l'Italie, qui pourvoient 90 % du budget européen pour les vols habités. Donc, s'il y a trois places pour trois gros pays, on voit à peu près comment ça se dessine...

Ensuite, on divise par le nombre d'astronautes par pays. Aujourd'hui, en France, nous sommes deux : Sophie Adenot et moi. Demain, peut-être, Arnaud Prost. Il peut encore se passer beaucoup de choses d'ici là. Mais je dirais, donc, une chance sur trois.

Eugene Cernan et Harrison Schmitt, d'Apollo 17, détiennent le record de séjour lunaire avec soixante-quinze heures sur place. Quelle serait la durée de votre mission ?

L'objectif, ce sont des missions de plus en plus longues. On veut pouvoir s'installer sur la Lune, installer à terme une base de recherche, idéalement permanente, avec des relèves d'équipage, comme c'est le cas, par exemple, en Antarctique. Mais on va d'abord commencer par des missions de cinq ou six jours, puis dix, trente, soixante, quatre-vingt-dix jours... Les premières missions auront pour objet de mettre en place les infrastructures de base et s'assurer que tout fonctionne : on ne peut pas accomplir ça en deux jours, ce sera donc plutôt de l'ordre de la semaine, je pense.

Si, un jour, vous posez le pied sur la Lune, quelle sera votre première pensée : l'accomplissement du rêve d'enfant ou la responsabilité scientifique ?

Excellente question ! Si je fais le parallèle avec ma première sortie extravéhiculaire de la station spatiale, on sait qu'on est là pour travailler... mais, quand même, on regarde autour de soi et on prend dix secondes pour se dire : "Mon Dieu, j'y suis, c'est

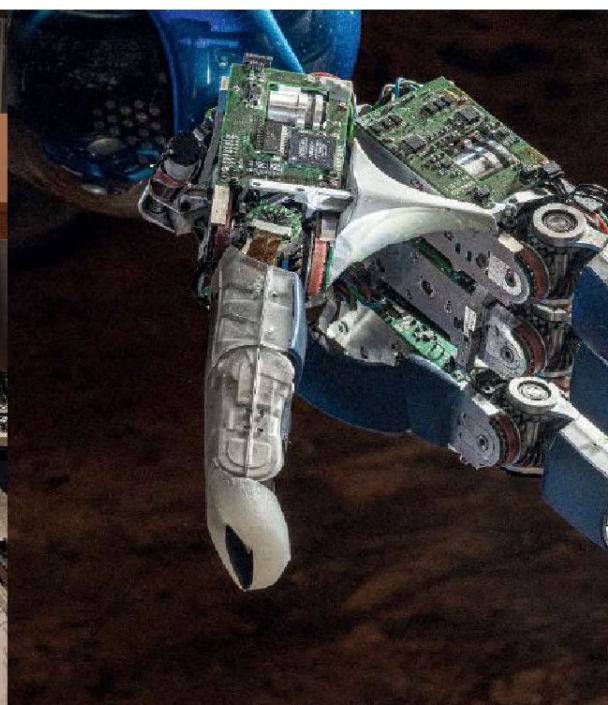
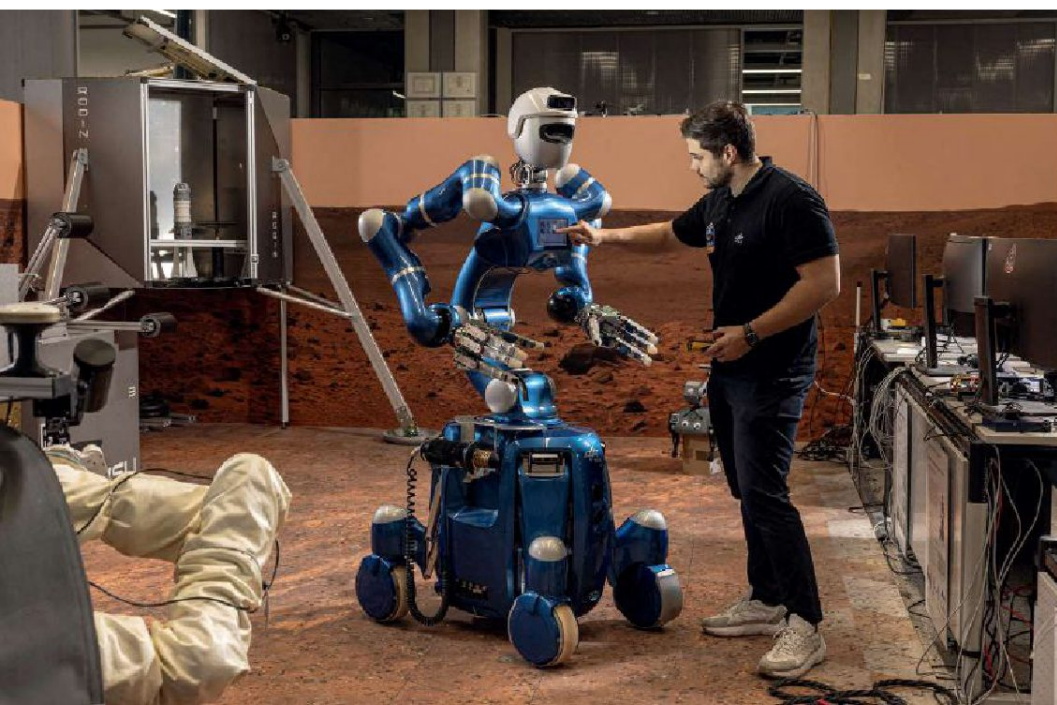
incroyable !" Ensuite, on doit immédiatement se reconcentrer car il y a des choses techniques à accomplir et des dangers potentiels. Mais on s'accorde ce petit moment. Impensable de passer plusieurs heures sur la Lune sans savourer l'instant... C'est comme avec les photos : c'est bien d'en prendre, mais c'est bien aussi de regarder, d'imprimer ça dans sa rétine et ses sens.

Vous n'êtes pas encore au stade où vous réfléchissez à la phrase que vous prononcerez ?

Pas mal de gens ont commencé à m'en parler, plutôt sur le ton de la blague. Mais non, il n'y a pas encore de vraie réflexion. C'est compliqué ce genre de choses : vous prononcez votre phrase, vous vous trompez un peu et ça reste avec vous toute votre vie ! Donc il faut bien se la répéter dans la tête. Si je devais y réfléchir, je le ferais, bien sûr. Mais je la dirais probablement en français !

Dans l'hypothèse où vous iriez sur la Lune, ce serait sûrement au pôle Sud, un terrain encore inexploré. Est-ce que ça confère une dimension supplémentaire à l'exploit ?

C'est l'aventure dans l'aventure ! La Lune, c'est déjà complètement incroyable mais le pôle Sud, c'est une difficulté supplémentaire. Déjà parce qu'on a des conditions d'éclairage très particulières. Ensuite, car les températures très basses ont préservé l'eau sous forme de glace dans les cratères. Il faudra y descendre dans l'obscurité totale, à la lampe de poche. D'un point de vue géologique, ce seront des pentes assez abruptes, qu'on n'a





Vue d'artiste des objectifs d'Artemis : utiliser la Lune comme tremplin vers Mars et exploiter ses ressources minières : eau sous forme de glace, métaux rares...

jamais vraiment explorées, sur des terrains compliqués. Il faudra savoir se repérer, arriver à naviguer sans carte, sans boussole, sans GPS. C'est aussi pour ça qu'on se prépare, notamment en spéléologie ou dans des endroits extrêmes sur Terre.

Y a-t-il encore un risque que le programme Artemis prenne du retard ou que la présence permanente de l'homme soit remise en question ?

Quand Trump et Musk s'embrouillent sur X, les conséquences sont assez directes sur le programme spatial : nous sommes touchés à la minute près par ce genre de choses. Mais ce qui nous protège, c'est la compétition avec la Chine. Les Américains sont de plus en plus obsédés par cette rivalité : c'est une question de suprématie, ne serait-ce que

technologique. Les Chinois avancent sans bruit, étape après étape, réussite après réussite. Ils ne génèrent pas beaucoup de buzz, ça attire beaucoup moins l'attention sur Internet que le Starship d'Elon Musk, mais ça progresse de manière assez régulière et performante. Pour l'administration américaine, la science, la recherche, la découverte, la coopération internationale ne sont pas vraiment les priorités. En revanche, gagner la course contre la Chine, ça leur parle ! Bizarrement, c'est un peu ça qui va protéger le programme.

On imagine que la plus faible gravité sur la Lune est un atout. Est-ce aussi un inconvénient ?

Oui, tout à fait. Si je prends l'exemple de l'ISS, c'est compliqué de tout réapprendre : la vie quotidienne, avec du velcro partout, la toilette, l'alimentation... Il est nécessaire de tout reconceptualiser pour que ce soit possible en impesanteur. Sur la Lune, ce sera un peu pareil, mais en moins compliqué car lorsque vous posez un objet sur la table, il reste sur la table – a priori, il ne va pas flotter. Donc on retrouve les objets à l'endroit où on les pose, ce qui n'est pas le cas dans la station spatiale, sauf si on les scrache. L'avantage, c'est qu'on peut construire des structures plus légères qui n'ont pas besoin de résister à leur propre poids. Mais le problème peut venir de la poussière qui se soulève et qui pénètre plus facilement dans les scaphandres. Le régolithe – c'est son nom – est un vrai problème et une grande interrogation.

Les nouvelles combinaisons pèsent environ 40 kilos de plus que celles des missions Apollo, mais elles sont plus maniables. Quelles sont leurs caractéristiques ?

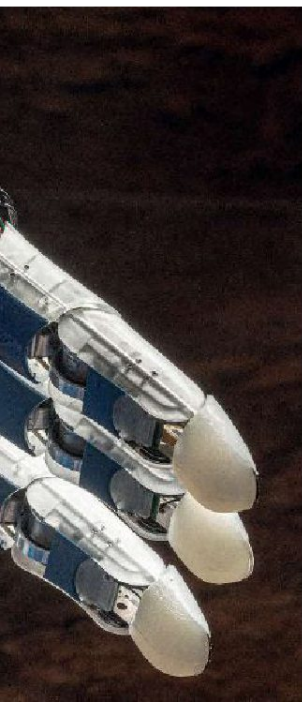
On a eu plus de temps pour les concevoir. Le programme Apollo s'est déroulé en seulement dix ans – il fallait être sur la Lune. Tout n'avait pas été conceptualisé et, surtout, ils ne savaient pas à quoi ils allaient s'exposer. Par exemple, rien n'était prévu pour contrer le régolithe. Aujourd'hui, on conçoit des scaphandres qui résistent mieux à l'abrasion et

dans lesquels la poussière a plus de difficultés à pénétrer. On a aussi des systèmes de "head-up display" : on pourra projeter sur le casque l'état des systèmes du scaphandre. Un scaphandre, c'est un mini-vaisseau spatial. Oxygène, filtres de CO₂, énergie

de batterie, température... Les informations de tout le matériel contenu dans le sac à dos seront affichées sur le casque. Les systèmes sont aussi plus robustes, on aura plus d'autonomie en oxygène, plus d'autonomie pour filtrer le CO₂. Le poids n'est pas un souci car la gravité réduite fait que, même si ça pèse 100 kilos, on n'en porte finalement que 15. Et on peut travailler toute une journée avec un sac de 15 kilos sur le dos.

Dans la préparation psychologique, aller sur la Lune ou sur l'ISS, est-ce la même chose ?

C'est plus simple d'aller sur la Lune, car il n'y a pas ce côté éloignement, quitter sa famille pour six mois ou un an – des durées longues. Au début du moins, les **[SUITE PAGE 91]**



Le robot humanoïde Justin, conçu pour assister des astronautes sur des surfaces planétaires. Au Centre aéronautique allemand, près de Munich.

Ses mains à quatre doigts lui permettent de saisir des objets fragiles et de manipuler des outils.

Avec trente-neuf heures en scaphandre dans l'espace, Thomas Pesquet est le plus capé des sept candidats désignés par l'ESA pour les missions lunaires.



missions lunaires seront courtes : on part, on revient quinze jours après. En fin de compte, c'est un voyage d'affaires professionnel presque comme les autres. Il y aura aussi plus de stabilité avant le départ. Pour une mission vers l'ISS, on s'entraîne dans toutes les agences, on est tout le temps en déplacement pendant les trois années précédant le décollage. Pour la Lune, ça se passera surtout aux États-Unis : on sera basé au même endroit pendant deux, trois ans avant le départ, ce qui est plus simple pour la famille. En revanche, dans la station spatiale, à 400 kilomètres d'altitude, on a la Terre qui est toujours là, en dessous. C'est comme en avion : on se dit que, s'il y a un problème, ce ne sera pas facile mais on peut redescendre. Sur la Lune, s'il y a un problème, il faut viser une petite bille très, très loin, vers laquelle on va naviguer pendant quatre ou cinq jours avant d'arriver. Si on a un souci de propulsion, on n'y arrivera pas. Si l'incident concerne la navigation, on la ratera. C'est une autre paire de manches. Prenez les photos d'Artemis I – le vol d'essai autour de la Lune sans équipage en 2022 –, notamment ce selfie pris depuis le bout du panneau solaire où l'on voit la Lune à quelques dizaines de milliers de kilomètres derrière, et puis ensuite la Terre à 400 000 kilomètres qui paraît minuscule... Ça donne le vertige !

Qu'avez-vous ressenti la première fois que vous êtes entré sur Luna, cet espace où l'on a reconstitué le sol lunaire à l'ESA ?

À Luna, avec la lumière rasante simulant celle du Soleil, ce qu'on voit ressemble à l'environnement lunaire : le gris, les traces de pas qu'on laisse, le collègue à côté, les voix qui passent à la radio. Pour ce qui est de l'ambiance, on se sent beaucoup plus proche des conditions réelles que, par exemple, lors des entraînements en piscine : on a beau répéter des gestes et avoir un environnement quasi similaire, on n'oublie jamais qu'on est sous l'eau. Là, on est carrément transporté sur la Lune. Évidemment, il reste, pour l'instant, la question de la reconstitution de la gravité – mais nous allons avoir un système d'allègement qui nous permettra d'éprouver aussi ce paramètre.

Est-ce que Luna peut servir à la coopération astronaute-robot ?

Oui. Nous avons eu notamment un chien robot – j'allais dire humanoïde, mais disons "chien-oïde" – avec nous pour certains tests. Difficile, par exemple, de connaître la

profondeur exacte d'un cratère plongé dans l'obscurité totale : 10 mètres, 100 mètres ? On pourrait y envoyer ces éclaireurs robotiques. Ce sont des scénarios qu'on étudie.

Vous avez passé 396 jours dans l'espace. Pour Mars, puisque c'est l'objectif ultime, ce serait deux ou trois ans... Envisageriez-vous de partir pour une mission aussi longue ?

Quand on est en début de carrière, on dit oui à tout. Plus les années passent, plus on se pose des questions. Je ne sais pas si c'est une affaire d'âge, mais, à un moment, on commence à avoir une famille, à être plus stable. Et puis la nature des missions est aussi en jeu. On ne peut pas concevoir la différence qu'il y a entre le fait d'aller vers l'ISS – qui est déjà quelque chose d'incroyable – et celui d'aller sur Mars.

En quoi ces deux expéditions diffèrent-elles ?

Atteindre Mars nécessite un voyage de trois cents jours, avec une fusée d'au moins 100, 120 mètres et de 30 étages au minimum. Dans l'ISS, on travaille toute la journée, on bouge, il y a 14 ou 15 modules différents, on fait de la recherche. Pour Mars, ce sera un petit habitacle, et rien à accomplir pendant

presque un an. Sans parler du risque ultime : une fois parti, on est un boulet de canon. Et un boulet de canon ne change pas de trajectoire en cours de route pour revenir ! Donc, si le premier jour on a un problème – une rage de dent, une appendicite, un dysfonctionnement technique –, il faudra l'endurer pendant trois cents jours à l'aller, tourner autour de Mars sans s'y poser – la mission scientifique sera donc ratée – et supporter encore trois cents jours pour le retour.

Les gens ne se rendent pas compte de cela.

C'est pour ça que c'est si difficile : il y aura tellement de scénarios à envisager ! Par exemple, la présence d'un médecin est forcément nécessaire. Non seulement un médecin, mais, sans doute même, un chirurgien, car on doit prévoir le gros pépin. Et il en faudra deux, car si lui tombe malade, comment procédera-t-on ? Ça veut dire qu'il y aura besoin de deux chirurgiens et d'un bloc opératoire. Mais on n'a jamais pratiqué d'opération en impesanteur ! Donc rien que ça... Les enchaînements de problèmes pourraient être tellement énormes qu'on se dit : « C'est un défi, il faudra y réfléchir. » Et c'est ainsi que j'ai réussi à ne pas répondre à votre question... [Il rit.] **Interview Romain Clergeat**

« Sur le pôle Sud de la Lune, il faut descendre à la lampe de poche, dans l'obscurité totale, des pentes abruptes inexplorées »



La face cachée de la Lune vue de la capsule Orion de la Nasa, qui s'en est approchée à seulement 130 kilomètres lors de la mission Artemis I, en 2022.



« Muro en rojos »,
de la Colombienne Olga de Amaral.
Une œuvre tissée de
laine et de crin de cheval.



CARTIER PREND SES NOUVEAUX QUARTIERS

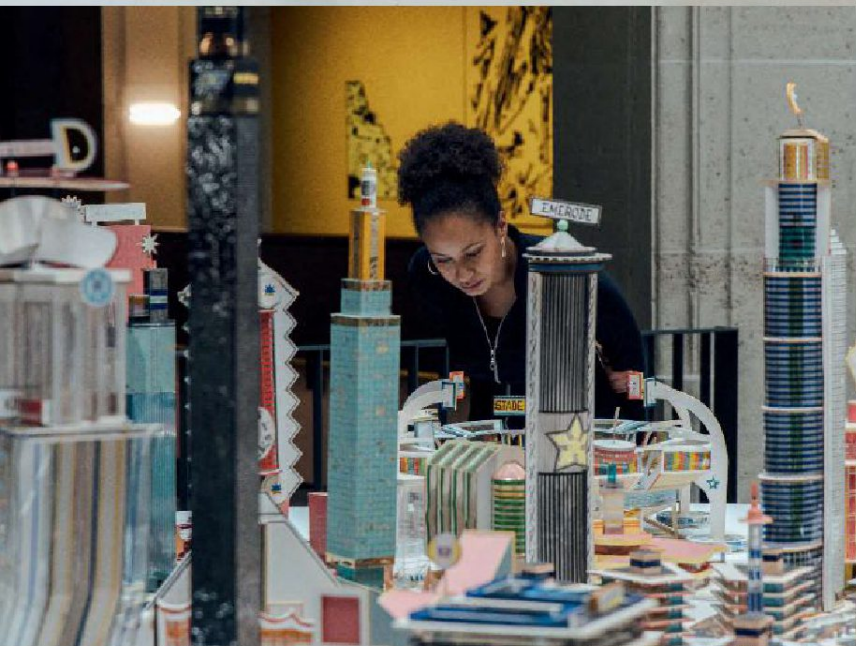
Comme les yeux, le rideau se lève sur la plus grande surface d'exposition privée d'Europe : 8 500 mètres carrés, cinq fois son précédent écrin de verre du boulevard Raspail. L'établissement du groupe Richemont s'ancre aujourd'hui dans un îlot haussmannien au cœur du Paris historique et culturel, entre le Louvre et la Comédie-Française, à quelques pas de la Bourse de commerce. Les premiers visiteurs ont pu découvrir un bâtiment ouvert sur la ville et le ciel. Une cathédrale à géométrie variable, avec des plateaux mobiles pour mettre en valeur 600 créations emblématiques issues des collections de la Fondation. Dans ses habits neufs, celle-ci espère tripler sa fréquentation en 2026.

PHOTOS CYRIL MARCILHACY
RÉCIT ANAËL PIGEAT

La Fondation consacrée à
l'art contemporain s'est installée
face au Louvre, dans un
bâtiment conçu par Jean Nouvel



Toute la diversité des collections de la Fondation : le « Grand disque avec javelot » de Judith Bartolani, le tableau « Indienne », de Gérard Garouste, la sculpture « O passaro de bico enorme », de Véio.



Installation en bois, carton et matériaux divers pour le sculpteur congolais Bodys Isek Kingelez et son « Projet pour le Kinshasa du III^e millénaire ».

« The Earth Has Its Black Hole Too », du plasticien chinois Cai Guo-Qiang, adepte de la poudre à canon.



On retrouve là l'utopie qui a animé le Centre Pompidou à ses débuts : un lieu de vie ouvert, équipé d'un café et d'une vaste librairie

Par Anaël Pigeat

Depuis quelques jours, les stores qui fermaient les baies de l'ancien Louvre des antiquaires sont relevés. Les passants sont nombreux à s'arrêter pour saisir les premières images plongeantes sur le tout nouveau lieu de la Fondation Cartier conçu par Jean Nouvel, et les œuvres qui y sont exposées. Le long de la rue Saint-Honoré, sous l'auvent qui fait écho aux arcades de l'autre côté du bâtiment, on aperçoit une création de Jean-Michel Othoniel résonnant avec son célèbre «Kiosque des noctambules» de la station de métro Palais Royal, près de là, comme un prolongement de la ville à l'intérieur de l'édifice. Côté rue de Rivoli, on peut voir de plain-pied des œuvres d'artistes d'Amérique latine comme la Brésilienne Solange Pessoa ou le Bolivien Freddy Mamani. Et, depuis les plateaux d'exposition, on remarque les salles du Louvre au-dehors : «On se sent comme Flaubert décrivant Bouvard et Pécuchet et les visiteurs qui s'entassaient dans les salles pour contempler les sculptures grecques et romaines», souligne Chris Dercon, directeur général de la Fondation Cartier pour l'art contemporain. Ce nouveau lieu est comme une machine à regarder, une vitrine monumentale ou une camera obscura pour observer le monde à travers les œuvres.

Une ère différente commence donc pour cette institution qui a ouvert ses portes en 1984 à Jouy-en-Josas, puis dix ans plus tard boulevard Raspail. «Ce n'est pas un déménagement, c'est une nouvelle étape : chaque architecture de musée doit répondre à l'essence de l'art et à ses évolutions», explique Chris Dercon. On retrouve là l'utopie qui a animé le Centre Pompidou à ses débuts : un bâtiment ouvert, un lieu de vie équipé d'un café et d'une vaste librairie. La programmation a pour ambition d'associer l'art avec le design, l'architecture, la mode, la scène. L'auditorium intitulé studio Marie-Claude Beaud, en bois teinté de rouge dans la palette caractéristique de Jean Nouvel, ouvre sur la rue de Marengo.

Entre les trois étages, des plateaux sont montés sur des poulies, étranges machines monumentales. Ces planchers peuvent être installés à différentes hauteurs pour varier la configuration des espaces. «Ce dispositif remonte à l'histoire de l'architecture dynamique à Paris, poursuit Chris Dercon. Dans ce bâtiment, Jean Nouvel a réinventé les principes de la mobilité du XIX^e siècle avec les ascenseurs Otis dans les grands magasins, de l'architecture modulaire de l'Exposition internationale de 1925, de la Maison du Peuple de Jean Prouvé à Clichy en 1936, puis du Centre Pompidou de Renzo Piano et Richard Rogers en 1977», dit encore Chris Dercon.

Les portes de la place du Palais-Royal s'ouvrent sur «Exposition générale», une première proposition qui est justement un hommage à ce bâtiment construit en 1855 pour abriter le Grand Hôtel du Louvre, avant d'accueillir les Grands Magasins du Louvre en 1880, puis le Louvre des antiquaires en 1977. Dans ces commerces de la fin du XIX^e siècle, une «Exposition générale» avait lieu deux fois par an pour présenter les nouvelles collections, et attirer la clientèle avec des mises en scène spectaculaires dans les vitrines. Ces événements étaient inspirés des Expositions universelles, lieux d'innovations technologiques et de découvertes culturelles, véritables fenêtres sur des horizons lointains. «L'exposition inaugurale [...] s'inspire du moment crucial où l'Exposition universelle, les Grands

Magasins et les musées ont vu leurs destins s'entremêler», écrit Béatrice Grenier, commissaire de l'exposition et directrice des projets stratégiques et internationaux.

Issues de la collection de la Fondation Cartier, constituée depuis plus de quarante ans, les œuvres présentées révèlent l'histoire de cette institution artistique depuis ses débuts. Elles témoignent aussi de l'action de ceux qui l'ont pensée et fait vivre : Alain Dominique Perrin, son fondateur et président, Marie-Claude Beaud, Hervé Chandès et aujourd'hui Chris Dercon. Quatre thèmes se chevauchent de façon à laisser le parcours entièrement libre. Dès l'entrée, il est question de «Machines d'architecture» avec Bodys Isek Kingelez, Alessandro Mendini et Junya Ishigami. Puis c'est la vision de l'interdépendance entre la

nature et l'univers urbain qui apparaît avec le champignon en plumes monumental de Solange Pessoa, mais aussi les peintures de Jaider Esbell ou de Sally Gabori. Puis viennent des univers scientifiques et poétiques qui se mêlent dans les cosmogonies de Sarah Sze, les dessins en poudre à canon de Cai Guo-Qiang ou la vidéo de Diller Scofidio + Renfro, largement complétée et mise à jour pour l'occasion – car, dans le musée de demain, les œuvres sont elles aussi en mouvement permanent. Entre ces créations, de David Hammons à Fabrice Hyber, les regards circulent, comme ils circulent vers la place du Palais-Royal que l'on aperçoit, ou bien vers le ciel à travers les verrières végétalisées. Et Chris Dercon de conclure : «La scénographie signée par Formafantasma n'est pas seulement une mise en espace des œuvres mais une mise en espace des regards des spectateurs. Comme dans une peinture cubiste, on peut voir plusieurs choses en même temps, avec un effet de simultanéité semblable à l'expérience des visiteurs des grands magasins. Aujourd'hui, il n'y a plus une seule mais plusieurs histoires de l'art. La question qu'il faut se poser est de savoir de quoi l'art est l'histoire.» Réponse dès cette semaine en plein cœur de Paris. ==

Devant les arcades de la nouvelle Fondation Cartier, les artistes Jean-Michel Othoniel (à g.) et Annette Messager (veste marron) avec Chris Dercon, le directeur général, et ses directrices Béatrice Grenier et Grazia Quaroni (à dr.). Le 17 octobre.





BEAUTÉ HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Si la technologie de pointe et les bienfaits des infrarouges s'invitent à domicile, les parfums d'antan séduisent les moins de 18 ans, tandis que les voyages ne forment plus la jeunesse mais la prolongent. Entre nostalgie et avant-gardisme, la beauté s'engage dans une nouvelle ère ! (Pages 98 à 122) =

Crédits photo : P.96 : DR. P. 98 à 101 : V. Khateeb, Courtesy of Sisley, DR. P. 102 à 105 : M. Martin Delacroix. P. 108 et 109 : P. Mouton. P. 110 et 111 : DR. P. 112 et 113 : D. de Vidts. P. 114 : DR. P. 116 : M. Martin Delacroix. P. 117 : D. de Vidts. P. 118 à 122 : N. Cocks, DR, November Studio. P. 125 à 128 : J.-P. Biot, A. Lefebvre, B. Kinney / The White House, J.-L. Atlan, Nati Harnik / AP / SIPA, B. Wis, Production, AFP, DR.

JEUX

97 Superfléché

BEAUTÉ

98 Il était une fois Sisley

102 Quand la Gen Z s'entiche des parfums d'hier

108 Dans le sillage de Francis Kurkdjian

110 Un succès nommé Buly

112 La seconde vie des soins cultes

114 Le Graal capillaire

116 Toute une histoire
Le baume à lèvres
Summer Fridays

117 Sauna de salon

VOYAGE

Le tourisme en bonne santé

JEUX

124 Mots croisés et Sudoku

ARCHIVES

125 Yitzhak Rabin
Le guerrier de la paix

131 LES NUITS DE MATCH

DES MUSCLES !		SUR LE TIO MÈTRES		UN FIDÈLE DE LA JEANNETTE		UNE DÉCAPOTABLE		BOUTIQUE À LONDRES		JACUZZI		AU TRIBUNAL		À NOUVEAU EN ÉTAT DE MARCHÉ
AU BOUT DU COMPTE		SÉRIE D'ALLERS ET RETOURS		FAIRE DES ÉCONOMIES		LECTURE DU DIMANCHE				N'ÉVITE PAS LE DANGER		FAIT DU CHIFFRE		
										UN GRAND NOMBRE				
FABRIQUE TOUTE EN DOUCEUR								RÉUNION DE QUARTIERS						
TONS VENTILIENS								RICHESSES						
					GRAIN DE POLLEN						UN PIED DANS LA TERRE			
NE SONT PAS DÉBORDÉS					MET SON NEZ PARTOUT			TOUT À FAIT CORRECT			FRAPPES AÉRIENNES		ON Y MET LE PIED	
LETTRE GRECQUE								ACQUISES						
			MULTITUDES							COUVRIR D'UN CORPS SIMPLE				
			CHATON							TOTALEMENT HERMÉTIQUE				
PREND L'AIR		POISSON DE L'ORIENT						BIEN ENNUYÉ						
		ATTAQUE DE FOURMIS						RENGAINE						
						LANGUES BALTES						BELLE ÎLE		
						UNE CÉRÉALE						ENTAMER LA CONVERSATION		
REMETTRE UNE MÉDAILLE		À LA MODE		PISAN OU FLORENTIN							PLANCHETTE			
		BÂTIMENTS		PREUVE ÉCRITE							PACSÉ OU MARIÉ			
								SOIGNÉ À L'HÔPITAL						PLUS D'ACTUALITÉ
								RASSASIÉ						
BIEN PARTI DANS LA VIE					TYPE DE PROFIL					UN POINT À NE PAS PERDRE				
COUCHE					BRAMER					IL ENVOIE DES FLÈCHES				
			INVENTÉ DE TOUTES PIÈCES					DÉTESTER					ÉMISSIONS DE RADIO	
			UN CERVIDÉ					FATIGUER						
PASSIONNÉE						COGNER FORT					NAGE			
POINT CULMINANT						NOTE DE SERVICE					FEMELLE DE GARENNE			
				TOUCHÉS AU CŒUR					AUX CHEVEUX BLANCS					
				COMPLÈMENT D'ADRESSE					ADJECTIF DÉMONSTRATIF					
EN PLEIN MILIEU							ON L'A DANS LA PEAU							
RAMASSE LES ORDURES							CADOR							
					DES VA-ET-VIENT INCESSANTS							CONJONCTION		
ARRIVENT À NOS OREILLES								PAIN D'ALSACE						

SOLUTION DU N° 3990 PAR NICOLAS MARCEAU

HORIZONTALEMENT

1. Binoclards. Chasubles. 2. Ozonai. Ouïra. Manière. 3. Mil. Douta. Olier. Stop. 4. Beige. Volet. Crime. Su. 5. Ausone. Nés. CHS. Etc. 6. Ede. Adstrat. As. Apt. 7. De. Étude. Ouche. Accru. 8. État. Rosace. URL. Ôter. 9. Mal. Vis. Maris. Accuse. 10. Élite. Sondas. Ex post. 11. Nasa. Menée. Sali. Op. 12. Incises. Aux. Soif. 13. SME. Hé. Signe. Imberbe. 14. Orge. Atémi. Ave. Rais. 15. Sm. Arôme. Telle. Soi. 16. Test. Sapa. Roi. Défi. 17. Béret. Basa. Dételée. 18. Ici. Iseran. Da. Aar. RN. 19. Euros. UHT. Remplumant. 20. Riel. Brosserie. Xérès.

VERTICALEMENT

A. Bombardements. Strier. B. Izieu. Éta. Môme. Cui. C. Nolise. Alisier. Sbire. D. On. Godet. Tan. Gâté. OL. E. Cadenet. Vé. Cher. Ris. F. Lio. Uri. Mie. Osés. G. UV. Adossés. Amateur. H. Rotondes. One-step - Rhô. I. Duales. Amnésie. Abats. J. Si. Estocade. GMT. An. K. Rot. Ruera. Âniers. Ré. L. Cal. CAC. Issue. Loader. M. Ichthus. Ax. Ali. Ami. N. Amers. Er. El. Ive. Pé. O. Sari. Laxisme. Deal. P. Un. Mesa. CP. Ob. Létaux. Q. Biset. Cocotier. Ferme. R. Let. Cactus. Frasil. Ar. S. Éros. Presto. Bio. Erne. T. Sépulture. Présidents.



Affaire de famille

IL ÉTAIT UNE FOIS SISLEY

Trois générations de femmes veillent sur l'empire français. Isabelle, Christine et Daria d'Ornano incarnent une certaine idée de la cosmétique depuis un demi-siècle.

Daria et Christine aux côtés d'Isabelle d'Ornano, chez elle à Paris, le 20 octobre.

«Tout a commencé dans un trois-pièces sur les Champs-Élysées»
Isabelle d'Ornano

Interview Élodie Rouge / Photos Virginie Khateeb

■ C'est dans l'appartement parisien d'Isabelle d'Ornano, chargé d'histoire et de souvenirs, que nous avons rencontré le clan Sisley. À 88 ans, la fondatrice demeure l'âme de la maison, créée avec son mari, Hubert, autour d'une conviction : la science des plantes peut sublimer la peau. Depuis 2013, son fils Philippe préside le groupe, entouré de sa sœur Christine, 52 ans, directrice générale, et de Daria, 33 ans, leur nièce, à la tête du studio créatif.

Paris Match. Racontez-nous comment tout a commencé !

Isabelle d'Ornano. Tout petit ! Tout est parti en 1976. Après la vente de sa première société, mon mari a décidé, à 50 ans, de repartir de zéro. Trois pièces sur les Champs-Élysées, une quinzaine de personnes et une conviction : l'avenir de la cosmétique passait par les plantes, alliées à la technologie. L'emballage importait moins que l'excellence du produit. On a commencé par six références, toutes à base d'extraits végétaux.

Votre premier souvenir lié à la maison ?

Daria d'Ornano. L'Eau de campagne, évidemment. L'odeur de l'été. De la liberté. Une vraie madeleine de Proust.

Christine d'Ornano. Pour moi, c'est la première vitrine Sisley, dans une parfumerie avenue Victor-Hugo. On y allait en famille pour débattre des couleurs et des flacons. Mes parents scrutaient chaque détail. Tout le monde faisait tout !

Sisley était-il destiné à être une affaire de famille ?

Isabelle. Pas du tout ! Philippe, mon aîné, se destinait plutôt au journalisme ; Christine travaillait dans la mode, Daria, ma petite-fille, pour Havas. C'est venu naturellement. Mais chacun a dû prouver sa valeur. Philippe, qui est aujourd'hui président de Sisley, ne le serait pas s'il n'était pas à la hauteur.

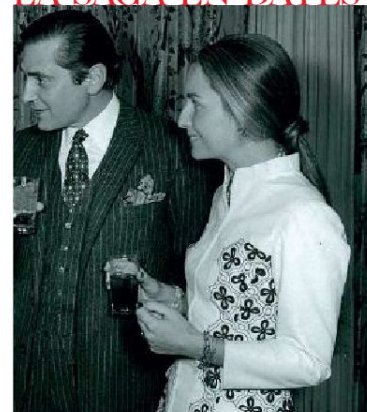
Travailler dans l'entreprise familiale : un choix ou une évidence ?

Christine. Je vivais à New York, où je travaillais pour Saks, sur la 5^e Avenue, et j'envoyais des CV ailleurs... Mon père m'a rappelée : "Reviens !" J'ai monté la filiale en Grande-Bretagne puis développé le maquillage. Daria est arrivée à un moment clé : on avait besoin de quelqu'un qui prenne en main les contenus digitaux et les réseaux sociaux.

Daria. J'avais envie d'apporter un souffle nouveau. Le creative studio est né comme une start-up dans la grande **[SUITE PAGE 100]**

Élisabeth, mère de Daria, qui fut le visage de la marque.

LA SAGA EN DATES



1976

Hubert et Isabelle d'Ornano (photo) créent Sisley et lancent dans la foulée l'Eau de campagne, créée par Jean-Claude Ellena.

1980

Lancement de l'Émulsion écologique : un soin mixte universel, best-seller mondial.

2003

Création de l'usine française, située à Blois. L'essentiel des produits de soin et de maquillage ainsi que les parfums Sisley sont développés et fabriqués en France.

2007

Création de la Fondation Sisley-d'Ornano.

2011

Lancement de la gamme Rose noire. Treize flacons du Baume-en-eau sont vendus chaque minute dans le monde.

2017

Ouverture de Maison Sisley, avenue de Friedland, à Paris, leur premier institut flagship. Il existe désormais plus de 20 adresses à travers le monde.

2025

Première gamme dédiée à l'homme : Sisleyum.



maison ; nous étions trois au début, trente-huit aujourd'hui.

Comment s'est passé le passage de témoin ?

Isabelle. Le vrai passage de pouvoir, c'est Philippe, le président actuel. Mais je continue à mettre mon grain de sel : le marketing, la vision, la cohérence du produit. J'ai 88 ans et quel plaisir de pouvoir toujours travailler !

Christine. Il n'y a jamais eu de rupture. On se complète ! Et on dialogue beaucoup... Chacun donne son point de vue. Mais à la fin, c'est mon frère qui décide, il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui tranche. C'est essentiel.

Daria. Au départ, c'est toujours étrange de se dire que votre patron, c'est votre grand-mère. Mais très vite tout s'est mis en place très naturellement.

Trois générations de femmes au pouvoir... Une leçon de féminisme ?

Christine. Chez nous, le pouvoir n'est pas réservé aux femmes. Notre force est d'avoir toujours été un duo masculin-féminin avec un dialogue intergénérationnel. D'ailleurs, nos clientes ont 20 ans comme 60 ans.

Isabelle. Dans le business des cosmétiques, les femmes ont historiquement toujours eu une place importante : Helena Rubinstein, Elizabeth Arden, les sœurs Carita... Au début de l'aventure, j'étais au centre de toutes les attentions, surtout dans la presse étrangère, alors que c'est un vrai projet de couple. Sans Hubert, il n'y aurait pas eu d'entreprise.

Daria. C'est ça, le vrai féminisme. La transmission, la liberté, le dialogue et la passion partagée.

Dans la construction d'une entreprise, chacun apporte sa pierre à l'édifice. Quelle est la vôtre ?

Isabelle. Le lancement de notre crème solaire. Je voulais un anti-UV qui serait aussi un soin antirides. Je me souviens du jour où notre chimiste est arrivé avec le tube dans sa poche : "J'ai la formule, mais elle coûte trop cher, vous ne pourrez jamais la commercialiser." Mon mari lui a répondu : "C'est mon affaire." Nous avons lancé la campagne avec ce slogan : "La crème solaire la plus chère du monde", dont notre fille Élisabeth était l'égérie. Résultat : un best-seller immédiat.

Daria. Pour moi : l'image et le contenu digital "in house" ; j'ai voulu que la maison parle de sa propre voix.

Christine. L'expansion internationale et l'idée de rester désirable pour les nouvelles générations.

Votre plus grande fierté ?

Christine. Sisley'a, né d'un rêve en 1999. Créer un soin unique, total, à l'encontre de tous les protocoles de layering, comme en Corée. Au départ, personne n'en voulait. Aujourd'hui c'est mythique ! Mais notre plus grande fierté reste la fidélité. Certaines collaboratrices sont là depuis quatre décennies.

Daria. Comme les clientes : une fois qu'elles entrent chez Sisley, elles y restent !

La déception à laquelle vous ne vous attendiez pas ?

Isabelle. Les débuts ont été rudes : un jour, un responsable est parti avec dix personnes. Mon mari disait : "S'il n'y a pas d'emmerdes, ce n'est pas amusant." Le familial, ça aide.

Comment regarder vers l'avenir sans trahir son héritage ?

Isabelle. Il faut savoir "grandir sans grossir", se développer en gardant l'esprit d'une start-up. Rester à taille humaine, se réunir à quinze autour d'une table et garder cette proximité.

Christine. Chaque mercredi depuis quarante ans, la famille se réunit avec le laboratoire de recherches, la raison d'être de notre maison. Prenez Neuraé, issu de dix ans de travail en labo en neurosciences, qui a établi un lien entre les émotions et la qualité de la peau.

« On se complète et on dialogue beaucoup ! Chacun donne son point de vue »
Christine d'Ornano



NUXE

P A R I S



EYE LIGHTER
SERUM

HYALURONIC ACID
+ NIACINAMIDE
+ CAFFEINE

CERNES
ÉCLAIRCIS
POUR

96%

DES UTILISATRICES⁽¹⁾

L'ILLUMINATEUR
REGARD
QUI SAUVE
NOS MATINS

INNOVATION ANTI-ÂGE & ANTI-CERNES

Infusé d'Acide Hyaluronique, de Niacinamide et de Caféine, ce sérum yeux hybride anti-âge & anti-cernes, offre une action 3-en-1 instantanée : il lisse, illumine et corrige tous les types de cernes en un seul geste. Sa formule au fini rose nacré permet de rajeunir visiblement le regard : jour après jour, les cernes sont réduits, la peau du contour de l'œil est raffermie, comme liftée.



NUXE LABORATOIRE N°1 DES SOINS D'ORIGINE NATURELLE EN PHARMACIE ET PARAPHARMACIE⁽²⁾

(1) Test d'usage - 28 volontaires. % de satisfaction après 28 jours. (2) GERSDATA - SOGEARLY - Marché Dermocosmétique Nuxe reconstitué - Marques Naturelles - Valeur (CATTO) - Pharmacie et Parapharmacie - France - Année 2024. Eye Lighter Serum : Le Sérum Yeux Éclat. Visuel non contractuel. Laboratoire nuxe sas-127 rue d'Aguasseau 92100 Boulogne-Paris-France-R.C.S. 642 060 123.



L'eau de parfum Shalimar
fête ses 100 ans
cette année. L'Essence, Guerlain,
158 euros les 90 ml.

QUAND LA GEN Z S'ENTICHE DES PARFUMS D'HIER

Ils ont traversé les décennies sans prendre une ride : Shalimar de Guerlain, Ambre Antique de Coty ou N° 5 de Chanel fascinent aujourd'hui les ados, épris de sillages puissants et d'histoires qui résistent au temps. Décryptage du phénomène.

Par Aurélia Hermange / Photos Mathieu Martin Delacroix

Il y a tout juste un siècle, Shalimar voyait le jour et s'apprêtait à bouleverser à jamais la parfumerie. Inspiré de la légendaire histoire d'amour entre l'empereur moghol Shâh Jahân et Mumtaz Mahal, pour laquelle fut édifié le Taj Mahal, il naît de la rencontre entre le rêve orientaliste de Jacques Guerlain et une intuition géniale, celle d'introduire pour la première fois dans une fragrance l'éthylvaniline, une vanille de synthèse au pouvoir olfactif décuplé. Ce geste audacieux transforme le secteur, qui cherche non plus à imiter la nature mais à la transcender. « Avant Shalimar, les jus opulents étaient dominés par les floraux ou les chyprés. En créant le premier ambré, Jacques Guerlain a ouvert la voie à une parfumerie abstraite, émotionnelle », rappelle Thierry Wasser, maître parfumeur de la maison. Ce mélange inédit de bergamote, de vanille, de cuir et de résines traduit une sensualité nouvelle et inaugure ce que l'on appellera plus tard la « Guerlinade », signature de Guerlain et influence majeure pour l'industrie de la parfumerie.

Shalimar ne révolutionne pas seulement la composition du jus, il transforme aussi l'objet. Présenté à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes en 1925, à Paris, le flacon remporte le premier prix et devient immédiatement iconique. Conçu par Raymond Guerlain et soufflé par Baccarat, il évoque les vasques des jardins moghols, prenant la forme d'une silhouette féminine posée sur un piédestal et coiffée d'un bouchon bleu saphir rappelant le ciel indien. Un siècle après sa création, l'effluve mythique conserve tout son aura : « Shalimar est un frisson, un parfum d'émotion », confie Thierry Wasser. Et son contraste sensuel entre fraîcheur et opulence continue de fasciner. Car cette fragrance ne vieillit pas,

elle se réinvente, comme en témoigne sa nouvelle version, L'Essence, concentré d'intensité où la vanille de Madagascar s'épanouit dans un profond accord ambré. Pour célébrer les 100 ans de Shalimar, la maison Guerlain lui consacre une exposition, présentée dans la boutique historique du 68, avenue des Champs-Élysées. Intitulée « En plein cœur », elle invite à un voyage sensoriel et artistique à [SUITE PAGE 104]

**Si ces maisons
séduisent
par leur aura,
leur renaissance
est liée
à leur capacité
à se réinventer**

Eau de parfum
Ambre Antique, Coty,
330 euros les 75 ml.
Première édition en 1905.

Sac Prada.



la source du mythe et en revisite les grandes étapes. Grâce à des installations olfactives, des œuvres immersives et des archives, la marque redonne vie à un siècle de création. L'occasion de mesurer, à l'heure où le vintage s'impose dans la mode, le design et la beauté, à quel point Shalimar continue d'inspirer et de fasciner.

Cet attrait pour les jus anciens se retrouve dans l'appétence de la jeune génération pour d'autres monuments du patrimoine olfactif français comme Coty, Houbigant, L.T. Piver, Dior ou Chanel, pionniers des matières synthétiques, qui, dès le début du XX^e siècle, expérimentaient la coumarine ou les aldéhydes, dont l'héliotropine, des accords devenus mythiques. Mais si ces maisons séduisent par leur histoire, leur savoir-faire et leur charme intemporel, elles doivent aussi leur renaissance à leur capacité à se réinventer, autant dans les flacons que dans les formules.

La fascination pour les jus rétro ne relève pas du passéisme, elle parle, au contraire, de l'avenir

Ces maisons s'appuient sur leur héritage pour parler à une génération en quête d'authenticité. Guerlain réédite ses légendes dans des versions concentrées, Chanel valorise ses Grands Extraits, tandis que Dior revisite Miss Dior en collaboration avec l'atelier Maison Février, spécialiste du cristal sur mesure. Sur TikTok, les collectionneurs partagent leurs trouvailles dénichées sur Internet, d'anciennes éditions qu'ils exposent comme on le ferait avec un vinyle rare. Dans ce geste, il y a quelque chose de régressif mais aussi de profondément moderne: redonner du sens à

l'objet, au sillage, au temps. «Les jeunes ne cherchent pas à sentir propre ou discret, ils veulent une fragrance qui raconte quelque chose», observe Marie Donnet, responsable de la boutique Jovoy, temple parisien du parfum de niche. Les jus à forte personnalité, les notes ambrées, cuirées, poudrées ou animales, longtemps délaissées, font leur retour. Même les matières synthétiques, naguère décriées, sont réhabilitées pour leur pouvoir évocateur. Le vintage ne copie plus le passé, il le prolonge, et, dans ce mouvement, c'est toute la parfumerie française qui retrouve sa voix. Car la fascination pour les jus rétro ne relève pas du passéisme: elle parle, au contraire, de l'avenir. Marie Donnet fait le même constat: «Les jeunes qui suivent les réseaux sociaux s'intéressent de près aux nouveautés que les grandes maisons ont su créer pour leur plaire. S'ils sont d'abord attirés par l'aspect patrimonial, ils veulent que leur sillage tienne, voire qu'il dérange, qu'on les sente avant de les voir.» Une quête d'intensité qui conduit le secteur à s'adapter: «Il écoute, se transforme et apprend à parler à ces nouveaux consommateurs sans renier ce qu'il est», estime la spécialiste. Dans un monde saturé d'images et d'effluves formatés, ces flacons iconiques incarnent la permanence et la transmission: un luxe de temps long et de matières choisies qui semble avoir encore tout l'avenir devant lui. — Aurélie Hermange

Remerciements: hôtel Le Pigalle, 9, rue Frochot, Paris IX^e.
Set design: Martina Angius.
Assistants de réalisation: Clara Bost et Léopoldine Cammas.



En haut : Eau de parfum
Quelques Fleurs L'Original
(créée en 1912), Houbigant,
180 euros les 100 ml.

En bas : Eau de parfum N° 5
(créée en 1921), Chanel,
168 euros les 100 ml.

Eau de parfum
Héliotrope Blanc (créée en
1885), L.T. Piver,
190 euros les 100 ml.

Sur l'étagère : soins et accessoires
Paula's Choice, Byoma, Gisou,
Alexandre de Paris, Invisibobble,
Glow Recipe, Tangle Teezer,
Kosas. Accrochée au robinet,
pince Alexandre de Paris.



Miss Dior Essence par
Maison Février, 3 000 euros
les 200 ml. L'édition
originale a été créée en 1947.

Sautoir et bague Agapée.



sisley
PARIS

BAUME-en-EAU à la Rose Noire



Toute la puissance d'une rose rare dans une texture surprenante :
confortable comme un baume, soyeuse comme une huile,
légère comme de l'eau. Repulpée en profondeur,
la peau est rayonnante.

« Une femme doit avoir des parfums pour accompagner sa vie »

Dans son bureau parisien, le 13 octobre.



DANS LE SILLAGE DE FRANCIS KURKDJIAN

Pour célébrer trente ans de création, le nez le plus sensible de son époque livre un autoportrait parfumé : ses sources d'inspiration, ses madeleines olfactives et ce rapport intime au temps qui traverse son œuvre.

Interview Aurélia Hermange / Photos Pierre Mouton

Paris Match. Le parfum qui vous fait retomber en enfance ?

Francis Kurkdjian. Celui du mimosa, au début de l'année. C'était la fleur préférée de ma grand-mère, je lui en achetais quelques tiges qui embaumaient son petit appartement, avec ses notes poudrées, douces, légèrement épicées, et surtout sucrées comme des framboises confites. C'est une fleur dont j'ai étudié la composition pendant mon apprentissage de la parfumerie. J'aime sa fragilité, sa délicatesse, ses chatons solaires qui chatouillent le bout du nez. Au milieu de l'hiver, j'aime en offrir des brassées. C'est le soleil et la lumière qui rentre dans la maison, même si sa tenue est très éphémère.

Le préféré de votre mère ?

Ma mère n'avait pas un mais des parfums : Fidji, de Guy Laroche, Empreinte, de Courrèges, Madame Rochas, Calèche, d'Hermès. Elle a même porté certaines de mes créations quand j'ai commencé à composer des parfums. Je me souviens précisément du sillage de son parfum fétiche, Madame Rochas, un grand fleuri aldéhydé à la mode dans les années 1970. Très chic, très élégant, surtout quand elle en vaporisait l'intérieur de son manteau de fourrure avant de sortir. C'est sans doute à elle que je dois l'idée du vestiaire olfactif : une femme doit avoir des parfums pour accompagner sa vie. Je refuse le diktat du parfum signature qui, je trouve, culpabilise celles qui n'ont pas trouvé le parfum "unique"... Les femmes sont aujourd'hui plus libres que leurs aînées, il faut également les accompagner dans cette idée de se libérer des règles anciennes.

Le premier parfum qui vous a marqué ?

Sans aucun doute Poison, de Christian Dior, avec sa signature olfactive insolente, si unique. Je me souviens, adolescent, marchant avenue des Champs-Élysées, capter dans l'air le sillage incroyable de ce parfum si magnétique. Il y avait quelque chose de très intrigant mais également de totalement enivrant.

Celui que vous associez à la nuit ?

J'aime beaucoup la nuit, et je lui ai dédié trois fragrances au sein de ma maison. La première fut Cologne pour le soir : c'est le geste parfumé de l'intimité, la magie de la tombée de la nuit, enveloppante et rassurante. Cologne pour le soir, c'est un jeu

de concentration autour d'une eau de Cologne légère mais avec toutes les notes des grands parfums ambrés, charnels et sensuels. L'histoire m'est inspirée de mon grand-père, un homme très élégant qui avait des tenues d'intérieur. Il était tailleur et extrêmement raffiné. J'ai donc joué avec de la vanille et du benjoin à profusion, des notes douces, onctueuses et confortables. Une sorte de doudou olfactif pour adulte. Mon idée était de composer un parfum pour celles et ceux qui souhaitent se parfumer le temps d'un dîner, d'une lecture au coin du feu. Puis, un peu plus tard, j'ai composé Absolue pour le soir avec l'idée que la nuit poursuit sa course jusqu'au petit matin. J'ai gardé l'esprit de la Cologne pour le soir mais travaillée en eau de parfum avec une structure plus concentrée et plus sophistiquée, notamment par un accord ylang-ylang, cumin, cèdre de l'Atlas et santal. C'est la sensualité des clubs new-yorkais que j'ai connus à la fin des années 1990. Enfin, il y a Grand Soir, l'un des best-sellers de la maison. Pour cette ultime variation, ce sont les lumières de Paris qui m'ont guidé, ses fêtes et sa joie, d'un ciel flamboyant comme ces couchers de soleil qui rendent le ciel parisien incandescent l'été.

La fragrance qui vous est particulièrement chère ?

Le parfum Deneuve, créé en 1986. L'actrice m'en a offert un flacon il y a quelques années et je le conserve jalousement encore aujourd'hui.

Le jus que vous auriez aimé composer ?

Indéniablement, Acqua di Gio pour homme. La fraîcheur inédite des années 1990, dans la lignée d'Eau sauvage, de Dior, mais dans une version plus contemporaine. Une grande



Un flacon précieux, le Deneuve, qu'il conserve comme un talisman.



Effluves au musée

À l'occasion de ses trente ans de créations, le parfumeur Francis Kurkdjian investit le Palais de Tokyo avec une exposition qui fait dialoguer l'olfaction avec les arts visuels, la musique et la gastronomie. Intitulée «Parfum, sculpture de l'invisible», cette rétrospective retrace un parcours singulier : celui d'un créateur qui a libéré le parfum de son flacon pour en faire une œuvre à part entière. De ses bulles odorantes au Grand Palais à sa collaboration fondatrice avec Sophie Calle autour de «l'odeur de l'argent», le visiteur traverse trente ans d'expérimentations sensorielles, entre savoir-faire ancestral et innovations futuristes. Point d'orgue : L'alchimie des sens, une installation immersive inspirée du mythique Baccarat rouge 540, où musique, lumière, goût et senteur s'unissent en une même partition.

«Parfum, sculpture de l'invisible. 30 ans de créations de Francis Kurkdjian», jusqu'au 23 novembre, au Palais de Tokyo, à Paris. Réservation : franciskurkdjian.com.

composition qui a influencé tous les parfums frais de cette époque-là.

Celui qui vous surprend encore ?

Le parfum des fleurs... La nature est le premier parfumeur, et c'est une femme ! Les notes florales sont très complexes, très facettées et très délicates. La plupart des fleurs ne livrent pas leurs secrets, d'ailleurs, les parfumeurs les appellent "les fleurs muettes" [par exemple, le muguet, le lilas ou la pivoine, NDLR]. Elles nous murmurent au nez mais ne se laissent pas capturer. C'est très frustrant mais c'est sans doute cela qui est excitant.

Lequel offrez-vous le plus souvent ?

Je n'offre que des bougies ou des objets parfumés, jamais de parfum car je trouve que c'est trop personnel, même en connaissant les goûts de la personne.

Le parfum qui vous colle à la peau ?

Sans hésitation aucune, la peau de mon amoureux. C'est le parfum ultime.

Un nom injustement oublié ?

Habanita, de Molinard, créé en 1921. L'un des tout premiers parfums ambrés vanillés à utiliser du vétiver. C'est triste que ce chef-d'œuvre n'ait pas réussi à passer les outrages du temps. L'accord du vétiver et de la vanille est merveilleux, c'est une grande composition.

La fragrance qui vous fait voyager ?

L'odeur du kérosène dans les aéroports ! C'est toujours la promesse d'un voyage au long cours, c'est une ouverture sur le monde.

Le parfum de la réussite ?

Celui du bonheur d'être heureux ! Celui avec lequel on se sent bien, on se sent libre et soi-même. C'est cela le parfum, le bon parfum !

La création qui représente le mieux votre maison ?

Par son aura, Baccarat rouge 540 est devenu le manifeste de la maison. J'ai cherché à mettre tout Baccarat dans un flacon, à associer les savoir-faire mais aussi les sensations du cristal. Conjuguer les opposés entre eux. C'est un jus de contrastes et de tensions, entre lumière et ombre, audace et rigueur, mystère et clarté, opulence et transparence. ■

Concentré sur une touche à sentir, le créateur poursuit son éternelle quête de l'accord parfait.

La première officine de
la griffe, rue Bonaparte, à Paris,
dans le VI^e arrondissement.





Le Baume des muses, soin des lèvres végétal et personnalisable, 45 euros.

UN SUCCÈS NOMMÉ BULY

Des produits innovants présentés dans des écrans rétro personnalisés, avec le charme des boutiques d'apothicaire : Officine universelle Buly a inventé sa formule gagnante.

Par Tiphaine Menon

Au numéro 6 de la rue Bonaparte, à quelques pas de Saint-Germain-des-Prés et des quais de Seine, la file d'attente quotidienne surprend encore les cyclistes parisiens et les néophytes. L'Officine universelle Buly située à ce numéro ne désemplit pas. Venus du monde entier, les clients patientent pour se procurer un baume gravé à leurs initiales, un savon superfin ou une pommade naturelle au chic germanopratin. « Paris attire la planète entière, et il se trouve qu'un petit pourcentage de ces visiteurs viennent à la boutique pour s'offrir des souvenirs et ramener des cadeaux, décrypte Victoire de Taillac. Cofondatrice de la griffe (dont le groupe LVMH est propriétaire depuis octobre 2021) avec son mari, Ramdane Touhami, elle officie aujourd'hui à la direction de l'image et de la communication. « Nous avons beaucoup de chance, Buly a suscité l'engouement dès le début. Mais je dirais que, depuis deux ans, dans les boutiques parisiennes, il y a un phénomène d'attraction particulièrement lié à TikTok. »

L'histoire de ces produits de beauté qui font fureur sur les réseaux sociaux de Tokyo à New York a des allures de conte des temps modernes. Le 1^{er} avril 2014, le couple lance une ligne de cosmétiques à l'esthétique XIX^e siècle. Derrière le nom Buly se cache un hommage

à Jean-Vincent Bully, parfumeur et inventeur de la lotion de toilette vinaigrée, un personnage fantasque dont Balzac s'inspira pour son roman « César Birotteau ». Reformulant les préparations anciennes et concoctant des nouveautés, Victoire de Taillac et Ramdane Touhami se font une place unique dans le secteur de la beauté. Leurs flacons précieux contiennent des soins et produits innovants. Les boutiques foisonnent, tels des cabinets de curiosités où le regard se pose sur des broches en racine de vétiver, le blaireau des puristes et des parfums à l'eau aux effluves de plantes du potager et herbes aromatiques fabriqués au cœur de la Cosmétique Valley. Le tout soigneusement mis en scène sur des comptoirs

de marbre à l'ancienne et des meubles d'apothicaire aux reflets boisés. « Notre vision, c'est vraiment d'avoir cette sélection complètement délirante, nous travaillons en permanence pour ajouter des références au catalogue. Dernièrement, nous avons par exemple ajouté 250 peignes en acétate au menu après avoir découvert une usine qui les fabrique encore de manière traditionnelle en Suisse. »

Autre argument de vente, la personnalisation des produits qui transforme l'acte d'achat en un rituel bien orchestré. Les vendeurs, formés par le maître calligraphe Bruno Gigarel, prennent leur plus belle plume pour inscrire le nom des clients sur les



Pommade concrète, crème nourrissante au beurre de karité, 40 euros.

UNE SAGA EN CHIFFRES

- 61 officines à travers le monde.
- Le 10 novembre, ouverture de la 6^e adresse parisienne au 29, rue de Richelieu.
- 750 références au catalogue.
- 113 948 Baumes des muses, vendus dans le monde en 2024.



Brosses à dents, à partir de 17 euros.
Eau de Belle Haleine, 190 ml, 35 euros.
Opilat dentaire, 75 ml, 20 euros.
Fil dentaire, à partir de 14 euros.

coffrets et emballages. « C'est sans doute une des choses dont je pourrais être la plus fière, cette idée folle d'avoir formé tous nos officiers et officières à cet art tombé en désuétude. Je ne connais personne qui n'ait pas été subjugué en les observant inscrire des initiales sur une étiquette », poursuit Victoire de Taillac. Si elle affirme ne pas être nostalgique par essence, cette avant-gardiste a remis au goût du jour le second Empire. « J'adore rendre les objets du quotidien un peu plus fantaisistes, leur donner un petit côté enchanteur. » L'esprit raffiné du XIX^e siècle a de beaux jours devant lui. ■

LE SOIN DE NUIT ICONIQUE D'ESTÉE LAUDER

Avant. Lancée en 1982, la formule Night Repair a marqué l'histoire en devenant le premier sérum chrono-actif de nuit inspiré des mécanismes naturels de régénération cutanée. Son secret : activer la réparation cellulaire pendant le sommeil. Un concept visionnaire devenu un modèle de la cosmétique moderne.

Maintenant. En 2025, la légende continue à s'écrire et s'attaque à la zone fragile du contour de l'œil. Grâce à une nouvelle matrice de collagène et à un complexe tenseur inspiré de la neurocosmétique, le contour gagne en fermeté et en éclat et le regard retrouve sa fraîcheur.

Advanced Night Repair soin regard liftant & sculptant, Estée Lauder, 89 € les 15 ml.



L'HUILE FÉTICHE DE NUXE

Avant. En 1991, Nuxe bouscule les codes du soin avec la première huile sèche multi-usages pour le visage, le corps et les cheveux. Composée de sept extraits végétaux précieux, sa texture soyeuse, au toucher non gras et au parfum instantanément reconnu, inaugure un nouveau geste de beauté à la fois sensuel et naturel et l'intronise pionnière du « glow » à la française.

Maintenant. En 2025, elle adopte un format nomade, version roll-on, aussi chic que pratique. Même formule, même sillage solaire, mais en version ciblée pour une application simplifiée sur les zones sèches ou la pointe des cheveux.

Huile Prodigieuse roll-on, Nuxe, 29,90 € les 100 ml.

LA SECONDE VIE DES SOINS CULTES

Des décennies après le lancement de leurs produits phares, Nuxe, La Mer ou Estée Lauder les déclinent dans des versions « augmentées » qui s'imposent à leur tour comme des incontournables de demain.

Par Aurélia Hermange / Photos Dimitri de Vidts

■ Mais qu'ont en commun ces formules indémontables ? Leurs recettes sont uniques, presque insaisissables, mais présentent pourtant des similitudes : une innovation marquante au moment de leur création (qu'il s'agisse d'une texture inédite, d'un actif visionnaire ou d'un geste totalement nouveau), une signature sensorielle immédiatement reconnaissable, une efficacité prouvée qui traverse les générations et une étonnante capacité à se réinventer sans jamais trahir leur ADN. Nés de l'audace de formulateurs avant-gardistes et nourris d'un savoir-faire unique, ces soins mythiques se transmettent de mère en fille et s'adaptent sans cesse aux attentes de leur époque. Car, en cosmétique comme ailleurs, la modernité ne naît pas de la nouveauté, mais du temps long. Une équation subtile que les grandes maisons n'ont de cesse de revisiter, entre créativité et fidélité à leur héritage. ■

L'ÉLIXIR RÉPARATEUR DE LA MER

Avant. Créé en 1965 par le Dr Max Huber, physicien de la Nasa, après un accident de laboratoire, ce soin pose les bases de la cosmétique régénératrice. Sa texture riche et son Miracle Broth, un complexe marin fermenté issu d'algues et infusé de nutriments essentiels, deviennent la référence absolue des soins réparateurs.

Maintenant. En 2025, sa version intense modernise la légende : une texture plus légère, mais toujours aussi nourrissante, et un complexe d'algues encore plus concentré pour activer la régénération cutanée de manière optimale. Une sensorialité décuplée en bonus.

Crème Soyeuse régénération intense, La Mer, 210 € les 30 ml.

LE SHOT D'ÉCLAT DE BIOLOGIQUE RECHERCHE

Avant. En 1998, Biologique Recherche innove avec une crème « oxygénante » capable de dégriser instantanément le teint des citadines. À une époque où la pollution n'est pas encore au cœur des préoccupations, la formule de la crème VIP O2 prend une longueur d'avance en agissant comme un bouclier antioxydant et revitalisant.

Maintenant. En 2025, elle revient dans une version allégée mais toujours aussi performante. Sa texture fondante s'enrichit d'un complexe oxygénant nouvelle génération et d'actifs hydratants biomimétiques pour renforcer la barrière cutanée et stimuler la respiration cellulaire. Résultat : un éclat frais immédiat, comme après un grand bol d'air.

Crème VIP O2, Biologique Recherche, 165 € les 50 ml.

LES CAPSULES BELLE PEAU D'ELIZABETH ARDEN

Avant. En 1990, la marque new-yorkaise révolutionne le marché du soin en lançant Ceramide Capsules, les premières monodoses de sérum aux céramides, pour une conservation optimale et un dosage précis. L'idée ? Renforcer la barrière cutanée, réduire la perte en lipides, lisser les ridules et restaurer l'éclat grâce à une formule toujours fraîche et puissante.

Maintenant. En 2025, les nouvelles Retinol + HPR Ceramide Capsules associent un dérivé de rétinol nouvelle génération, plus stable et plus doux, à un complexe de céramides boosters d'hydratation. L'efficacité antirides s'accélère, la tolérance s'améliore mais le geste reste le même : on tourne deux fois la capsule, on la presse et on laisse sa peau profiter.

Retinol + HPR Ceramide Capsules Sérum régénération accélérée, Elizabeth Arden, 97 € les 60 ml.

LA CRÈME EFFET TENSEUR DE DR. PIERRE RICAUD

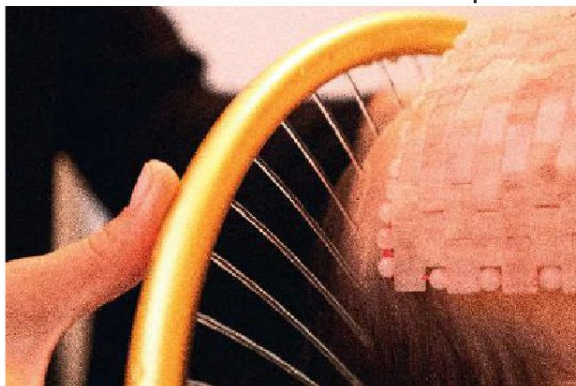
Avant. Dès 1995, la marque pionnière de la cosmétique française s'intéresse à une zone jusque-là oubliée : celle du cou et du décolleté. Elle lui dédie un soin à la texture gainante enrichie en actifs raffermissants qui préfigure les soins tenseurs d'aujourd'hui.

Maintenant. Trente ans plus tard, l'édition collector 2025 célèbre ce succès avec une formule encore plus sensorielle, enrichie en peptides redensifiants et en acide hyaluronique. Résultat : une peau plus ferme, des contours galbés et lissés et une légende qui repart de plus belle...

Crème lifting cou & décolleté édition collector, Dr. Pierre Ricaud, 27 € les 50 ml.



Le rituel de l'hôtel Belmont, à Paris, conjugue massage crânien, soin du visage et traitement capillaire pour une détente absolue, un teint défatigué, des cheveux équilibrés et une sensation de lâcher-prise total.



Par Aurélia Hermange

À l'origine, il s'agit d'un rituel de purification japonais inspiré des sento, les bains traditionnels, où l'on vient se ressourcer physiquement et mentalement. «Dans sa version originelle, il est pratiqué avec des huiles, de la vapeur et des techniques de shiatsu et vise à stimuler les méridiens et à relancer la circulation», explique Malika Lemzili-Costil, head spa designer (@malika_mindful_hair). Pensé comme un soin global du cuir chevelu et de l'esprit, il s'inscrit dans une véritable philosophie de rééquilibrage intérieur.

En Occident, cette dimension spirituelle s'est souvent estompée au profit d'une expérience plus spectaculaire : peignes à Led, fontaines à eau et effets de vapeur ont pris le pas sur la gestuelle énergétique. Portée par les vidéos virales venues de Corée et du Japon, la tendance a explosé après le Covid : «Les gens cherchent des expériences qui reconnectent à soi. La stimulation du cuir chevelu agit sur les terminaisons nerveuses, la relaxation est quasi immédiate», observe la spécialiste. Le head spa coche en effet toutes les cases d'un soin moderne, à la fois efficace, relaxant et holistique.

Ce soin coche toutes les cases : efficace, relaxant et holistique

cace, relaxant et holistique. Chez Carita, rebaptisé «Soin capillaire mythique» (1 h 20, 250 euros), il reprend les fondamentaux du rituel japonais avec un brossage préparatoire, un modelage des épaules et du cuir chevelu, un exfoliant signature et un masque sur mesure, le tout dans une suite pensée comme un cocon. Même approche chez Sisley ou Biologique Recherche, qui associent soins haute performance et gestuelles drainantes, chez Nocibé, qui démocratise ce geste bien-être, ou au Belmont, qui possède l'un des premiers head spas hôteliers de la capitale.

LE GRAAL CAPILLAIRE

Devenu viral sur TikTok, le head spa s'invite chez Carita, Sisley ou Dessange... À mi-chemin entre soin et massage, il détend autant qu'il fait briller les cheveux.

Pour Margot Mélinand, cofondatrice de la maison de coiffeurs Martha, ce succès s'explique aussi par un changement de regard sur le cheveu. «On a longtemps été obnubilés par la cosméticité, on se concentrait sur la brillance, sans se demander ce qui se passait en profondeur. En réalité, on maquillait le cheveu.» Or la fibre est une matière morte : tout se joue à la racine. «Un cheveu fort dépend avant tout d'un cuir chevelu sain, bien nourri et oxygéné. Chez Martha, nous avons développé une connaissance qui s'appuie sur un double savoir-faire, entre facialisme et expertise capillaire, car le cuir chevelu fait partie du visage. Le masser, c'est agir à la fois sur la santé du cheveu et sur le bien-être général», précise l'entrepreneuse.

Mais attention aux dérives : «Tout ce qui se revendique "head spa" ne l'est pas forcément, alerte Malika Lemzili-Costil. Beaucoup d'acteurs se lancent sans formation, attirés par la demande et l'appât du gain. Résultat,

des soins gadgets, parfois agressifs ou, à l'inverse, trop superficiels, plus proches d'un "papouillage" que d'un vrai massage énergétique.» Un head spa sérieux commence toujours par un diagnostic du cuir chevelu et s'adapte à sa typologie. Le choix des produits est tout aussi crucial : «Certains importent des formules asiatiques non adaptées aux cuirs chevelus européens», regrette la praticienne. D'où l'importance d'une approche experte, qui tienne compte du microbiome, de la sensibilité de la fibre et de sa couleur. Mais, bien exécuté, les résultats sont immédiats avec un cuir chevelu rééquilibré, des cheveux plus légers et brillants et une chute ralentie. Et, côté mental, un vrai relâchement, à la frontière de la méditation. ■

10 expériences
head spa à tester
pour un cuir chevelu
en pleine forme.



N°1

SÉRUM ANTI-ÂGE^{*}

NOUVEAU

PREMIUM LE SÉRUM ABSOLU
RÉACTIVE 100% DE LA LONGÉVITÉ CELLULAIRE**
10 ANNÉES DE RECHERCHE – 5 BREVETS***



LIERAC

LABORATOIRES

LA PUISSANCE DE LA COSMÉCEUTIQUE BOTANIQUE
UN TRIO D'ACTIFS BOTANIQUE BREVETÉS POUR PROTÉGER
LES CELLULES SOUCHES, RENFORCER LES DÉFENSES DES
CELLULES ACTIVES ET REPROGRAMMER LES CELLULES SÉNESCENTES.

9 SIGNES VISIBLES DE L'ÂGE SONT CORRIGÉS

AVANCER AVEC PUISSANCE

En pharmacie, parapharmacie et sur lierac.com

*CHEZ LIERAC
**TEST IN VITRO
***BREVETS DÉPOSÉS

TOUTE UNE HISTOIRE LE BAUME À LÈVRES SUMMER FRIDAYS

Ce gloss séduit la jeunesse à grands coups de glow.
Il s'en vend un toutes les deux secondes dans le monde.

Par Clara Bost / Photo Mathieu Martin Delacroix



COMPLÈTEMENT VÉGAN

Une formule hydratante et légèrement teintée, 100 % végane, lovée dans un écrin épuré à glisser dans son sac ou à poser sur son meuble de salle de bains comme un précieux bijou. Dix teintes sont disponibles, dont des nuances cultes comme Beige Vanille ou Pink Sugar, auxquelles s'ajoutent des éditions limitées au rythme des saisons.

Son prix : 26 euros.

Un tube planétaire

■ En à peine cinq ans, ce produit pour les lèvres né sous le soleil de Californie a conquis les troussees à maquillage. L'épopée débute en 2018, quand Marianna Hewitt et Lauren Ireland, deux « influenceuses » (comprenez influenceuses et entrepreneuses), lancent ce qui deviendra un empire de la cosmétique : Summer Fridays. Leur credo ? « Des soins agréables sur la peau, beaux sur l'étagère, qui offrent de vrais résultats sans routine interminable ni ingrédients agressifs. » Leur premier-né est un masque pour le visage : le Jet Lag Mask + Moisturizer, qui, partagé par Kim Kardashian, s'est offert

le statut de best-seller planétaire. Suivi, en 2020, de Beige Vanille, le premier baume à lèvres de la marque, au fini transparent. Un produit lancé sans calcul ni stratégie virale, mais au succès foudroyant. TikTok s'en empare, les ventes s'envolent et les it girls du monde entier succombent. Rihanna, Sofia Richie Grainge, Alix Earle... toutes ont été repérées avec ce tube pastel devenu un symbole du cool et d'une beauté sans effort. « Un bouche-à-oreille qui lui a permis de passer de simple produit phare à une franchise mondiale », s'étonnent encore les deux fondatrices. Le triomphe de l'imprévu. ■

Couverture sauna infrarouge CurrentBody, 649,99 euros.
Escarpins Andrea Wazen, 625 euros, en exclusivité à la Samaritaine.
Masque pour les yeux, Slip, 69 euros.
Casque Beats Solo 4, 229,95 euros.



SAUNA DE SALON

C'est le rituel bien-être en vogue. Le sauna infrarouge dernier cri s'invite dans nos intérieurs sous la forme d'une couverture futuriste.

Par Élodie Rouge et Clémence Pouget / Photo Dimitri de Vidts
Assistante de réalisation Clara Bost

Après le succès fou du masque Led pour le visage, largement popularisé par Kate Moss, Victoria Beckham, Julia Roberts ou encore Kim Kardashian – qui vantent à tout-va sur les réseaux sociaux les résultats de cet appareil de luminothérapie à domicile sur leur grain de peau –, place à un nouvel accessoire beauté encore plus avant-gardiste : la couverture sauna infrarouge. La promesse de ce petit bijou de « beauty tech » ? Apaiser son esprit, détoxifier son corps et brûler jusqu'à 600 calories en une heure sans bouger de son canapé ! À la différence du sauna classique (le scandinave), qui fonctionne avec de la chaleur sèche, cette sorte de sac de couchage utilise des lampes infrarouges pour réchauffer directement le corps. Quand la température interne augmente, cela déclenche une réaction naturelle de refroidissement : la transpiration. En d'autres termes, ce nouvel appareil procure les mêmes bénéfices qu'un sauna infrarouge, à l'origine japonais, dans lequel on peut s'attarder sans suffoquer. « Les bienfaits sont tellement waouh, et ce dès la première utilisation ! » s'exclame Camille, 42 ans. Cette couverture fait désormais partie de mon hygiène de vie, au point que je m'en sers facilement deux ou

Pour apaiser l'esprit, détoxifier son corps et brûler des calories...

trois fois par semaine. C'est bon pour le teint, ça booste le système immunitaire et ça permet de bien évacuer les toxines en cas d'excès. Grâce aux fonctions ajustables, je peux personnaliser chaque séance en fonction de mon confort ou de mes objectifs. Avant, je m'offrais une séance de sauna infrarouge en institut. Mais à Paris ils sont souvent overbookés et, à raison de 25 à 30 euros la séance (au minimum), ça finissait par faire un sacré budget. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'à m'installer tranquillement sur mon canapé et à lancer une série ! Un petit coup de chiffon humide ou de lingette pour nettoyer la couverture, sans oublier bien évidemment de la débrancher, et le tour est joué. »

L'idée de cette nouvelle routine bien-être à domicile a sans aucun doute été piquée aux Scandinaves, qui ont depuis bien longtemps choisi d'installer un sauna dans leur maison ou leur jardin. Ainsi, la Finlande recense plus de 3 millions de ces petites cabanes en bois, dans un pays qui ne compte que 5,5 millions d'habitants. Surfant sur la vague de cette pratique très en vogue, mais aussi sur un marché de la beauty tech dont on annonce une augmentation de 31,6 % d'ici à 2030 (chiffres

du cabinet Accenture), la marque anglaise ultra premium CurrentBody déploie aujourd'hui et dans le monde entier son sauna maison. En France, cette couverture dotée de technologies de l'infrathérapie est vendue en exclusivité à la Samaritaine au prix de 649,99 euros. « Elle s'inscrit parfaitement

dans la vision beauté high-tech de notre magasin, explique Aymeric Bourdoulès, acheteur beauté de l'enseigne parisienne. Car ces appareils innovants, alliant technologie et soin de la peau, répondent aux attentes d'une clientèle en quête d'expertise, d'efficacité et de nouveauté. » Avec cette idée d'un luxe toujours plus technologique. ==

En exclusivité à la Samaritaine, 9, rue de la Monnaie, 75001 Paris, et sur currentbody.fr.

La skyline de Dubaï
depuis l'une des chambres de
l'hôtel Siro One Za'abeel.



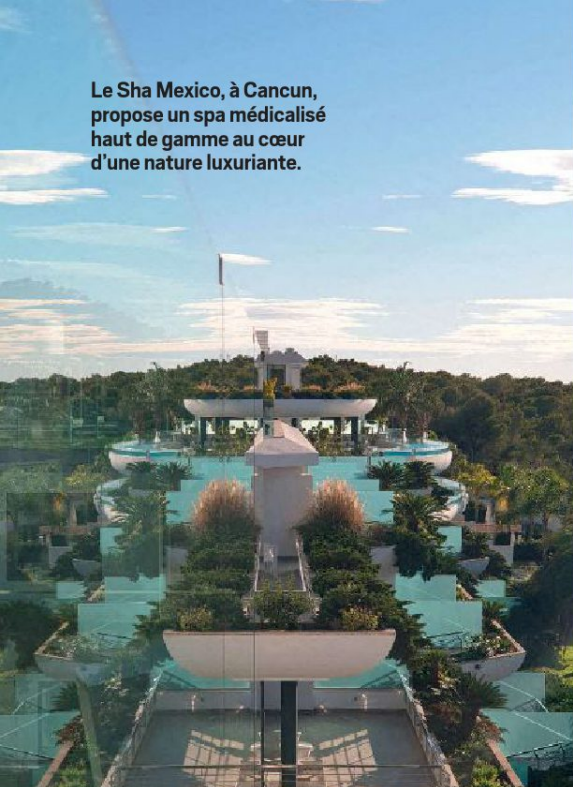
L'établissement organise des séances
de méditation dans le désert.

LE TOURISME EN BONNE SANTÉ

Et si explorer le monde
devenait accessoire ?
Après la quête de l'hédonisme,
place au trip anti-âge et
à la recherche de la longévité.



Le Sha Mexico, à Cancun, propose un spa médicalisé haut de gamme au cœur d'une nature luxuriante.



Par Léo Courtois

Chaque matin, dans son appartement lumineux de Chicago, Brooke Paulin entame un rituel millimétré. Loin du tumulte des réseaux et du son des notifications, cette Américaine de 36 ans se prépare à défier le temps. Lumière rouge pour stimuler les cellules, compléments alimentaires, caisson hyperbare pour oxygéner l'organisme, boxe, marche, sommeil piloté par un anneau connecté : rien n'est laissé au hasard dans cette routine inspirée des protocoles des milliardaires californiens. Selon ses analyses biologiques, elle ne vieillit que de 233 jours par an. «Je ne veux pas être immortelle, dit-elle. Je veux juste rester longtemps du bon côté de la santé.»

Ce portrait s'inscrit dans un imaginaire désormais global. France 5 a consacré en septembre un documentaire à cette «poursuite de la jeunesse éternelle», montrant comment technologies, protocoles et capitaux reconfigurent notre rapport à l'âge. Netflix, de son côté, racontait la croisade anti-âge du millionnaire Bryan Johnson. Deux récits miroir d'une époque qui font du corps un terrain de conquête. Après l'hédonisme et l'évasion, l'obsession du XXI^e siècle est devenue celle du corps qui dure. Le voyage comme la gastronomie ou la mode se mettent au diapason de cette préoccupation. Fini, l'image d'Épinal de la dolce vita, voyager devient synonyme de réparer. Le luxe ne se mesure plus au nombre d'étoiles sur une façade ni à la profondeur d'une cave à vins, mais au niveau de cortisol après une retraite. On ne cherche plus la piscine à débordement, mais la promesse d'un organisme rééquilibré, d'un mental apaisé ou d'un microbiote heureux. Selon le Global Wellness Institute, le tourisme du bien-être pèse déjà plus de 800 milliards de dollars et croît deux fois plus vite que le tourisme classique. D'où la ruée des hôtels haut de gamme vers ce marché en pleine mutation : les spas deviennent des cliniques, les nutritionnistes remplacent les chefs étoilés, et les retraites promettent non plus une simple détox, mais une renaissance biologique. Le mouvement n'est plus marginal : il s'étend de la prévention à la longévité, de la médecine douce

à la recherche biomédicale, redéfinissant le lien entre santé et voyage. Le concept anglo-saxon de healthspan (durée de vie en bonne santé) s'impose comme le nouvel horizon du tourisme mondial.

Tout commence en 2008, en Espagne, dans la Sierra Helada, province d'Alicante, avec la création de Sha. Son fondateur, Alfredo Bataller, ancien entrepreneur frappé par une maladie sévère, découvre les vertus d'une alimentation anti-inflammatoire et d'une approche intégrative mêlant médecine occidentale, thérapies naturelles et discipline mentale. Il en fait la matrice d'un concept : un lieu où la rigueur scientifique rencontre la volupté méditerranéenne. Sha devient rapidement un laboratoire du bien-être global. Art de vivre, qualité du sommeil, mise en mouvement, santé émotionnelle : quatre piliers, et des programmes sur mesure – cryothérapie, médecine prédictive, méditation, nutrition cellulaire, gestion du stress. Sha se positionne en clinique du futur. Dirigeants en quête d'un âge biologique réduit, artistes en recherche d'équilibre, clientèle fidèle :

tous viennent «prolonger la vie sans renoncer au plaisir». Âge moyen des clients : 48 ans. Best-seller de la maison : le «Advanced longevity program». Séjour idéal : sept jours, le temps – selon Alejandro Bataller, P-DG et cofondateur – de repartir avec les bons protocoles. «On peut avoir la plus belle

voiture du monde, nous confie-t-il non sans malice, mais si on ne met pas le meilleur carburant, elle n'avance pas.» Et ça marche. Quinze ans plus tard, le modèle s'exporte. À Costa Mujeres, au Mexique, Sha s'étire entre jungle et lagon turquoise ; en 2027, un troisième établissement ouvrira à Aljurf dans le désert d'Abu Dhabi, au cœur d'une oasis plantée de milliers d'arbres. Trois continents, une même philosophie : vivre mieux, plus longtemps, sans sacrifier la beauté du lieu ni le plaisir du séjour. Sha n'est pas un spa, ni un hôtel, c'est une méthode, un art de vivre mondialisé, à la croisée de la science, du bien-être et de l'hospitalité.

Le mouvement gagne désormais les palaces. À Tamuda Bay, au Maroc, le Medi-Spa Royal Mansour incarne cette **[SUITE PAGE 120]**

Finis, l'image d'Épinal de la dolce vita, voyager devient synonyme de réparer

nouvelle frontière: protocoles de régénération mariant tradition marocaine et médecine de pointe, fleur d'oranger pour la detox, patios de lumière pour la méditation. Ici, le luxe se conjugue à l'efficacité médicale et à la personnalisation complète, offrant une expérience unique et profondément régénérante.

En France, le Waldorf Astoria Versailles-Trianon Palace propose des retraites Immunité & agilité avec Pilates, menus signés Frédéric Larquemin, bilans personnalisés et coaching mental. En Provence, Lily of the Valley, imaginé par Philippe Starck et récemment couronné de deux Clefs Michelin, offre une parenthèse entre pinède et Méditerranée. Ouvert toute l'année, il allie spa, cuisine saine et programmes de longévité, dont une section entièrement consacrée au mieux vieillir pour optimiser sa vitalité entre quatre et quatorze jours, et prendre soin de soi sans frustration. En Italie, Palazzo Fuggi réinvente son héritage thermal en combinant les eaux de Fuggi et une clinique de 6000 m²: diagnostics ADN, cuisine anti-inflammatoire signée Heinz Beck et programmes sur mesure. Dans cette galaxie, Four Seasons a vu s'embraser l'imaginaire du voyage avec la série «The White Lotus», en particulier dans sa

Le marché du bien-être atteindra 1 500 milliards de dollars en 2028

trale et innovation scientifique se complètent pour «pirater» notre système biologique, le fameux «biohacking», grâce à la science, la technologie et une meilleure connaissance de soi.

Bilans non invasifs, soins holistiques, rituels de mouvement et nutrition consciente s'articulent autour d'un même objectif: améliorer la vitalité physique, mentale et émotionnelle à long terme. Sommeil, nutrition, mouvement, reconnexion à la nature, équilibre émotionnel, tout est pris en compte. Chaque établissement devient un espace de transformation personnelle, où les hôtes se reconnectent à eux-mêmes, aux autres

et au monde. Parmi les exclusivités, le Female Wellness Program, coconçu avec la Dr Mindy Pelz, est tourné vers la santé hormonale. L'année 2025 marque une étape clé avec l'ouverture prochaine de Six Senses London, The Whiteley, qui accueillera le premier Six Senses Place, un club privé

consacré au bien-être et à la communauté (nouveau mot tendance du secteur!). D'autres suivront à Milan, à Amaada (Arabie saoudite), à Tel-Aviv ou encore à Dubaï en 2026, intégrant pleinement la dimension urbaine du «wellbeing».

Le bien-être est donc désormais une industrie mondiale: selon les projections, son marché atteindra 1 500 milliards de dollars en 2028. Le mot «palace» change de sens. Il s'agit non plus d'un lieu d'opulence, mais d'un refuge où ralentir devient une forme de résistance. Dans cette cartographie, Siro (prononcer «say-ro») incarne la génération suivante. Née chez Kerzner International, la marque a ouvert Siro One Za'abeel à Dubaï en 2024, un hôtel-manifeste où la performance et la récupération sont au cœur de l'expérience. «La création de la chaîne d'hôtels Siro a été décidée pendant la crise du Covid autour d'une prise de conscience: la longévité est intimement liée au mode de vie, nous explique Philippe Zuber, P-DG de Kerzner International. Nous avons profité de cette dynamique pour créer un écosystème «wellbeing» qui permette à notre clientèle business, comme celle qui voyage à Dubaï, de ne plus compromettre son mode de vie, et même d'améliorer sa forme chez nous. La boxeuse Ramla Ali, le nageur médaillé d'or olympique Adam Peaty, le yogi Jonah Kest ou encore l'AC Milan ont contribué à construire la marque grâce à leur expertise de sportifs de haut niveau. Vingt-quatre mois après sa création, ils sont devenus nos ambassadeurs. Siro, c'est notre concept d'incubateur, un lieu où la science

[SUITE PAGE 122]

Le sentier du littoral constitue un parcours idéal pour les clients de Lily of the Valley, situé à quelques minutes de Saint-Tropez.



Le Medi-Spa du Royal Mansour Tamuda Bay, au Maroc.



MAROC

À PARTIR DE

399€*

PAR PERSONNE

(Taxes d'aéroports et de sécurité obligatoires, taxe de solidarité incluses, révisables)



CIRCUIT DÉCOUVERTE DES VILLES IMPÉRIALES ET CHEFCHAOUEN

CIRCUIT 8 JOURS/7 NUITS EN PENSION COMPLÈTE SELON PROGRAMME

À PARTIR DE 399€* PAR PERSONNE

POSSIBILITÉ DE PROLONGER LE VOYAGE AU CLUB CORALIA VALERIA DAR ATLAS (AVEC SUPPLÉMENT, NOUS CONSULTER).

MARRAKECH

CLUB CORALIA VALERIA DAR ATLAS 4[★]

SÉJOUR 8 JOURS/7 NUITS EN FORMULE TOUT INCLUS

À PARTIR DE 399€* PAR PERSONNE

AGADIR

CLUB EXPÉRIENCE LES DUNES D'OR OCEAN CLUB 4[★]

SÉJOUR 8 JOURS/7 NUITS EN FORMULE TOUT INCLUS

À PARTIR DE 549€* PAR PERSONNE

AU DÉPART DE PARIS, BORDEAUX, LILLE, LYON, MARSEILLE, MONTPELLIER, MULHOUSE, NANTES, NICE, STRASBOURG, TOULOUSE, BRUXELLES, GENÈVE, LUXEMBOURG (AVEC SUPPLÉMENT SELON LE VOYAGE ET LA DATE DE DÉPART CHOISIS).

PÉRIODE DE DÉPART : DE NOVEMBRE 2025 À SEPTEMBRE 2026.

FLASHEZ MOI
POUR EN SAVOIR +



**AVEC LA CARTE
E.LECLERC**

Offre spéciale ou cadeau de bienvenue
(maximum 3 personnes par carte).

Offre valable à la vente à partir du 28/10/2025 dans la limite des disponibilités. En vente uniquement dans les agences VOYAGES E.LECLERC et sur Internet.

www.voyages.leclerc



Organisateurs techniques : Boomerang IM 075100400 et Ôvoyages IM 075110150. Crédit photos : AdobeStock.

*Prix par personne à partir de, base chambre double standard, au départ de Paris à certaines dates, sur vols réguliers Transavia, Royal Air Maroc, Ryanair, Easyjet, Vueling (avec ou sans escale), selon le voyage choisi. Transferts, hébergement en hôtels ou clubs 4[★] NL, taxes d'aéroports et de sécurité obligatoires (20 à 480€ au 15/07/2025, révisables). Non compris : la taxe de séjour à régler sur place, les bagages, les dépenses personnelles, le supplément chambre individuelle, les pourboires aux guides et aux chauffeurs (pour le circuit) et les assurances Allianz Travel. Détail des prestations incluses, suppléments éventuels, conditions particulières de ventes : consultez votre agence. Leclerc Voyages IM 094 11 0026 (siège) RCS Créteil B552095812. SA au capital de 64 400€, 26 Quai Marcel Boyer 94200 Ivry sur Seine. Prix établis au 15/07/2025.



Le Four Seasons Resort Koh Samui, en Thaïlande, est l'écrin idéal pour se recentrer sur soi.

converge avec l'innovation pour promouvoir la santé et la remise en forme, brouillant les frontières du bien-être et de l'hospitalité.»

Le programme est simple: mieux s'entraîner, mieux récupérer, mieux se nourrir, mieux dormir et vivre mieux. «Chez nous, on met en avant ces cinq piliers du biohacking. Notre clientèle est très éduquée, maîtrise son alimentation et contrôle sa nutrition. Bien entendu, on propose une nutritionniste qui peut aider, mais on veut rester loin du côté médical.» Chambres hypermodernes et thermorégulées, espaces de respiration, laboratoires de récupération: cryothérapie, thérapies vibro-acoustiques, bains froids, etc. «Ajoutez une conciergerie sportive, une offre culinaire pointue, flexitarienne et boostée aux superaliments,

la promesse de la meilleure expérience de gym à l'hôtel avec un club local très haut de gamme. Sans oublier un centre bien-être avec des propositions dernier cri», poursuit Philippe Zuber. L'objectif: des résultats concrets et mesurables, mais aussi une reconnexion à soi. L'idée n'est pas de faire plus, mais de faire mieux.

En parallèle, Siro participe et s'engage lors de manifestations: partenariats sportifs, événements bien-être et présence à la dernière fashion week de Paris. La marque a ainsi distribué des jus signature chez Coperni pour accueillir le public ou les VIP chez Victoria Beckham! L'hôtel devient une interface vivante entre sport, science et culture. Après Dubaï et Tivat (Monténégro), ce sont Riyad, Los Cabos (Mexique), Tokyo et Miami qui accueilleront bientôt de nouvelles adresses. L'hôtel n'est plus un décor: c'est un outil de performance qui laisse au départ moins une photo parfaite qu'un corps qui respire mieux – et bien, enfin.

Le phénomène redessine la géographie du tourisme

les capitales d'un tourisme de santé globalisé. Des cadres surmenés s'offrent une semaine de jeûne encadré; des couples cherchent à retrouver une cohérence commune; des influenceuses testent le sommeil augmenté. Le voyage devient un rituel d'autoréparation, la performance, une promesse de sérénité. Derrière le vernis du luxe, une révolution silencieuse s'esquisse: celle d'une longévité plus démocratique. Capteurs connectés, applications de suivi métabolique, coaching digital: les technologies s'intègrent aux protocoles hôteliers. Les établissements deviennent des interfaces entre science et hospitalité. Le voyageur devient son propre patient et médecin, accompagné par des algorithmes bienveillants. D'ici à 2030, près d'un touriste sur cinq pourrait choisir sa destination pour des raisons de santé physique ou mentale, et le bien-être représenter plus de 18 % du marché hôtelier de luxe. Dans un monde saturé de stress et d'angoisses environnementales, la santé devient le dernier refuge, le territoire à reconquérir.

Une autre voix se fait entendre dans ce monde obsédé par la performance et la longévité: celle de Jean-François Rial, P-DG de Voyageurs du monde, qui résume l'esprit du temps d'une phrase lumineuse: «Vieillir peut attendre.» Le voyage devient un prolongement du soin, une manière de nourrir sa vitalité plutôt que de la mesurer. L'agence propose d'explorer les zones bleues, ces territoires où l'on vit centenaire sans effort apparent: Ikaria en Grèce, Nuoro en Sardaigne, Okinawa au Japon, Nicoya au Costa Rica. Là-bas, l'environnement, la cuisine, le lien social et la simplicité du quotidien se révèlent être les véritables antidotes au vieillissement. Dans le sillage de cette philosophie, Voyageurs du monde imagine des séjours inspirés de ces modèles: marcher plutôt que courir, partager plutôt que performer, respirer plutôt que produire. Face à la tentation technologique du biohacking, ces voyages rappellent qu'il existe d'autres chemins pour rester mince et en bonne santé: la lenteur, la curiosité, la nature, la joie d'être au monde. Mettre l'horloge sur pause devient peut-être la forme la plus aboutie du voyage. — Léo Courtois

INFOS PRATIQUES

Royal Mansour Tamuda

Bay, à partir de 5 230 euros le programme Longévité, pour sept jours, hors hébergement. royalmansour.com.

Siro, à partir de 380 euros la nuit à Boka Place, à Tivat (Monténégro) et 470 euros à Dubaï. sirohotels.com.

Sha, à partir de 4 500 euros le programme Rebalance & Energize en suite Deluxe. shawellness.com.

Six Senses, à partir de 1 245 euros pour trois nuits au Six Senses Douro Valley, au Portugal, pour le Female Wellness Program. sixsenses.com.

Lily of the Valley, programme Better Aging, 3 200 euros pour quatre jours. lilyofthevalley.com.



ABONNEZ-VOUS

35 NUMÉROS

+

LE PLAID POLAIRE

-55%
DE RÉDUCTION

75€
au lieu de 167€***

ENVELOPPEZ-VOUS
D'UNE DOUCE CHALEUR
POUR L'HIVER

Molleux et tout en douceur, ce magnifique
plaid deviendra un vrai élément décoratif
sur votre canapé ou sur votre lit.

Double mouton - Dim. 130 x 170 cm - 610 g/m² - 100% polyester

PRIVILÉGIEZ L'ABONNEMENT PAR INTERNET SUR www.parismatch.com/plaid

Bulletin d'abonnement

À retourner dès aujourd'hui sous enveloppe SANS AFFRANCHIR à :
PARIS MATCH - Service Abonnements - Libre réponse 85124 - 60647 Chantilly Cedex

Oui, Je m'abonne à Paris Match et je reçois le plaid polaire.
Inclus : la version numérique

☐ Je choisis l'offre **9 mois - 35 numéros** et je règle en une fois **75€**
au lieu de 167€***. Je joins mon règlement par **chèque bancaire** ou **postal**
à l'ordre de Paris Match ou je règle en ligne par carte bancaire

☐ Je choisis de régler par **prélèvement 8,40€**** tous les 4 numéros.
Je complète le mandat SEPA ci-dessous ou en ligne.

Je règle en ligne (plus sécurisé, plus rapide),
en me connectant sur www.parismatch.com/plaid
ou en scannant le QR code ci-contre



Mme ☐ Nom* :

Mlle ☐ Prénom* :

Mr ☐ Prénom* :

N°/Voie* :

Merci d'indiquer votre adresse complète (rue, bâtiment, entrée, étage, lieu dit...)

Cplt d'adresse* :

Code postal* : Ville* :

Pour suivre la livraison et recevoir mon cadeau, je laisse mon téléphone et mon adresse e-mail

N° Tél* :

Mon e-mail* : @

☐ J'accepte de recevoir les offres commerciales de l'Éditeur de Paris Match par courrier électronique

☐ J'accepte de recevoir les offres commerciales des partenaires de l'Éditeur de Paris Match par courrier électronique

HFM PMAQV5

MANDAT DE PRÉLÈVEMENT SEPA

En signant ce mandat, vous autorisez Paris Match à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Paris Match. Vous bénéficiez du droit d'être remboursé par votre banque selon les conditions décrites dans la convention que vous avez passée avec elle. Toute demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de votre compte.

Créancier : PARIS MATCH - 44-48 rue de Châteaudun - 75009 Paris - ICS : FR 60 ZZZ 89D327

N'oubliez pas de joindre un relevé d'identité bancaire (RIB)

IDENTIFICATION DU COMPTE BANCAIRE (Numéro d'identification international du compte bancaire)

Fait à : Le :

TYPE DE PAIEMENT
PAIEMENT récurrent

En signant ce mandat, j'accepte que
par dérogation aux nouvelles normes
européennes SEPA, le premier
prélèvement soit effectué dans un délai
de 5 jours avant sa date d'échéance.

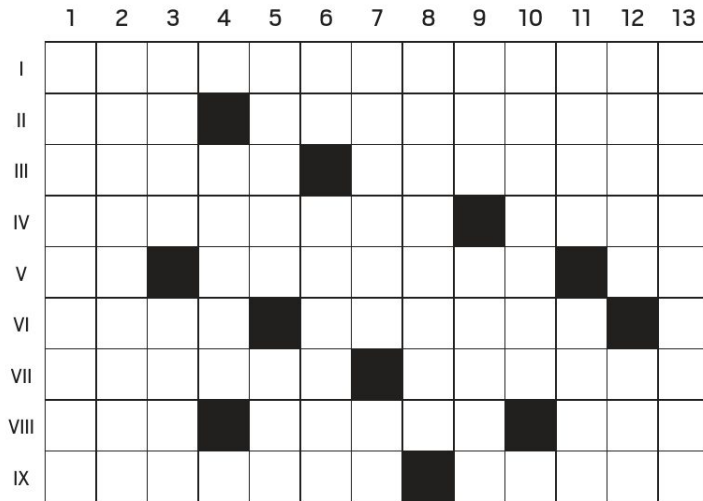
Signature obligatoire

Paris Match est édité par la Société Paris Match, RCS de Paris 922 352 166 - 44-48 rue de Châteaudun - 75009 Paris (tel : 01 87 64 68 10) - TVA FR 75 922 352 166. Offres valables 2 mois, réservées aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles. **Toutes les 4 semaines, pour un minimum de 9 prélèvements. ***Vous pouvez également acquiescer séparément chaque exemplaire de Paris Match au prix unitaire de 3,80€, le plaid polaire au prix de 34€. Après enregistrement du règlement, réception du 1^{er} N° sous 4 semaines maximum et sous 4 à 6 semaines environ, par pli séparé, votre cadeau. L'envoi de votre bulletin vaut prise de connaissance et acceptation des CGV, accessibles sur www.cgv.parismatch.com. Abonnement réversible à tout moment (remboursement des N° non reçus). Vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours après réception du 1^{er} N° (cf. formulaire de rétractation sur www.retractation.parismatch.com). En cas de litige, vous pouvez saisir le médiateur de la consommation (CMAP, 39 avenue Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris au 01 44 95 11 40 ou email : cmap@cmaph.fr). Ces données sont destinées à la Société Paris Match et à ses prestataires techniques afin de gérer votre abonnement, et, si vous y consentez, à ses partenaires commerciaux, à des fins de prospection. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la limitation et portabilité de vos données, ainsi qu'à la suppression de celles-ci après la mort à l'adresse postale ci-dessus. Voir notre Charte données personnelles sur www.parismatch.com/Charte-donnees-personnelles

MOTS CROISÉS

Par David Magnani

PROBLÈME N° 3991



HORIZONTALEMENT

I. Période bleu. **II.** On y revient content. Classées sans suite. **III.** Arrivé d'un coup. Aux pieds et aux oreilles. **IV.** Arrange le portrait. Peut s'attraper en courant. **V.** Terminaison verbale. Règles d'usage. Onde courte. **VI.** Un petit jaune ou un petit jeune. Coupures sur le front. **VII.** Elle pâlit en restant au soleil. Éprouvée par la marche. **VIII.** Âge marquant. Fait du plat. Salutation d'entrée de jeux. **IX.** Candidat à la licence. S'opposent au contingent.

VERTICALEMENT

1. Chargent une pile lorsqu'elles sont vides. **2.** Magasin à éviter pendant le coup de feu. **3.** Mal dominant. Attestation de propriété. **4.** Se ramasse à la pelle. **5.** Maître d'hôtel stylé. T à la grecque. **6.** Débute dans la vie. Colorant jaune. **7.** Réunion enrichissante. Représente une distance astronomique. **8.** Revenus pour l'argent. **9.** Charlie Chaplin mais pas Charlot. Coins à iris. **10.** Tremblements sinistres. **11.** Sort de la bouche des enfants. La tête dans les étoiles. **12.** Faire marcher en restant sérieux. Amoureuse de première. **13.** Telles des femmes négligées.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 3989

HORIZONTALEMENT

I. Dévalorisante. **II.** Ève. Ahaner. Et. **III.** Gènes. Déserte. **IV.** Entrepot. Cour. **V.** Né. Arêtes. Sen. **VI.** Émet. Centre. **VII.** Résolu. Dêités. **VIII.** ENA. Allumette. **IX.** Étudiées. Lear.

VERTICALEMENT

1. Dégénérée. **2.** Évènement. **3.** Vent. Ésaü. **4.** Érato. **5.** Laser. Lai. **6.** Oh. Pécule. **7.** Radote. Lé. **8.** Inétendus. **9.** Ses. Stem. **10.** Arec. Riel. **11.** Rosette. **12.** Têtue. Éta. **13.** Éterniser.

Solution dans notre prochain numéro impair.

SUDOKU

NIVEAU : MOYEN

Complétez la grille avec les chiffres de 1 à 9 de façon à ce qu'ils n'apparaissent qu'une seule fois dans chaque rangée, chaque colonne et chaque carré de neuf cases.

COUP DE POUCE

Commencez par libérer vos 8, vos 1 et vos 4, ils ouvriront le centre de la grille. Le trio infernal, c'est le 5, le 7 et le 9, qui ne se livrera qu'à la fin. Un conseil : lorsque vous bloquez sur votre grille, prenez du recul, écartez la grille de vos yeux pour avoir une meilleure vision d'ensemble.

Solution de cette grille
sous notre prochain sudoku

9	2		8		5	6		4
				6		9		
	6		7					8
		9		5			1	
2			3		7			5
	8			2		7		
4					1		6	
		1		3				
6		3	2		4		8	1

SOLUTION
DU SUDOKU PRÉCÉDENT

6	5	8	2	3	4	7	1	9
1	2	9	7	8	5	4	3	6
7	4	3	1	9	6	5	2	8
5	3	2	4	7	8	6	9	1
4	9	6	5	2	1	8	7	3
8	7	1	3	6	9	2	4	5
3	6	4	9	5	2	1	8	7
2	8	7	6	1	3	9	5	4
9	1	5	8	4	7	3	6	2

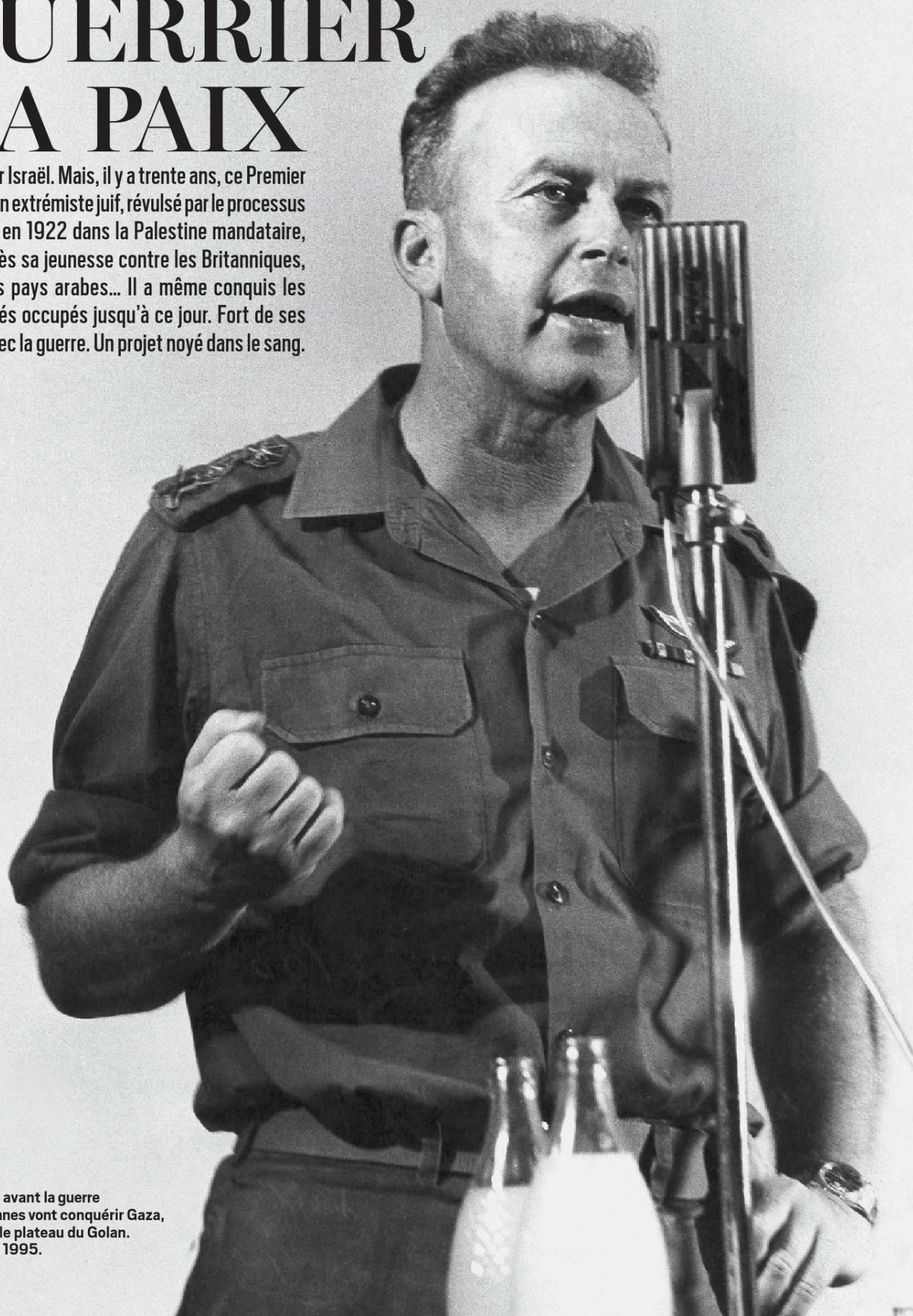
SOLUTION DES ANACROISÉS N° 1168

HORIZONTALEMENT : 1. Verdict 2. Pangolin 3. Fadasse 4. Écoulée 5. Majeure 6. Apparent 7. Numéroté 8. Douille 9. Drôlette 10. Cubérons 11. Aunèrent 12. Ronéota 13. Engeance 14. Anéantit 15. Inusuel 16. Boxeuse 17. Téragone (nageoter) 18. Relogées 19. Hexagone 20. Galette 21. Sarrasin 22. Zoomer 23. Propice 24. Léserons 25. Lampion 26. Lentille 27. Muezzin 28. Luiront 29. Baissas 30. Oiseau 31. Testacée 32. Enceinte 33. Nettes (tentes) 34. Narras 35. Étangs (agents, gantés, géants, stagné) 36. Remêlât (martelé) 37. Vanupied 38. Jeunette 39. Bérézina 40. Coccidie 41. Délayez (dézaley) 42. Débossât (sabodets) 43. Pataugas 44. Gélisols 45. Stratège (grattées) 46. Litchi 47. Irisant (nitrais) 48. Mômère (mémoire, momerie) 49. Tènement 50. Récups (crépues, perçus) 51. Cibiste 52. Abrégeai (bégaiera, gabariée) 53. Assiégué (siégeas) 54. Résiduel 55. Soleil (oilles) 56. Hélicase 57. Inexacte 58. Stellite (sittelle) 59. Hyènes 60. Hanneton 61. Auditées 62. Exaltai 63. Attisant.

VERTICALEMENT : 64. Vendetta (déventât, dévêtant) 65. Chênevis (échevins) 66. Jacasse 67. Écartée 68. Proximal 69. Rocouer 70. Déambuler 71. Lisages (glaises, ligases, lissage) 72. Oisela 73. Gamelle 74. Podiums 75. Centriole 76. Auspices 77. Italia (alital) 78. Teutonne 79. Éclopées 80. Menuets 81. Prandial (plaindra) 82. Tapioca (capotai, opiaçât) 83. Dyslexie 84. Parcoure 85. Rôneraie 86. Ajoutée 87. Conteriez 88. Netballs 89. Cabèche 90. Ouailles 91. Réagencé 92. Judéité 93. Lédonien 94. Énucléée 95. Égrené (généré, genrée, grenée) 96. Onglets (glosent) 97. Urbaine (aubiner) 98. Nausées (saunées) 99. Ambien 100. Brûlante (barulent) 101. Saïmiri 102. Plancher 103. Litâtes (altiste, lestait) 104. Faluche 105. Alèsent 106. Anisera 107. Aréneux 108. Gestant 109. Talismans 110. Gêneuse 111. Raucha 112. Steenbok 113. Trématée 114. Zozoter 115. Truculent 116. Écotaxe 117. Onzième 118. Rosissez 119. Utopiques 120. Abattus 121. Liégeoise 122. Noroie (érosion) 123. Avantage 124. Exactes 125. Rajusta 126. Séduisant (dessuinta).

Yitzhak Rabin LE GUERRIER DE LA PAIX

Toute une vie à se battre pour Israël. Mais, il y a trente ans, ce Premier ministre était assassiné par un extrémiste juif, révolté par le processus de paix qu'il avait lancé. Né en 1922 dans la Palestine mandataire, Rabin avait pris les armes dès sa jeunesse contre les Britanniques, puis la France de Vichy, les pays arabes... Il a même conquis les territoires palestiniens restés occupés jusqu'à ce jour. Fort de ses victoires, il voulait en finir avec la guerre. Un projet noyé dans le sang.



En 1967, chef d'état-major, juste avant la guerre des Six-Jours. Les forces israéliennes vont conquérir Gaza, la Cisjordanie, Jérusalem-Est et le plateau du Golan. Rabin sera fauché le 4 novembre 1995.



Juin 1967 : le général Yitzhak Rabin (à la tête des soldats, deuxième en partant de la gauche) et le ministre de la Défense Moshe Dayan (à g.) dans la vieille ville de Jérusalem, prise aux Jordaniens.

Yitzhak Rabin :
« Nous sommes destinés à vivre ensemble sur le même sol de la même terre. Assez de sang et assez de larmes. Assez ! »



Les coulisses de la paix : 28 septembre 1995, dans l'antichambre du salon Est de la Maison-Blanche. De g. à dr. : Yitzhak Rabin, le président égyptien Hosni Mubarak, le roi Hussein de Jordanie, le président américain Bill Clinton et (de dos) Yasser Arafat, chef de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP).



Mythique : Rabin et Arafat, qui recevront le prix Nobel de la paix, sous le regard de Clinton, le 13 septembre 1993 à la Maison-Blanche. Cette poignée de main scelle les accords d'Oslo, qui visent à résoudre le conflit israélo-palestinien.



Ultimes instants : Rabin s'adresse à 100 000 Israéliens rassemblés pour la paix à Tel-Aviv le 4 novembre 1995. Il va recevoir deux balles dans le dos en quittant les lieux.



Maculées de sang, les paroles du « Chant de la paix » qu'il portait dans sa veste.



Il mourra sur la table d'opération de l'hôpital Ichilov. Ici, une scène du documentaire « Le dernier jour d'Yitzhak Rabin », d'Amos Gitai.

L'assassin, Yigal Amir, 25 ans, le 6 novembre 1995, lors de son procès, à Tel-Aviv. Il sera condamné à la prison à perpétuité.

Derrière le cercueil, sa veuve, Leah, entourée par (de g. à dr.) son fils, Yuval, sa fille, Dalia, et ses petits-enfants, Noa et Yonatan. « Tu étais et tu es toujours notre héros », dira Noa, 18 ans. Le 6 novembre 1995, à Jérusalem.



En une de Match, la poignée de main historique dans le numéro 2313, en septembre 1993, et les larmes de sa femme et de sa petite-fille dans le numéro 2425, en novembre 1995.

Lors d'une interview à Match en 1996, sa femme, Leah, dénonce le « climat politique créé par le Likoud, qui a favorisé ce crime »



Cinq mois plus tard, chez elle, à Tel-Aviv, Noa se confie longuement à Paris Match en présence de sa mère et de sa grand-mère : « Ce n'est pas la terre qui est sacrée mais la vie. Un sentiment déçu depuis la mort de mon grand-père. »

Par Flore Olive

« Un happening, une cérémonie du bonheur, plus qu'un meeting politique. » Voilà comment Jean Frydman, homme d'affaires, ancien résistant et déporté franco-israélien, décrivait, dans les pages de Match, le rassemblement pour la paix organisé le 4 novembre 1995. Ils sont alors plus de 100 000, réunis à Tel-Aviv, pour soutenir les accords d'Oslo, qui prévoient, notamment, la reconnaissance de l'autorité palestinienne par Israël et réciproquement. Depuis la poignée de main historique entre Yasser Arafat et Yitzhak Rabin, le 13 septembre 1993, dans les jardins de la Maison-Blanche, tout le monde veut y croire, une paix est possible. « Laissez-moi vous dire, Palestiniens, avait alors déclaré le Premier ministre israélien, que nous sommes destinés à vivre ensemble sur le même sol de la même terre... Assez de sang et assez de larmes. Assez ! » Quelques jours plus tard, il confiait à Paris Match : « Je suis parvenu à la conclusion qu'il n'y a pas d'autre solution possible. »

Cette conviction, Yitzhak Rabin l'a forgée sur les champs de bataille, dans les affres de ces affrontements qu'il connaît mieux que personne et auxquels le monde tente, aujourd'hui encore, de mettre fin. Cet enfant du sionisme ouvrier, socialiste et laïque,

est né le 1^{er} mars 1922 dans une Palestine encore sous mandat britannique. Son père, originaire de Pologne, et sa mère, de Biélorussie, ont effectué leur « alyah » (« montée ») vers la Terre promise quelques années plus tôt. Très vite, le jeune homme s'engage dans la Haganah, une organisation militaire juive clandestine en guerre contre l'occupation britannique. Il rejoint ensuite le Palmach, l'unité d'élite de la Haganah créée en 1941. Après la naissance de l'État d'Israël, en mai 1948, le Palmach, où Yitzhak Rabin, âgé de 26 ans, est le plus jeune officier, est intégré à Tsahal, l'armée israélienne. Il fait partie de cette jeunesse chargée de bâtir ce nouvel État dont elle est la colonne vertébrale. Nommé général de brigade à 32 ans, puis chef d'état-major de Tsahal à 42 ans, il est, en 1967, aux côtés de Moshe Dayan, l'inspirateur et le stratège de la foudroyante conquête du Sinaï, le grand vainqueur de la guerre des Six-Jours, lors de laquelle Israël s'empare aussi de Gaza, de la Cisjordanie, de Jérusalem-Est et du Golan. « J'ai été soldat pendant vingt-sept ans, dira-t-il. J'ai combattu aussi longtemps que j'ai cru qu'il était impossible de faire autrement. » Un an plus tard, il est nommé ambassadeur à Washington et apprend à se battre sur les terrains diplomatique et politique.

En 1974, à 52 ans, Rabin succède à Golda Meir à la tête du Parti travailliste et comme Premier ministre. Dix ans plus tard, il est ministre de la Défense. Alors qu'il réprime durement la première Intifada, il propose, dans le même temps, l'organisation d'élections dans les territoires occupés, où il qualifie l'implantation des colons de « cancer dans le corps démocratique d'Israël ». À nouveau Premier ministre après la victoire des travaillistes aux législatives de juin 1992, il nomme aux Affaires étrangères Shimon Peres. « Le lion et le loup », comme on les appelle, ne s'apprécient guère, mais ils sont au service du même réalisme et jugent la paix nécessaire. Alors, ils mènent des négociations tous azimuts, en Syrie, en Jordanie, au Liban, et nouent des contacts directs entre les responsables israéliens et ceux de l'OLP (Organisation de libération de la Palestine). Les accords d'Oslo sont en gestation. Jusqu'à cette poignée de main inouïe entre Yitzhak Rabin et Yasser Arafat, dont la réconciliation sera récompensée par le prix Nobel de la paix en 1994. La première phase de ces accords est enclenchée, la seconde suivra, deux ans plus tard, fin septembre 1995. En Israël, la droite et l'extrême droite sont ulcérées par la politique de Rabin, ce « traître » qu'il faudrait « mettre à mort », scande-t-on dans certaines réunions du Likoud, la droite parlementaire dirigée par Benyamin Netanyahu. Durant l'une d'entre elles, un militant va jusqu'à brandir un photomontage de Rabin déguisé en SS. En juin 1996, sa veuve, Leah Rabin, dans une interview à Match, affirmait qu'« un climat politique créé par le Likoud » avait « favorisé ce crime ».

Ainsi, ce 4 novembre 1995, alors qu'était célébrée la paix, un homme allait la foudroyer. En quelques secondes, la foule passe de la félicité à la tragédie. Lorsque le Premier ministre emprunte l'escalier pour descendre du podium, Yigal Amir, 25 ans, partisan de l'extrême droite religieuse, lui tire dessus. Pas des balles de petit calibre, mais de celles qui explosent dans le corps. Yitzhak Rabin succombe à ses blessures. Dans la poche de sa veste maculée de sang, on retrouvera une feuille sur laquelle figuraient les paroles du « Chant de la paix » entonné quelques heures plus tôt sur le podium de la place des Rois-d'Israël, à Tel-Aviv, rebaptisée depuis « place Rabin ». Celui-là même qui, à Washington, citant l'Ecclésiaste, avait résumé les choses ainsi : « Il y a un temps pour la guerre, il y a un temps pour la paix. »

PARIS MATCH ABONNEZ-VOUS !



Et plongez au cœur
de l'actualité
chaque semaine...

BULLETIN D'ABONNEMENT

Pour un paiement sécurisé, connectez-vous sur
www.parismatch.com/bulletin
(France métropolitaine uniquement)

Je m'abonne à Paris Match pour :

1 an (52 n°) : **103 €** au lieu de 192,40 €*

6 mois (26 n°) : **52 €** au lieu de 96,20 €*

Autres pays (Belgique, Suisse, USA, Canada...) voir ci-dessous. Nous consulter au (0033) 1 87 64 68 10.

Je joins mon règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de : **Paris Match**

Adresse d'expédition du bulletin et du règlement : **Paris Match - 60643 Chantilly Cedex.**

Je souhaite payer par carte bancaire, je me connecte sur : **www.parismatch.com/bulletin**

Mme ☐ M. Nom

Prénom

Adresse

Merci d'indiquer votre adresse complète (rue, bâtiment, entrée, étage, lieu-dit...)

Code postal

Ville

Pays

Date de naissance J J M M A A A A PMJ94 / PMJ95

Je laisse mon numéro de téléphone et mon e-mail pour le suivi de mon abonnement.

N° Tel

E-mail

☐ J'accepte de recevoir les offres commerciales de l'Éditeur de Paris Match par courrier électronique.

☐ J'accepte de recevoir les offres des partenaires de l'Éditeur de Paris Match par courrier électronique.

Bulletin à retourner avec votre règlement au Service Abonnements du pays concerné.

• **BELGIQUE**
6 mois (26 n°) : 85 € - 1 an (52 n°) : 160 €
Règlement sur facture
Paris Match Belgique - IPM - Abonnements
Rue des Francs 79 - 1040 Bruxelles.
Tél. : (02) 744 44 66.
E-mail : ipm.abonnements@saipm.com

• **SUISSE**
6 mois (26 n°) : 105 CHF - 1 an (52 n°) : 199 CHF
Règlement sur facture
ASENDIA PRESS - EDIGROUP S.A.
Chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon - Suisse.
Tél. : 022 860 84 01. E-mail : abonne@edigroup.ch

• **ÉTATS-UNIS**
6 mois (26 n°) : \$119 - 1 an (52 n°) : \$219
Chèque bancaire à l'ordre de Express Mag, carte Visa,
Mastercard, en monnaie locale.
Paris Match, P.O. Box 2769 Plattsburgh, NY 12901-9805.
Tél. : (800) 363-1310 ou (514) 355-3333.
E-mail : expressmag@expressmag.com

• **CANADA**
6 mois (26 n°) : \$CAN 139 - 1 an (52 n°) : \$CAN 259
Chèque bancaire à l'ordre de Express Mag, carte Visa,
Mastercard, en monnaie locale (T.P.S. + T.V.Q. non incluses).
Express Mag, 3339 rue Griffith, Saint-Laurent,
QC H4T 1W5 - Canada.

Tél. : (800) 363-1310 ou (514) 355-3333.
E-mail : expressmag@expressmag.com

• **AUTRES PAYS**
Nous consulter
Mandat postal, virement bancaire en monnaie locale ou
l'équivalent en euros calculé au taux de change en vigueur.
Paris Match, 60643 Chantilly Cedex.
Tél. : (33) 01 87 64 68 10.

Pour tout renseignement concernant les abonnements, contactez-nous au : **01 87 64 68 10**
ou par e-mail : **relationclient@parismatch.com**

* Prix de vente en kiosque 3,70 €. Une publication éditée par la Société Paris Match, société par actions simplifiée (SASU) au capital de 600 €, siège social : 2, rue des Cèvennes, 75015 Paris. RCS de Paris 922 352 166 (Tél. : 01 87 64 68 10) - TVA FR 75 922 352 166. L'envoi de votre bulletin vaut prise de connaissance et acceptation des CGV, accessibles sur www.cgvp.parismatch.com. Abonnement réversible à tout moment (remboursement des numéros non reçus). En cas de litige, vous pouvez saisir le médiateur de la consommation (CMAP, 39 avenue Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris ou 01 44 95 11 40 ou email : cmcp@cmcp.fr). Vous disposez d'un droit de rétractation de 14 jours après réception du 1^{er} numéro (cf. formulaire de rétractation sur www.retraction.parismatch.com). Ces données sont destinées à Paris Match et à ses prestataires techniques afin de gérer votre abonnement, et, si vous y consentez, à ses partenaires commerciaux, à des fins de prospection. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la limitation et portabilité de vos données, ainsi qu'à la suppression de celles-ci après la mort à l'adresse postale ci-dessus. Voir notre Charte données personnelles sur www.parismatch.com/Charte-donnees-personnelles.

DIRECTEUR DES RÉDACTIONS

Jérôme Bégé.

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION

Caroline Mangez.

DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA RÉDACTION

Stéphane Albouy.

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Thierry Carpentier.

DIRECTRICE ARTISTIQUE ADJOINTE

Flora Mairiaux.

CONSEILLER IMAGE

Mathieu Martin-Delacroix.

RÉDACTEURS EN CHEF

Florent Baraco (politique et parismatch.com),

Jérôme Huffer (photo),

Benjamin Locoge (culture - Semaine de Match),

Alexandre Maras (vidéo, réseaux sociaux et soirées),

Laurence Pleau (people),

Élodie Rouge (Vivre Match),

Virginie Sellier (vidéo, réseaux sociaux),

Nicolas-Charles Torrent (actualités),

ÉDITORIALISTE ASSOCIÉ

Stéphane Bern.

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DE LA RÉDACTION

Laurence Cabaut.

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DE LA RÉDACTION ADJOINTE

Vanina Daniel.

COORDINATRICE DE LA RÉDACTION

Anabel Echevarria.

RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS

Anne-Cécile Beaudoin (actualités),

Florence Broizat (rewriting),

Romain Clergeat (Match Avenir),

Marie-Laure Delorme (livres),

Loïc Grasset (économie, actualités),

Tania Lucio (photo),

Yannick Vely (numérique).

CHEFS DES SERVICES

Culture-Édition : François Lestavel.

Photo : Matthias Petit.

Archives-Édition : Flore Olive.

Rewriting : Arthur Loustolot.

CHEF DE SERVICE ADJOINT

Photo : Corinne Thorillon (Culture et Vivre Match).

GRANDS REPORTERS

Arnaud Bizot, Christophe Carrière,

Nicolas Delessalle, François de Labarre,

Manon Quérouil-Bruneel, Stéphane Sellami.

CORRESPONDANT À WASHINGTON

Olivier O Mahony.

REPORTERS

Florent Buisson, Alexandre Ferret,

Lou Fritel, Pierrick Geais, Arthur Herlin,

Anne-Laure Le Gall, Gaëlle Legenne,

Tiphaine Menon, Sophie Noachovitch,

Florence Saugues, Florian Tardif.

SERVICE PHOTO

Philippe Petit (photographe),

Corinne Papin-Meriaux (rédactrice iconographe),

Marthe Durand.

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Samia Adouane (1^{er} secrétaire de rédaction),

Emmanuel Caron, Agnès Clair.

Révision : Monique Gujaro.

MAQUETTE

Anne Fèvre, Paola Sampaio-Vaurs

(1^{er} maquettistes),

Linda Garet, Alban Le Dantec, Elena Liot.

NUMÉRIQUE

Clément Mathieu, Clémentine Rebillat,

David Ramasseul (chefs d'édition), Marine

Corviolle (chef de service people), Julien

Jouanneau (responsable social média et vidéo),

Léa Bitton, Émilie Cabot, Camille Hazard,

Jeanne Leborgne (rédacteurs), Baptiste

Thomas, William Smith (vidéo).

DESINATEUR

Joann Sfar.

SECRÉTARIAT

Lydie Aoustin.

DOCUMENTATION TEXTE

Françoise Perrin-Houdon.

ARCHIVES PHOTO

Pascal Beno.

REVENTE PHOTOS SCOOP

Tél. : 01 72 35 07 01 (Nelly Dhoutaut).

ABONNEMENTS. 1 an (52 numéros) : 103 euros. Paris Match, 60643 Chantilly Cedex. Tél. : 01 87 64 68 10.

PARIS MATCH 44, rue de Châteaudun, 75009 Paris. Tél. standard : 01 72 35 07 00 - Site Internet : www.parismatch.com

MATCH AUX ÉTATS-UNIS 488 Madison Ave, 16th floor, New York NY 10022.

PARIS MATCH BELGIQUE Paris Match Belgique, rue des Francs 79, 1040 Bruxelles

Rédaction tél. : 0032 2 211 31 48 - Fax : 00 32 2 211 29 60 - E-mail : marc.deriez@saipm.com

PARIS MATCH est édité par **PARIS MATCH SAS**, société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU) au capital

de 2 391 504,20 €, siège social : 44-48, rue de Châteaudun, 75009 Paris. RCS Paris 922 352 166. Associé : UFIPAR (LVMH).

PRÉSIDENT : Jean-Jacques Guiny, **DIRECTEUR DE LA PUBLICATION - DIRECTEUR GÉNÉRAL** : Jérôme Bégé

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre-Emmanuel Ferrand

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE PRESSE

Justine Bachette-Peyrade.

DÉVELOPPEMENT

Gwenaëlle de Kerros.

DIRECTEUR DES OPÉRATIONS

Christophe Choux.

DIRECTEUR DIGITAL

Pierre-Emmanuel Ferrand.

FABRICATION

Philippe Redon, Catherine Doyen,

Marie Wolfspurger,

DIRECTION JURIDIQUE

Xavier Genovesi.

DIRECTION MARKETING

Lise Benamou.

VENTES - DIFFUSION

Frédéric Gondolo, Gaëlle Trabut

Sandrine Pangrazzi, Sylvie Santoro.

ABONNEMENTS

Johanna Labardin, Sandrine Mascle-Dufin.

Numéro de commission paritaire : 0927 C 82071. ISSN 0397-1635. **Dépôt légal** : octobre 2025.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire.

Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication.

La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Imprimeries

Helio Print, 77440 Mary-sur-Marne - Maury, 45330 Malesherbes - RotoFrance, 77185 Lognes.

RÉGIE PUBLICITAIRE

Les Echos Le Parisien Médias / Paris Match Médias

10, boulevard de Grenelle, CS 10817, 75738 Paris cedex 15.

DG Pôle Partenaires, chief impact officer : Corinne Mirejen.

Directrice déléguée en charge de Paris Match : Constance Paugam.

Coordinatrice Média : Aurélie Marreau.

Équipe commerciale : Olivia Clavel, Sophie Duval,

Laura Perigord, Clémence Roques.

Directeur diversification photo : Fabien Beillard.

RECHERCHE DOCUMENTAIRE, VENTE ANCIENS NUMÉROS

Fabienne Longeville. Tél. : 01 87 39 79 29, <https://boutique.parismatch.com>,

e-mail : fabienne.longeville@lesechosleparisien.fr. Années 1949-1993 : 35 €,

1994-2003 : 25 €, 2004-2016 : 15 €, 2017-2021 : 10 €, À partir de 2022 : 7 €,

Joindre le règlement à la commande à l'ordre de Paris Match, adressé à Service Lecteurs Paris Match,

10, bd. de Grenelle, 10^e étage, 75015 Paris. Si recherche nécessaire, nous contacter.

PARIS MATCH (ISSN 0397-1635) is published weekly (52 times a year)

by PARIS MATCH SAS c/o Express Mag, 12 Nepco Way, Plattsburgh, NY, 12903.

Periodicals Postage paid at Plattsburgh, NY. POSTMASTER: send address changes to

PARIS MATCH c/o Express Mag, P.O. box 2769, Plattsburgh, NY 12901-0239.

Encarts : 2 p. abonnement, jeté. 28 p. Hautes-Pyrénées, posé sur 4^e de couverture, abonnés Paris - Yvelines - Hauts-de-Seine - Val-de-Marne. Message Le Point, posé sur 4^e de couverture, abonnés

ACPM

A R I P



HELIO PRINT
(Imprimeur Hélio)



MAURY IMPRIMERIE
(Imprimeur offset)
Magazine imprimé sur
du papier certifié
PEFC (sauf encarts).

MAISON TROCAZ ACHÈTE

PAIEMENT IMMÉDIAT
Estimation et déplacement gratuits
dans toute la France



CUivre ET ETAIN



ART AFRICAIN



FOURRURE TOUT ETAT



LIVRES ANCIENS
ET MODERNES



BIJOUX TOUT ETAT



ARMES ANCIENNES ET
OBJETS MILITAIRES



ART ASIATIQUE



HORLOGERIES



SACS ET BAGAGES

VINS & SPIRITUEUX



MOBILIERS DE
TOUTE EPOQUE

Michel TROCAZ
EXPERTISE - SUCCESSION - PARTAGE
Tél. 06.67.42.02.84
michel.trocaz@orange.fr

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ,
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

C à vous

DISPONIBLE SUR

france.tv

Présenté par Mohamed Bouhafs
chaque vendredi et samedi

En partenariat avec **MATCH**

Naomi Campbell
et Gherardo
Felloni, directeur
artistique
de la marque
Roger Vivier.



Catherine
Deneuve.



Laetitia
Casta.



ROGER VIVIER RENOUVE AVEC LA RIVE GAUCHE

« Si, en arrivant ici, je me dis que je me sens comme à la maison, c'est que je me la pète quand même beaucoup ! [Elle rit.] Disons que c'est comme chez moi, mais en un peu mieux. » Ce 2 octobre, à 20h30, Virginie Efira est l'une des premières arrivées au 98, rue de l'Université, où Roger Vivier fête l'ouverture de son nouveau siège. Après neuf décennies rive droite, la maison du créateur de chaussures français a traversé la Seine, pour s'installer en plein cœur de Saint-Germain-des-Prés. Le directeur créatif de la marque, Gherardo Felloni, est présent au photocall pour accueillir ses invités. Catherine Deneuve, Virginie Efira, Philippine Leroy-Beaulieu ou Laetitia Casta ont fait le déplacement pour découvrir ce nouvel écrin. Construit en 1729 par l'architecte royal Jacques Gilet de La Fontaine, l'hôtel particulier de 1400 mètres carrés accueille les ateliers, les archives et les salons de Roger Vivier. Parmi les pièces phares : des documents sur les souliers portés par la reine Elizabeth II lors de son couronnement ou sur la création des escarpins Belle Vivier, en 1965. « J'ai beaucoup de pièces Roger Vivier, nous confie l'actrice Sarah Paulson. On peut les porter de manière sophistiquée ou de façon plus simple. » Alors qu'elle admire le Salon de l'héritage imaginé par Inès de la Fressange, l'actrice Shailene Woodley ne tarit pas non plus d'éloges sur le chausseur. À 21h45, dernière arrivée, Naomi Campbell enlace son ami Diego Della Valle (P-DG de Tod's) dans les jardins de l'hôtel. La fête bat son plein. Le nouveau chapitre de Roger Vivier rive gauche débute sous les meilleurs auspices. ■

Shailene
Woodley.

Virginie
Efira.

Sarah
Paulson.



LES NUITS DE MATCH

Par Alexandre Maras
(avec Lina Bitout)



Inès de la
Fressange.



Philippine
Leroy-Beaulieu.



Sous le soleil de Fred

FRED

JOAILLIER SOLAIRE

